



Le

Généraliste

L'histoire du Général de Brigade James W. Hoerner, comme officier d'infanterie, depuis les côtes de Normandie et sur les champs de bataille de l'Europe pendant la Seconde guerre mondiale et comme réserviste jusqu'à la fin de sa vie.

J.Wm. Hoerner

Le Généraliste

L'histoire fascinante du Général de Brigade² James W. Hoerner, comme officier d'infanterie depuis les côtes de Normandie et sur les champs de bataille de l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, et comme réserviste jusqu'à la fin de sa vie.

Ce livre, écrit par son fils J. William Hoerner, résume les souvenirs du général James W. Hoerner, de la 90^{ème} Division d'infanterie américaine, tels qu'il les a racontés à ses enfants et à ses amis.

Traduction Christian Levaufre
Association Normandy44-90^e Division US

² Général 1 étoile dans l'armée américaine

Version française de : The Generalist

Traduction par Christian Levaufre, avec l'autorisation de J. Wm. Hoerner

Mai 2026

Photo de couverture : David J. DeJonge Photography

Table des matières

Préface.....	page 5
Chapitre 1 : Comment suis-je arrivé ici ?.....	page 6
Chapitre 2 : Le début.....	page 8
Chapitre 3 : La lettre.....	page 12
Chapitre 4 : Le corps des finances.....	page 14
Chapitre 5 : L'école des Aspirants Officiers.....	page 18
Chapitre 6 : L'histoire de la 90 ^{ème} Division d'infanterie.....	page 21
Chapitre 7 : L'entraînement dans le désert.....	page 28
Chapitre 8 : En route pour le New Jersey et l'Angleterre.....	page 31
Chapitre 9 : Le mur de l'Atlantique/Opération Overlord.....	page 36
Chapitre 10 : La préparation du débarquement en Normandie.....	page 40
Chapitre 11 : Le général Ted Roosevelt.....	page 46
Chapitre 12 : C'est parti – Utah Beach.....	page 49
Chapitre 13 : La bataille des haies.....	page 54
Chapitre 14 : Gourbesville France.....	page 58
Chapitre 15 : Beaucoudray France.....	page 62
Chapitre 16 : L'île de Seves et la libération de Périers.....	page 67
Chapitre 17 : La vie au combat.....	page 71
Chapitre 18 : La course vers Le Mans.....	page 74
Chapitre 19 : La poche de Falaise.....	page 78
Chapitre 20 : Reims - La rapide poussée vers l'est.....	page 82
Chapitre 21 : Metz.....	page 86
Chapitre 22 : Général Bill DePuy.....	page 90
Chapitre 23 : La traversée de la Sarre.....	page 94
Chapitre 24 : Tenir la Sarre.....	page 101
Chapitre 25 : La Bataille des Ardennes.....	page 105
Chapitre 26 : Les combats en Rhénanie et la ligne Siegfried.....	page 109
Chapitre 27 : La Kyll et la Moselle à nouveau.....	page 113

Chapitre 28 : Mayence.....	page 117
Chapitre 29 : Merkers.....	page 120
Chapitre 30 : La Tchécoslovaquie.....	page 123
Chapitre 31 : Flossenbourg.....	page.127
Chapitre 32 : La victoire en Europe.....	page 130
Chapitre 33 : Waldsassen.....	page 135
Chapitre 34 : Thérèse Neumann.....	page 138
Chapitre 35 : Les points.de réflexion	page 140
Chapitre 36 : Commandants remarquables et Frères d'Armes appréciés.....	page 144
Chapitre 37 : Réflexions sur les expériences de combat.....	page 149
Chapitre 38 : De retour chez moi, dans l'Indiana.....	page 152
Chapitre 39 : La vie dans le Michigan et de réserviste.....	page 153
Chapitre 40 : La guerre froide s'intensifie.....	page 157
Chapitre 41 : Des moments formidables dans les réserves et dans la vie civil.....	page 160
Chapitre 42 : Il y a une vie après soixante-dix ans.....	page 165
Épilogue.....	page 169
Bibliographie.....	page 171

Préface

Ce livre qui raconte la vie et les expériences du général de brigade James W. Hoerner est principalement destiné aux descendants de ses quatre enfants et à ses amis. Bien qu'il n'ait pas réellement écrit cet ouvrage, achevé après sa mort, le texte est volontairement écrit à la première personne, celle de Jim Hoerner, pour en faciliter la narration. Cet ouvrage rassemble un grand nombre de ses souvenirs personnels tels qu'il les a racontés à ses enfants, ceux provenant d'autres sources telles que les histoires des unités de la 90^{ème} Division et du 357^{ème} Régiment et ceux puisés dans sa propre histoire orale donnée à l'université d'État de Grand Valley, pour aider à « combler les vides ». Bien que ce livre ait été écrit par son fils, Bill Hoerner, avec l'aide de sa femme, Nan, les idées, les concepts et la philosophie sont conformes aux idéaux et aux croyances de son père le général Hoerner.

Ce livre a été écrit avec amour en hommage à notre père et grand-père, pour qu'il continue à vivre à travers les générations futures.

De nombreuses sources ont été utilisées pour permettre une description précise et détaillée des événements, elles sont indiquées dans la section « Ouvrages cités ». Même s'il n'a pas été possible de les citer toutes, elles ont été nécessaires pour rendre compte de manière cohérente et précise d'événements dont beaucoup se sont produits il y a plus de soixante-dix ans. Cet ouvrage n'est pas destiné à être commercialisé, il a été imprimé avec des fonds privés.

Ce livre raconte l'histoire d'un jeune homme qui a grandi dans la modeste prospérité des années 1920 et dans les dures réalités de la Grande Dépression. Il ne voulait pas faire la guerre. Il voulait lancer des balles de baseball et non des grenades et tirer sur des lapins avec du calibre 22 et pas avec un fusil Garand M1 sur d'autres jeunes hommes. Mais lorsque l'épreuve est arrivée et que la liberté a dû être défendue ou abandonnée, il s'est battu avec toute sa volonté. Il était un soldat de la démocratie, il a fait partie de la plus grande invasion militaire jamais connue afin de pouvoir sauver un continent en proie au stress et à la tourmente.

Il est pratiquement impossible de comprendre un autre être humain. En supposant même que nous nous comprenions bien, la tâche consiste à transmettre cette compréhension imparfaite aux autres par des mots. Mais parfois, les mots et la compréhension du lecteur ne coïncident pas. Même si nous avons raison et que nous disons les choses correctement, mettre la vie d'un homme en phrases est une démarche perturbante. Qu'elle soit mentionnée dans le titre ou non, le rôle joué par son époque est toujours implicite. C'est ce qui donne vie au sujet et son comportement doit s'inscrire forcément dans un contexte ou dans un environnement. Et le sujet est vaste, ce qui peut être un gros problème, surtout si le personnage central a participé à plusieurs événements notables. Alors nous avons dû décider quelle part de son histoire était celle de l'homme et quelle part était celle de l'époque.

Il est vite apparu évident que le général Hoerner avait vécu de nombreux événements uniques et qu'il avait mené une vie pleine et significative. De cuisinier dans l'armée à commandant de division, de banquier à homme d'affaires en passant par syndic de faillite, il aura accompli les diverses tâches de sa vie avec rigueur et accompli de grandes et belles réalisations.

Il était vraiment le Généraliste.

Chapitre 1

Comment en suis-je arrivé là ?

Nous sommes le 5 décembre 1944 et, afin de poursuivre nos efforts permanents pour vaincre l'armée allemande, mon régiment de l'armée américaine, le 357^{ème} Régiment de la 90^{ème} Division d'infanterie, a reçu l'ordre de traverser la Sarre près d'Itzbach. Cette portion de la rivière se trouve dans l'Ouest de l'Allemagne, je suis alors lieutenant et commandant de la compagnie B du 1^{er} Bataillon du 357^{ème}.

Le temps est horrible. La pluie battante s'est transformée en neige ou en neige fondue, la température est proche de zéro et il y a des plaques de glace sur la Sarre. Mon travail consiste à approvisionner et à gérer le dépôt de munitions du régiment de l'autre côté de la rivière. J'ai organisé un petit groupe de transport composé de douze soldats du 1^{er} Peloton de la compagnie des canons³ et il a pu traverser tranquillement la Sarre glaciale dans des bateaux d'assaut avant l'aube du 6 décembre. Nous avons rapidement avancé vers l'intérieur des terres, n'y rencontrant qu'une résistance étonnamment peu organisée. Mais, à l'aube, les casemates occupées par l'ennemi à l'arrière, que nos unités avancées avaient contournées pendant l'obscurité, ont ouvert le feu et nous avons rapidement été immobilisés par les tirs d'une casemate ennemie.

À l'aide de nos seuls fusils M-1, nous avons déjoué les protections de cette première casemate, on l'a capturée et on a fait prisonniers ses défenseurs. Nous avons ensuite attaqué une autre casemate voisine et, avec l'aide supplémentaire d'une mitrailleuse prise aux Allemands, on a pris le deuxième blockhaus. Nous avons mené ces attaques deux fois de plus et le soir venu, mon groupe de transport, dont aucun des membres n'était un fusilier, avait capturé et neutralisé quatre blockhaus et fait quarante et un prisonniers allemands. Quelques-uns de mes hommes ont ramené les prisonniers de l'autre côté de la Sarre pour les faire garder. Puis on s'est regroupés et j'ai laissé se reposer les hommes restés avec moi.

Pour établir une voie de ravitaillement entre notre position et la rivière, nous devions retraverser au moins huit cents mètres de terrain découvert qui était toujours avue et sous le feu direct de l'ennemi. Après la tombée de la nuit, le 7 décembre, nous avons travaillé toute la nuit pour rassembler les fournitures qui étaient dispersées le long de la rive à bord de nos bateaux d'assaut. Cela a demandé de nombreux aller-retours sur ces mêmes huit cents mètres de terrain à découvert sous le feu des armes légères, des mortiers et de l'artillerie.

Le personnel en charge du ravitaillement n'ayant pas encore traversé la Sarre, j'ai alors établi un point de ravitaillement pour le régiment dans une caserne allemande abandonnée et distribué les fournitures que j'avais rassemblées avec mon groupe. Nous avons transporté les fournitures directement jusqu'aux compagnies engagées dans la bataille et ramené les blessés sur les rives de la Sarre. Pendant les deux jours et les deux nuits qui ont suivi, sans dormir, nous avons poursuivi cette opération, malgré les tirs intenses de l'ennemi et le harcèlement constant des patrouilles allemandes. La troisième nuit, un peloton de soldats allemands a attaqué violemment mon groupe de porteurs. Le peloton allemand s'est dispersé quand on a

³ Cannon company

réussi à tuer l'un d'entre eux dans un combat au corps à corps. De notre côté nous n'avons subi aucune perte en vies humaines ou en fournitures pendant cette opération réussie.

Je vais donc vous raconter comment j'en étais arrivé à ce moment crucial et comment j'ai survécu aux six mois de combat précédents et aux cinq mois suivants. Tous les événements sont factuels, mais il convient de noter qu'il est peu probable que deux vétérans ayant participé à la même action d'infanterie s'accordent sur ce qui s'est réellement passé, chacun ayant son propre point de vue.

Voici ce dont je me souviens de ce qui s'est passé.

Chapitre 2

Le début

Comme toute histoire qui mérite d'être racontée, commençons par le début et voyons où cela nous mène. Je suis un fier « Hoosier⁴ » de naissance. Je suis né le 20 juillet 1918 à Fort Wayne, dans l'Indiana. Comme la plupart des gens à cette époque, mes parents étaient des enfants d'immigrants. Mon père, William « Bill » Hoerner, était originaire de Mayence, en Allemagne. L'ironie de ce fait deviendra plus évidente plus loin dans cette histoire. Il était luthérien allemand à 100 %. Ma mère, Margaret « Maggie » Murphy, était d'origine irlandaise à 100 % et catholique.

On ne sait pas exactement comment deux personnes d'origines aussi différentes ont pu se rencontrer et tomber amoureuses, mais le fait qu'elles l'aient fait a été une chance pour moi. Mes parents se sont mariés à Fort Wayne le 18 juillet 1911. J'ai deux sœurs aînées : Miriam et Maxine et j'ai une sœur cadette nommée Dorothy Evelyn ou « Dort ».

Miriam Jeannette est née à Fort Wayne le 22 août 1912. La légende raconte qu'elle pesait six kilos à la naissance. À l'âge de 18 ans, Miriam est entrée dans un ordre religieux à Terre Haute, dans l'Indiana, la maison mère des Sœurs de la Providence. Elle a obtenu un doctorat et a enseigné au Collège Sainte-Marie-des-Bois à Terre Haute et au collège de l'Immaculée Conception à Washington DC, entre autres. Elle s'est distinguée en tant que professeure, conseillère et amie de tous ceux qu'elle a rencontrés. Elle est décédée en juin 2000.

Ma sœur Maxine Margaret « Max », est née à Fort Wayne le 7 mars 1914. Elle a épousé Claire C Witting le 14 novembre 1938. Elle a obtenu son diplôme de l'école d'infirmières de l'hôpital Saint Joseph Mercy à Ann Arbor, Michigan en 1934 et a travaillé comme infirmière dans cet hôpital de 1934 à 1977. Elle a principalement travaillé aux urgences et elle était connue pour être une infirmière compétente et compatissante. Elle a eu trois enfants, William, Dorothy et Mary. Max est décédé à Ann Arbor le 8 août 1987.

Dort est née à Fort Wayne en 1921. Enfant, elle était ma meilleure amie et ma confidente. Nous étions surnommés les « jumeaux poussière d'or » à cause de nos cheveux blonds et parce que nous étions inséparables dans notre enfance. Elle a épousé Joseph Gorman et elle a eu deux enfants, Eileen et Thomas. Elle a vécu à Montréal jusqu'à sa mort le 2 février 2013. Elle était bien éduquée et avide de connaissances, ayant obtenu un diplôme de bibliothécaire. Elle était digne mais sans prétention et avait un sens de l'humour extraordinaire. Elle faisait preuve d'une grande humilité, d'un esprit doux et elle était appréciée de tous.

Quant à moi, j'ai eu une enfance heureuse et normale. Je faisais les choses habituelles comme jouer au baseball et au stickball⁵ avec les enfants du quartier et je faisais de mon mieux pour être sociable. J'ai fréquenté l'école primaire St. Patrick à Fort Wayne. À cette époque, mon père était serre-frein et chef de train pour la division ferroviaire de Fort Wayne et voyageait souvent. Parfois, il m'emmenait faire de courts voyages à travers l'Indiana ou l'Ohio et je restais

⁴ Surnom des habitants de l'Indiana

⁵ Le stickball est un jeu de rue similaire au baseball.

dans le wagon de queue. Ces moments passés avec lui ont été très importants pour moi. Pendant un temps nous avons dû déménager en Californie à cause du travail de mon père. À la fin des années 1920, les parents de ma mère (Pat et Maggie Murphy) ont demandé à notre famille de revenir à Fort Wayne pour les aider. Ma grand-mère était femme de ménage et mère à plein temps pour notre famille. Mon grand-père, Pat Murphy, était policier à Fort Wayne. En 1929, le marché boursier s'est effondré et notre famille, ainsi que tous nos amis et voisins, ont été touchés par ce qui allait être connu sous le nom de Grande Dépression.

Le 13 janvier 1930, ma vie a radicalement changé et de façon spectaculaire. Mon père est mort ce jour-là des suites de complications après une opération. J'avais douze ans à l'époque. Dans l'article de journal détaillant sa mort, il était indiqué qu'il « possédait un tempérament apprécié de tous, qu'il s'était fait une foule d'amis tant dans les cercles ferroviaires qu'en dehors ». Sur son lit de mort, mon père s'est converti au catholicisme. Cet acte a tellement irrité les parents luthériens de mon père qu'ils ont temporairement renié notre famille. Étrange époque !

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la mort de mon père a dévasté ma famille, en particulier ma mère. Elle a dû trouver du travail pour subvenir aux besoins de notre famille et elle est devenue comptable dans une entreprise locale. Elle a souffert également de dépression car la vie n'était pas facile sans un père pendant la Grande Dépression. J'ai appris à conduire la voiture familiale à l'âge de douze ans et je suis devenu dans une certaine mesure la figure masculine du foyer.

Nous vivions avec mes grands-parents et mon grand-père Pat Murphy a découvert un moyen « d'emprunter » l'électricité à la compagnie d'électricité en se branchant directement sur les lignes électriques extérieures. Mon travail consistait à déconnecter puis reconnecter la ligne piratée au moment où le releveur de compteurs électriques faisait sa tournée chaque mois. Comme vous pouvez l'imaginer, c'était une entreprise à la fois passionnante et dangereuse pour moi. C'est un miracle que je n'aie pas été tué et j'ai depuis lors un profond respect pour l'électricité.

Mon grand-père Pat m'a appris à être indépendant et autonome. Cet esprit d'indépendance m'a bien servi tout au long de ma vie. J'aimais mes grands-parents car ils prenaient soin de notre famille orpheline de père et nous maintenaient tous sur le droit chemin. J'étais un élève moyen et j'ai terminé l'école primaire à St Patrick. Comme grand-père était dans la police de Fort Wayne, il faisait de son mieux pour que nous restions en dehors des ennuis, mais j'arrivais quand même à trouver suffisamment de bêtises pour que les choses restent intéressantes...

Au début de mon adolescence, j'ai cherché un moyen de contourner les interdits de la prohibition qui avait été instituée en 1920. Au printemps, ma sœur Max et moi on cueillait des fleurs de sureau pour faire du vin. Nous avons également essayé de faire de la bière, mais ce fut un désastre total. Vers 1931, mon voisin Jack Manett et moi, jeunes hommes entreprenants, nous avons décidé de fabriquer du « gin de baignoire ». Contrairement à ce que son nom indique, le gin de baignoire n'était pas fabriqué dans une baignoire. Il s'agissait seulement du processus consistant à diluer l'alcool fort (comme l'alcool à 90°) pour le rendre plus buvable. Comme les bouteilles étaient trop hautes pour passer sous le robinet de l'évier

de la cuisine, nous avons découvert que le robinet de la baignoire fonctionnait mieux. Jack avait un oncle qui fabriquait de l'alcool de contrebande dans le sud, il était donc certain de pouvoir créer un produit que nous pourrions revendre. Jack et moi on a réussi à nous procurer de l'alcool à la quincaillerie de manière détournée. Nous avons ensuite ramassé des baies de genièvre qu'on a laissé infuser dans l'alcool pendant quelques jours. Le mélange a ensuite été dilué pour obtenir le produit final. Le gin n'était pas très bon et les ventes ne l'ont pas été non plus...

En 1936, j'ai obtenu mon diplôme du lycée catholique Central de Fort Wayne, dirigé par les Frères de la Sainte-Croix, qui étaient à la fois stricts et redoutables, mais justes. Je n'ai jamais reçu mon diplôme car j'ai été surpris en train de voler le drapeau français de l'école pendant ma dernière année. Cet acte ne sera plus qu'un souvenir amusant au fil de ma vie. Après le lycée, j'ai fréquenté l'école International de Commerce de Fort Wayne pendant deux ans et j'ai obtenu un emploi chez Dime Savings and Trust⁶ à Fort Wayne. J'ai dit à Harry Hogan, le propriétaire de la boîte, que je travaillerais gratuitement pour acquérir de l'expérience. Harry m'a répondu qu'il devait me payer pour mon travail et il m'a embauché. Mon objectif de carrière à l'époque était de posséder une entreprise ou de faire carrière dans le secteur bancaire.

Au milieu des années 1930, le paysage politique de l'Europe était en pleine mutation. Adolf Hitler et le Parti nazi contrôlaient l'Allemagne, la transformant en une dictature. Sous le régime d'Hitler, l'Allemagne est rapidement devenue un État totalitaire où de nombreux aspects de la vie étaient contrôlés par le gouvernement. Les nazis ont commencé à éliminer l'opposition politique et à consolider leur pouvoir. Le pouvoir était centralisé autour de la personne d'Hitler ; sa parole était la loi suprême. En pleine Grande Dépression, les nazis ont rétabli la stabilité économique et mis fin au chômage de masse, en recourant à de lourdes dépenses militaires. Financé par des dépenses déficitaires, le régime a entrepris de vastes projets de travaux publics, notamment la construction des autoroutes, et un vaste programme secret de réarmement en vue d'équiper son armée, la Wehrmacht. Le retour à la stabilité économique a renforcé la popularité du régime. Le racisme, l'eugénisme et surtout l'antisémitisme étaient les principales caractéristiques idéologiques du régime nazi. Les peuples germaniques étaient considérés par les Nazis comme la race supérieure. La discrimination et la persécution des Juifs et des Roms se sont accélérées. En parallèle, le gouvernement contrôlait l'expression artistique, promouvant certaines formes d'art et en interdisant ou en décourageant d'autres.

À partir de la seconde moitié des années 1930, l'Allemagne nazie a formulé des revendications territoriales de plus en plus agressives, menaçant de guerre ses voisins si elles n'étaient pas satisfaites. La Sarre a voté pour son rattachement à l'Allemagne en 1935, et en 1936, Hitler a envoyé des troupes en Rhénanie. Puis l'Allemagne s'est emparée de l'Autriche en 1938, et a exigé et récupéré une région de Tchécoslovaquie la même année. L'Allemagne a signé un pacte de non-agression avec l'Union soviétique, puis elle a envahi la Pologne le 1er septembre 1939, déclenchant ainsi la Seconde Guerre mondiale en Europe. L'Allemagne a envahi et occupé la

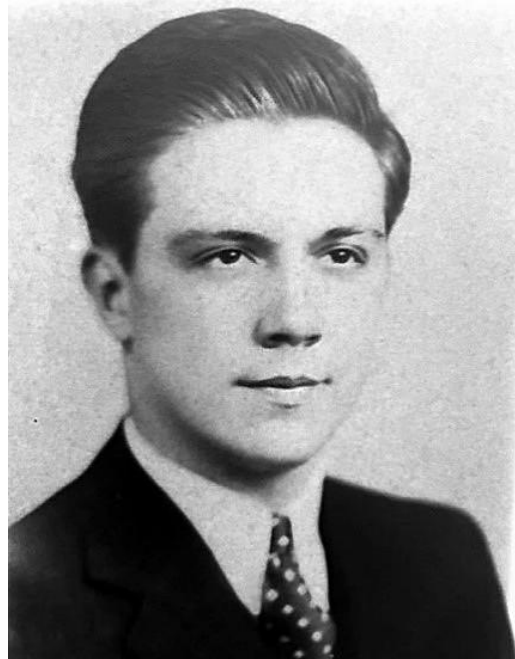
⁶ Épargne et finance

Belgique et la France en 1940. À la fin de l'année 1942, l'Allemagne et ses alliés européens contrôlaient une grande partie de l'Europe et de l'Afrique du Nord. L'Allemagne exploitait les matières premières et la main-d'œuvre de ses territoires occupés et de ceux de ses alliés. Tout cela était plutôt troublant pour nous en Amérique, mais cela nous semblait aussi très lointain à l'époque et n'affectait pas particulièrement notre vie quotidienne à ce moment-là.

À peu près à la même époque, j'ai rencontré une jeune Irlandaise nommée Mary Ruth Hayes. Elle était la fille aînée de Tom et Ruth Hayes. Elle avait deux sœurs plus jeunes, Joan et Virginia. Elle était née le 12 mars 1919 à Fort Wayne et elle avait fréquenté l'académie Sainte-Catherine et l'école primaire Saint-Patrick. Nous avons commencé à sortir ensemble en assistant à des événements de l'Organisation catholique de la jeunesse, à des danses, à des films et des dîners. Nous avons beaucoup de bons amis et nous aimions passer du temps avec eux. Dans notre monde, c'était le bon temps et nous étions amoureux.



Ma famille



Diplôme de fin d'études secondaires 1936

Chapitre 3

La lettre

« Le dimanche matin 7 décembre 1941, date qui restera tristement célèbre, les États-Unis d'Amérique ont été soudainement et délibérément attaqués par les forces navales et aériennes de l'empire du Japon » à Pearl Harbor, sur l'archipel d'Hawaï. Telle a été la déclaration du président Roosevelt. L'Amérique était désormais en guerre et le monde, y compris le mien, allait être changé à jamais. Avant Pearl Harbor, j'avais le sentiment que l'Amérique pourrait entrer en guerre car j'étais au courant des actions agressives du Japon dans l'océan Pacifique. Certains de mes amis étaient sur des navires de la marine et me racontaient qu'ils avaient déjà essuyé des tirs et riposté avec les Japonais avant Pearl Harbor. Je ne pensais pas que la guerre était inévitable, mais une fois que les États-Unis ont été attaqués sans provocation, nous n'avions pas d'autre choix que de réagir. Je me rendais chez Mary Ruth en voiture ce dimanche-là lorsque j'ai appris la nouvelle. Nous étions tous très inquiets et nous avons discuté de ce que l'avenir nous réservait.

Je me souviens très bien de ce courrier qui est arrivé au 230 E Butler Street à Fort Wayne par une belle journée de printemps en mai 1942. Je venais de rentrer de mon travail à la Dime Savings Bank et ma mère était assise à la table de la cuisine avec l'enveloppe fermée portant la mention « Selective Service System - United States Government⁷ » posé cérémonieusement sur le set de table. C'est à cet endroit que j'avais fait mes devoirs, que j'avais vu d'innombrables repas être préparés et consommés, et où, pendant près de 24 ans, j'avais partagé et reçu des conseils de ma grand-mère, de ma mère et de mes trois sœurs. C'est là que j'ai appris l'histoire et les traditions de la famille et que des souvenirs ont été instillés - je m'appuierais sur eux pour renforcer ma détermination et approfondir ma foi en tout ce que je savais être bon. Ces souvenirs me seraient utiles, comme ils le sont encore aujourd'hui.

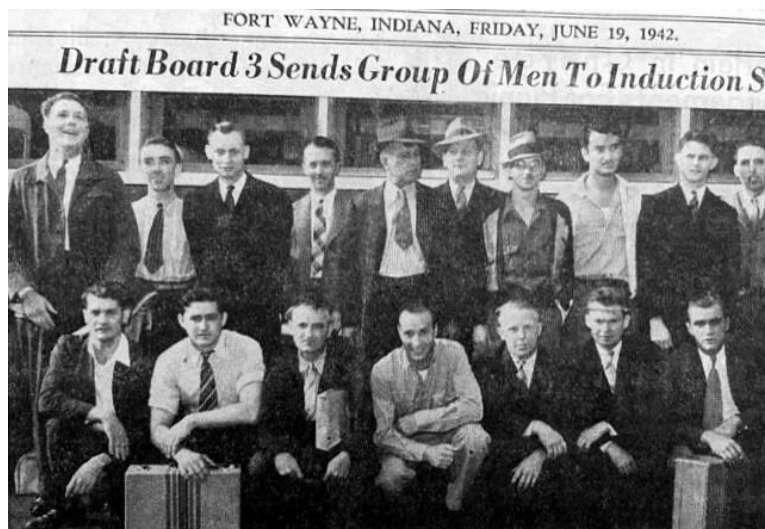
On m'a demandé de venir au bureau de recrutement local de Fort Wayne. Ils m'ont demandé de « me présenter pour l'enrôlement » dans une école en briques rouges à 7 heures du matin. Là, ils allaient évaluer si je pouvais physiquement servir dans les forces armées. Je me souviens encore d'avoir lu les mots de l'avis avec une grande fierté : « Les forces armées des États-Unis d'Amérique ». Je me souviens aussi que ma mère n'était pas très enthousiaste à l'idée de voir son fils unique mis en danger. Elle s'efforçait de convaincre tous ceux qu'elle pensait capables d'intervenir pour modifier ce qu'elle considérait comme ma condamnation. J'aurais pu me montrer compréhensif pour l'apaiser, mais je savais ce que je voulais et ce que je devais faire. Je me suis rapidement retrouvé dans un bus à destination de Toledo, dans l'Ohio, avec quarante ou cinquante jeunes hommes (des garçons à l'époque). Il y avait peu de discussions dans le bus, à part quelques gars qui se sont rendu compte qu'ils avaient des amis et des parents en commun.

⁷ Service de la sélection - Gouvernement des États-Unis

Après avoir été pris en charge à Toledo, nous avons pris un train pour Fort Benjamin Harrison, situé au nord-est d'Indianapolis, pour y être enrôlés. Je crois fermement au destin, à un peu de chance et peut-être à quelques prières de mes proches, alors le fait de me retrouver à Fort Benjamin Harrison, dans l'Indiana, a changé le cours de mon service militaire.

Fort Benjamin Harrison a ouvert ses portes en 1903 et a connu ses plus hauts niveaux d'activité pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale. Le centre de réception du Fort Benjamin Harrison pour l'enrôlement des conscrits a ouvert en 1941 et, en 1943, il était le plus grand centre d'accueil des États-Unis.

En juin 1942, j'ai été fièrement enrôlé dans l'armée américaine avec un grand groupe d'autres hommes. Nous avons ensuite passé des tests d'aptitude, des tests d'intelligence, des examens de santé et d'autres tests. À ce moment-là, je n'avais aucune idée de l'endroit où je serais affecté. Le destin a voulu qu'un sergent me demande si j'avais des compétences particulières. Comprenant rapidement que les supérieurs de l'armée doivent recevoir une réponse rapide à leurs questions, j'ai dit que « je savais un peu cuisiner, monsieur » et j'ai été aussitôt envoyé à la « brigade de cuisine ». C'est ainsi qu'a commencé ma brillante carrière dans l'armée américaine. J'ai passé en cuisine les cinq premiers jours après mon incorporation où ma première tâche consistait à aligner les salières, poivrières et les bouteilles de ketchup sur chacune des innombrables tables du réfectoire. J'ai accompli cette mission avec succès pendant trois ou quatre jours, après quoi j'ai été promptement promu cuisinier du réfectoire. Les cuisiniers commençaient tôt le matin (vers quatre heures) pour préparer les repas pour environ 5 000 personnes à la fois. Comme vous pouvez l'imaginer, nous cuisinions des quantités énormes de nourriture. Je me souviens avoir cuisiné des dizaines et des dizaines de dindes à la fois. C'était si mauvais que je n'ai pas pu en supporter la vue ou manger de la dinde pendant une vingtaine d'années après...



En haut à gauche. Je ne sais pas pourquoi je souris ?



Mary Ruth et moi

Chapitre 4

Le corps des finances

Après quelques jours passés à la cantine en tant que cuisinier, un officier m'a dit de me présenter à l'école des finances. Le test de QI que j'avais passé a confirmé que j'avais des compétences qui pourraient être utiles au corps des finances. Comme j'ai été envoyé très rapidement pour suivre une formation au sein du corps des finances, je n'ai jamais suivi ni terminé la formation de base ou ce que l'on appelle communément « les classes ». Heureusement, l'école des finances était située à Fort Benjamin Harrison et je n'ai donc pas eu à parcourir de longues distances pour vivre mon aventure suivante.

Le corps des finances de l'armée américaine a été créé le 16 juin 1775, lorsque le deuxième Congrès continental a adopté une résolution nommant un trésorier général de l'armée. Depuis ce jour, l'armée américaine a toujours fourni des services financiers par l'intermédiaire de personnels financiers qui étaient soit organisés en éléments distincts, soit intégrés dans des unités existantes de l'armée. En 1816, le service de la solde est devenu un service distinct. Les payeurs, généralement avec le grade de major, avaient pour principale tâche de payer les soldats des régiments. Le trésorier au quartier général de l'armée calculait les salaires mensuels dans son bureau et se rendait sur le terrain avec sa « boîte » remplie d'or ou de devises et des gardes militaires pour la sécurité. En raison de la planification du paiement d'un grand nombre de soldats individuels, le jour de paie n'était pas le dernier jour de chaque mois partout, mais une fois qu'une routine était établie, les soldats pouvaient s'attendre à ce que leur solde tombe le même jour du mois à chaque période de paie.

Personne ne s'est jamais enrichi en étant dans l'armée. Les salaires du personnel militaire dépendaient du grade, du lieu et de la catégorie. En 1942, les soldats de l'armée de terre étaient payés 50 dollars par mois. Le salaire de base moyen des militaires enrôlés était de 71,33 dollars par mois, les officiers gagnant un salaire de 203,50 dollars par mois. La Seconde Guerre mondiale a également vu l'introduction de la « Badge Pay » pour les membres de l'infanterie de combat, en raison des conditions dangereuses dans lesquelles ils combattaient. Conçue pour remonter le moral de l'infanterie en perte de vitesse, la Badge Pay accordait 10 \$ supplémentaires par mois aux détenteurs d'un « Combat Infantry Badge⁸ » obtenu grâce à leur présence au combat, et 5 \$ supplémentaires par mois à ceux qui possédaient un « Expert



Combat Infantry Badge

⁸ Le Combat Infantry Badge (CIB) est une décoration militaire américaine créée en 1943 et attribuée aux soldats, sous-officiers et officiers de l'US Army en dessous du grade de colonel ayant participé activement à un combat dans une unité d'infanterie.

Infantry Badge », obtenu grâce à leur compétence en matière d'entraînement. À tous les niveaux de grade, les femmes percevaient le même salaire que les hommes.

Pour chaque période de trois ans de service militaire, jusqu'à un maximum de trente ans, la solde de base d'un soldat était augmentée de cinq pour cent par rapport à la solde précédente. Si un soldat avait des personnes à charge, telles que des enfants, un conjoint, des frères ou sœurs ou des parents, il recevait une allocation de solde supplémentaire. Pour les services à l'étranger, la solde de base de chaque grade était augmentée de vingt pour cent.

L'école de finance a duré trois mois. Pendant ce temps, je ne me suis pas beaucoup intéressé aux informations concernant la guerre, mais plutôt concentré sur ce que je devais faire pour réussir ma formation. Pendant la formation, nous recevions des rapports sur la guerre et nous comprenions que notre mission était imminente. La plupart de mes camarades de classe et de caserne venaient du Midwest. Nous avions du temps libre le week-end pour aller au cinéma, jouer au baseball, visiter les attractions locales, découvrir des tavernes ou simplement nous détendre. L'armée veillait à ce que notre moral soit bon en nous accordant des permissions appropriées. À la fin de la formation, il y avait une cérémonie de remise des diplômes et j'ai reçu un certificat. J'ai ensuite été promu au grade T4, un grade technique, équivalent à celui de sergent.

Un officier des finances et son personnel étaient toujours rattachés à une division d'infanterie spécifique. J'ai été envoyé au Camp Blanding en Floride et j'ai aidé à mettre en place le groupe des finances de la 79^{ème} Division d'infanterie. Le Camp Blanding était situé sur les rives du lac Kingsley, au bord de la rivière St. Johns, au sud de Jacksonville. En 1940, le Camp Blanding avait été loué par la Garde nationale de Floride à l'armée américaine en tant que centre d'entraînement du service actif. Le poste était à l'origine utilisé par les troupes de la Nouvelle-Angleterre et du sud des Etats-Unis qui se préparaient à être déployées à l'étranger. Mais pendant la guerre, Camp Blanding a aussi servi de centre d'entraînement pour les remplaçants de l'infanterie, de centre d'intégration, de camp de prisonniers de guerre allemands et de centre de retour à la vie civile. Au plus fort de la guerre, l'armée a loué des terres à des propriétaires locaux, portant la superficie totale à presque 700 km². De 1940 à 1945, plus de 800 000 soldats y ont reçu tout ou partie de leur formation.



Quartier général de la 31^{ème} Division au Camp Blanding après 1940

À un moment donné pendant la guerre, le camp contenait la population de la quatrième plus grande ville de Floride. Il y avait 10 000 bâtiments, 200 km de routes goudronnées et le plus grand hôpital de l'État. C'était l'une des plus grandes bases d'entraînement du pays.

Le groupe financier envoyé au Camp Blanding était composé d'une quinzaine de personnes, dont un commandant, quelques capitaines et lieutenants ainsi que des sous-officiers et des hommes du rang comme moi. Je m'adaptais bien à la vie militaire, ou du moins je ne trouvais rien à redire. J'acceptais ce qu'on me demandait de faire et, comme tout au long de ma vie, j'acceptais les choses qui se présentaient à moi et je faisais de mon mieux pour m'en sortir. Au service des finances, j'avais un bureau, une machine à écrire et une calculatrice. Le commandant était le responsable donc on ne lui parlait jamais directement. Il ordonnait aux lieutenants et aux sergents-chefs de distribuer les tâches et ils dirigeaient le bureau. Mon travail consistait à calculer la solde d'un régiment de la 79^{ème} Division d'infanterie. Je calculais la solde de chaque homme, somme qui pouvait être réduite de l'argent que le soldat envoyait chez lui ou si celui-ci était condamné à une amende pour mauvaise conduite. La division était payée une fois par mois, mais il nous fallait environ deux à trois semaines pour établir la liste des salaires. La méthode pour obtenir la masse salariale totale était basée sur le nom, la qualification et le rang de chaque soldat. Je devais ensuite déterminer combien de billets de 20, 10, 5 et 1 Dollar et combien de monnaie étaient nécessaires pour l'ensemble de la division. À la fin de cette opération, la solde totale en espèces était envoyée aux différentes unités pour être distribuée avec le montant exact pour chaque personnel. Quelques soldats gardaient le sac avec l'argent. C'était vraiment une tâche incroyable à accomplir avec précision car elle se faisait par calculs manuels. Cette mission a duré environ cinq mois. Comme l'armée était en pleine expansion, j'ai été sélectionné pour soutenir une autre division car j'étais alors considéré comme un personnel expérimenté. Quatre ou cinq de mes collègues des finances et moi-même avons ensuite été envoyés au Camp Howze (Texas) pour commencer à former un nouveau bureau des finances.

Le camp Howze était un centre d'entraînement des remplaçants de l'infanterie situé à côté de la ville de Gainesville, dans le comté de Cooke, au Texas. Il avait été nommé ainsi en l'honneur du général de division Robert Lee Howze, récipiendaire de la Médaille d'honneur. Alors que l'armée et le reste des États-Unis se préparaient à entrer dans la Seconde Guerre mondiale, les postes d'actifs de l'armée américaine étaient insuffisants pour former le nombre de conscrits nécessaires pour remplir les rangs de l'armée en temps de guerre. Plusieurs centres d'entraînement pour les remplaçants de l'infanterie ont été construits, en particulier au Texas, pour accueillir le nombre considérable de nouveaux soldats. Le camp Howze était l'un de ces camps, et son développement a commencé en décembre 1941. En 1942, les stagiaires ont commencé à arriver en train et en bus de tout le pays et la population du camp Howze et de Gainesville a rapidement augmenté.

Avec une capacité de 39 963 soldats, le camp était l'un des plus grands centres de formation du pays. Il a été responsable de la préparation de plusieurs centaines de milliers de soldats pour les campagnes en Europe et dans le Pacifique. Les divisions qui ont été formées au Camp Howze comprenaient les 84^{ème}, 86^{ème} et 103^{ème} Divisions de l'armée américaine. Le camp a également accueilli jusqu'à 3 000 prisonniers pendant la guerre.

Lorsque je suis arrivé au camp Howze, il était composé de grands espaces ouverts avec des baraques de deux étages récemment achevées et des bâtiments administratifs faits en bois de bardage et recouverts de papier goudronné. J'ai commencé à former de nouveaux membres du corps des finances au camp Howze. Il y avait un mélange de personnes venant de tout le pays et je me suis fait un certain nombre de nouveaux amis. Le week-end, mes amis du corps des finances et moi-même on allait visiter les attractions locales et faire du tourisme.

J'ai également pu gagner pas mal d'argent au Camp Howze. Vous voyez, quand j'allais en ville, j'achetais un grand nombre de pintes de whisky « Black Gold » à cinquante cents la pinte et quand je retournais au Camp, je vendais ensuite le whisky aux soldats à cinq dollars la pinte. C'était ma deuxième incursion dans le monde de la vente d'alcool au détail mais cette fois ci, les ventes étaient bonnes.



*École de finance.
Je suis assis bien droit au milieu*



Le bureau des finances

Chapitre 5

L'école des aspirants officiers

Au camp Howze, j'ai remarqué que je devais faire la queue pour aller au cinéma et à d'autres événements. Il me semblait que je faisais toujours la queue. J'ai remarqué que les officiers pouvaient simplement se mettre en tête de file et entrer dans la salle. J'ai donc voulu savoir comment devenir officier. Quelques jours après cette prise de conscience, une annonce a été publiée pour savoir si quelqu'un voulait se porter volontaire pour aller à l'OCS⁹. Il n'y avait pas de test spécifique pour postuler mais je suppose que mes supérieurs avaient remarqué que j'avais réussi l'école de finance, que j'avais progressé rapidement dans le corps des finances et ils ont donc estimé que j'avais des compétences en leadership et que j'étais capable de diriger d'autres personnes. Franchement, je ne savais même pas à quoi ressemblait l'école OCS, mais j'ai été accepté à celle de l'infanterie à Fort Benning, en Géorgie.

Un peu d'histoire sur l'école des officiers. Au cours de l'été 1940, le général George Marshall a reconnu l'importance de mettre en place des unités de formation rigoureuse pour les nouveaux officiers de l'armée. Sa vision de cette formation d'officiers a d'abord été mise en œuvre à Fort Benning, en Géorgie. Le général de brigade Asa Singleton, commandant de l'école d'infanterie, a ensuite établi le plan de l'école moderne de formation des officiers d'infanterie. Son plan est entré en vigueur en juillet 1941 sous le nom d'écoles de formation des officiers d'infanterie, d'artillerie de campagne et d'artillerie côtière de l'armée. D'autres branches ont ensuite suivi avec leurs propres écoles de formation d'officiers. La première classe de l'OCS d'infanterie a commencé avec 240 candidats et le 27 septembre 1941, 171 sous-lieutenants ont obtenu leur diplôme. On attribue au général Omar Bradley, ancien commandant de l'école d'infanterie, la mise en place des bases de la formation encore utilisées aujourd'hui dans l'OCS. Le général Bradley a mis l'accent sur la rigueur de la formation, la discipline stricte et l'efficacité de l'organisation. Ces idéaux restent la base de l'école des officiers d'aujourd'hui car la mission de l'école des officiers est toujours restée la même : former un personnel sélectionné aux principes fondamentaux du leadership, aux compétences militaires de base et à l'éthique professionnelle, évaluer le potentiel de leadership et nommer ceux qui remplissent les conditions requises pour devenir sous-lieutenant dans les seize branches de l'armée.

J'étais dans la classe 210 de l'OCS d'infanterie. Ma classe était composée de soldats de différentes divisions qui voulaient devenir officiers. C'était aussi un moyen d'être transféré dans une autre branche de l'armée ou dans une autre division de l'armée. Je suis arrivé un jeudi et l'école devait commencer le lundi suivant. Ce jeudi-là, chaque membre de la classe s'est vu attribuer un poste ou une fonction. Mon nom est apparu comme celui du commandant de compagnie et j'ai cru mourir car je n'avais aucune idée de la façon de donner les ordres de base puisque je n'avais jamais terminé la formation de base au combat, ayant été trop occupé comme cuisinier pour partir directement dans le corps des finances.

Un sergent plus âgé, du nom de McCarty, s'est approché de moi et m'a dit : « Tu as l'air un peu nerveux en ce moment, fiston. » J'ai répondu qu'il n'en avait même pas idée, que j'avais été

⁹ Officer Candidate School = École des élèves officiers

nommé commandant de compagnie et que je n'avais pas la moindre idée de ce que je devais faire. Il a dit : « Eh bien, je ferais peut-être mieux de m'impliquer et de t'aider. » Le vendredi, le samedi et le dimanche, nous sommes allés dans les bois pour nous entraîner. Il m'a dit que pour être un bon commandant, il fallait que ma voix porte et qu'il y avait des moyens d'y parvenir. Il m'a dit de regarder le grand arbre devant moi et de le visualiser comme une grande unité. Tu devras le commander en prononçant différents mots. Il m'a fait m'entraîner à trouver ma voix en disant des choses absurdes comme « Hi-Ha » ou « Ding-Dong » mais d'une voix forte et avec autorité jusqu'à ce que je me sente à l'aise pour donner des ordres. Le sergent McCarthy a été très sincère et utile pendant cette formation. J'ai alors demandé : que va-t-il se passer lundi quand je vais devoir donner des ordres réels ? Que dois-je dire ? Il a écrit les instructions sur un morceau de papier pour moi.

Le lundi matin est arrivé ; j'avais les instructions sur le papier avec moi. Il y avait quatre pelotons qui attendaient mes ordres. J'ai regardé mon papier. J'ai demandé aux pelotons de se mettre au garde-à-vous, et ils se sont tous mis au garde-à-vous. Mon Dieu, ça a marché... Le commandement suivant était « Armes sur l'épaule droite ». Ça a encore marché. J'ai fait tourner l'unité plusieurs fois, je les ai fait se déplacer sur la route et je les ai fait monter dans des camions.

À ce moment-là, environ quatre ou cinq officiers d'active se sont approchés de moi et m'ont dit : « Aspirant, qu'est-ce que vous croyez que vous faites ? Venez avec nous. » Ils m'ont emmené voir le commandant. Il m'a demandé : « Que s'est-il passé là-bas ? » Je lui ai répondu : « Eh bien, monsieur, je n'ai jamais suivi de formation de base, mais j'ai demandé à ce vieux sergent de m'aider, et il m'a donné une feuille de papier avec les ordres. » Il m'a dit : « Oui, l'officier m'a dit que vous lisiez les ordres sur une feuille de papier. Eh bien, c'est très bien, c'est tout. » Et il m'a renvoyé.

Je suis retourné à mon unité, et je pensais vraiment que d'ici ce soir, quand je rentrerais à la caserne, mon lit serait dans un coin, mes affaires seraient dans un sac et qu'on me demanderait de quitter l'OCS. À mon retour, tous mes vêtements étaient encore suspendus et j'ai continué l'école. Mais à partir de ce jour-là, cependant, je n'ai plus jamais reçu d'autre mission de commandement de manœuvre à pied... J'ai assisté à tous les cours tous les jours et j'ai terminé le travail avec succès. À la fin de l'OCS, il y avait un exercice majeur sur le terrain pour toute l'unité. Mon travail pour cet exercice a été d'être l'« assistant » du porteur de munitions. Une tâche minime que j'ai accomplie bien volontiers et avec facilité.

La morale de cette histoire est que je crois que le commandant de l'OCS a reconnu que j'avais les compétences de leadership nécessaires pour réussir et qu'il n'avait pas besoin de me tester à nouveau. Sans vouloir paraître prétentieux, je crois que le commandant a vu que dans une situation difficile, j'avais eu la capacité de résoudre des problèmes et d'agir. Il a vu que je faisais quelque chose quand il fallait agir. La devise de l'infanterie est « Suivez-moi », mais je pense aussi qu'on pourrait dire aussi : « Faites quelque chose ».

J'ai été nommé officier d'infanterie (sous-lieutenant) à la fin de l'école, le 15 septembre 1943, classe 210. Ma première affectation a été en tant que chef de peloton de la compagnie des canons du 357^{ème} Régiment de la 90^{ème} Division d'infanterie. Une compagnie de canons d'infanterie est un ensemble d'artillerie qui dispose de six obusiers de 105 mm utilisés pour

des tirs indirects ou directs et subordonnés au régiment d'infanterie. Mes fonctions consistaient notamment à être un observateur avancé qui devait relayer les coordonnées d'objectifs ennemis vers la compagnie pour qu'elle puisse y diriger ses tirs. L'infanterie est appelée la reine des batailles parce qu'elle est comme la reine qui domine sur un échiquier où elle a plus de liberté de mouvement que les autres pièces.

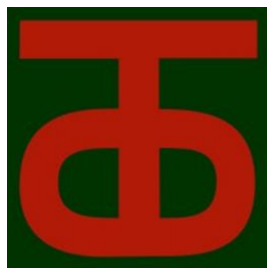
En 1994, à l'occasion du cinquantième anniversaire du Débarquement, je me souviens que le sénateur Bob Dole, lui aussi diplômé de l'OCS (promotion 360) en 1944, a déclaré dans une interview avec C-Span que l'OCS lui avait appris à entretenir de bonnes relations avec les gens, à faire des compromis et lui avait fourni les compétences en leadership qu'il a utilisées tout au long de sa vie et de sa carrière. Je partage son avis. Je suis également convaincu que si vous faites simplement votre travail, vous êtes considéré comme exceptionnel et reconnu. Trop de gens ne font que des efforts partiels, ne se présentent pas à leur poste ou ne se soucient pas du résultat. Bien sûr, il existe des forces extérieures telles que la politique ou la jalousie qui peuvent retarder l'avancement dans un emploi ou l'obtention d'une reconnaissance, mais la première recette du succès est de faire son travail ou au moins « de faire quelque chose ».



James W. Hoerner à l'entrée de l'école d'officiers

Chapitre 6

L'histoire et contexte de la 90^{ème} Division d'infanterie



Insigne d'épaule de la 90^{ème} Division d'infanterie. Les « Tough'Ombres »

Comme toute entreprise d'une certaine taille, l'armée est organisée en sous-groupes, chacun ayant ses propres mécanismes de commandement et de contrôle. Au risque d'ennuyer le lecteur, il est important de fournir des informations générales sur la composition de ces groupes pour avoir une idée de la manière dont les décisions sont prises et communiquées. Cela peut aider à clarifier mon rôle en ce qui concerne les objectifs de la 90^{ème} Division et l'implication des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale. Voici une introduction à la structure de l'armée.

L'unité la plus petite est le peloton, qui compte de 36 à 39 soldats et qui est commandé par un lieutenant comme moi à l'époque (une section¹⁰ compte de dix à douze soldats et est dirigée par un sergent). Ensuite, une compagnie est commandée par un capitaine et compte trois ou quatre pelotons, soit environ deux cents soldats. Un bataillon est commandé par un commandant et compte de quatre à six compagnies, soit environ 1 000 à 2 000 soldats. Un régiment est commandé par un colonel, comprend deux à trois bataillons et compte environ cinq mille soldats. Enfin, une division, commandée par un général, compte de 14 000 à 18 000 soldats (deux à trois régiments). En mars 1943, le régiment d'infanterie de base comprenait un quartier général, une compagnie de quartier général, une compagnie de service, une compagnie antichar et trois bataillons d'infanterie. Chacun des trois bataillons d'infanterie se composait d'un quartier général et d'une compagnie de quartier général, de trois compagnies de fusiliers et d'une compagnie d'armes lourdes. Au sein de chaque régiment, le 1^{er} Bataillon se composait des compagnies A à D, le 2^{ème} Bataillon se composait des compagnies E à H et le 3^{ème} Bataillon se composait des compagnies I à M¹¹. Une division est commandée par un général. Les unités supérieures de l'armée se composent d'un corps d'armée ou d'une armée. Un corps d'armée comprend deux à cinq divisions comptant entre 20 000 et 45 000 soldats et il est commandé par un lieutenant général¹². Le corps d'armée est l'échelon de commandement le plus élevé pouvant assurer la direction opérationnelle d'un combat réel.

¹⁰ J'ai traduit SQUAD par section et non par escouade

¹¹ Il n'y a jamais de compagnie J pour ne pas la confondre avec la compagnie I

¹² Général 3 étoiles américain = Général de division français

Une armée de campagne est la plus grande structure de l'armée américaine, comptant entre 50 000 et 200 000 soldats, voire plus¹³. Merci d'avoir parcouru cet aperçu avec moi.

En 2005, le commandant Benjamin L. Bradley, de l'US Air Force, a rédigé un article intéressant intitulé « À la recherche de l'efficacité : les premières expériences au combat des divisions de l'armée américaine pendant la Seconde Guerre mondiale – Étude de cas de la 90^{ème} Division d'infanterie, juin-juillet 1944

Cette étude de cas a été soumise dans le cadre de son Master en études militaires. Il s'agissait d'un travail de qualité offrant un aperçu intéressant de la 90^{ème} Division dont je n'avais pas connaissance à l'époque. Pour replacer dans leur contexte historique mes premières expériences avec la 90^{ème}, je souhaite partager certaines des conclusions du commandant Bradley en citant son étude de cas ci-dessous :

La 90^{ème} Division d'infanterie a été tout d'abord activée en tant que division de réserve en 1917 et elle a servi héroïquement pendant la Première Guerre mondiale lors des offensives de Saint-Mihiel et de Meuse-Argonne. Initialement nommée d'après les États où ses premiers soldats avaient été recrutés, la division « Texas Oklahoma » était également connue sous le nom de division « Alamo ». Elle a été démobilisée après la Première Guerre mondiale, puis rappelée au service actif le 25 mars 1942 au Camp Barkley près d'Abilene, au Texas.

Cette fois-ci, la division comprenait des recrues de tout le pays et, finalement, les « T » et « O » de couleur rouge sang sur l'écusson de la division ont donné naissance à un nouveau surnom : les « Tough 'Ombres¹⁴ ».

La version de 1942 de la 90^{ème} Division d'infanterie a été organisée selon la nouvelle structure triangulaire de l'armée adoptée en 1939, en remplacement de l'ancienne structure carrée des divisions de la Première Guerre mondiale. La structure triangulaire a fourni à presque tous les échelons de commandement trois éléments de manœuvre ainsi qu'un moyen d'appui-feu. Ainsi, en dessous de la division, la puissance de combat était composée de trois régiments d'infanterie et d'une brigade d'artillerie de division qui pouvait être soit regroupée, soit répartie entre les régiments pour créer des équipes de combat régimentaires. Chaque régiment comprenait trois bataillons, chacun d'eux possédant trois compagnies de fusiliers et une compagnie d'armes lourdes. Les compagnies de fusiliers étaient divisées en trois pelotons d'infanterie soutenus par un peloton d'armes, tandis que chaque peloton était organisé en trois sections subordonnées. En outre, la division comprenait des unités de soutien telles que

¹³ Bell I. Wiley, « The Building and Training of Infantry Divisions » (La constitution et l'entraînement des divisions d'infanterie), dans « The Procurement and Training of Ground Combat Troops » (Le recrutement et l'entraînement des troupes de combat terrestres) (Washington, D.C. : GPO, 1948), p. 456.

¹⁴ Mélange d'anglais et d'espagnol qu'on pourrait traduire par « Les durs à cuire » - Fiche d'information sur la 90^{ème} Division d'infanterie, issue d'une collection de documents des Archives nationales sur microfilm conservés à la bibliothèque de recherche interarmées de Fort Leavenworth, Kansas, microfilm n° M-N-1091-A, rouleau 1 des rapports mensuels et documents justificatifs de la section d'état-major de la 90^{ème} Division d'infanterie, dates sélectionnées entre 1942 et 1945.

des chars, des chasseurs de chars, des unités antiaériennes et des unités de soutien logistique du combattant. Collectivement, cette organisation triangulaire était autonome, comptait environ 14 000 soldats et était bien adaptée à la doctrine émergente de l'utilisation du feu et de la manœuvre qui prédominaient sur le champ de bataille de la Seconde Guerre mondiale. Malheureusement, l'armée américaine n'était pas prête à faire face à ces changements.¹⁵ Lorsque les Allemands ont conquis l'Europe occidentale avec 136 divisions en 1939, le département américain de la Guerre a déclaré qu'il ne pouvait alors déployer que cinq divisions. À la fin de 1943, l'armée comptait un total de 91 divisions, dont trente-huit avaient été activées en 1942. Cela incluait celle des Tough 'Ombres¹⁶.

La tâche consistant à recruter et à équiper huit millions de soldats était colossale, mais devoir les former pour qu'ils puissent combattre efficacement représentait le défi ultime. Lorsque la mobilisation a commencé en 1940, l'armée ne comptait que 14 000 officiers d'active¹⁷ pour former et diriger le futur corps des officiers fort de plus de 600 000 personnes. Même si un tiers de ces besoins allaient être comblés par des officiers de la Garde nationale et de la Réserve, l'expérience et la diversité démographique de l'ensemble du corps des officiers issus de ces deux recrutements étaient bien en deçà des attentes les plus modestes. Les commandants en service actif avaient en moyenne 48 ans et pas un seul officier de l'armée américaine n'avait commandé une unité aussi importante qu'une division de la Première Guerre mondiale. Un quart des lieutenants de la Garde nationale avaient plus de quarante ans et ses grades supérieurs comptaient de nombreux politiciens en uniforme. De plus, après l'entraînement de l'été 1940, le Bureau de la Garde nationale a déclaré que 20 % de son personnel et des officiers supérieurs n'étaient pas qualifiés pour leurs postes. Pour remédier à ces lacunes, les comités du ministère de la Guerre, connus sous le nom de commissions de sélection, ont immédiatement commencé à purger les rangs des officiers. Pendant ce temps, les officiers restants se sont lancés dans la tâche ardue de construire une armée pratiquement à partir de rien et dans un temps record.

En ce qui concerne les hauts responsables, les dossiers de ceux qui ont formé la 90^{ème} Division semblent indiquer un haut degré d'expérience et de compétence professionnelle. Le commandant d'origine, le général de division Henry Terrell, Jr., était un officier de l'armée d'active âgé de 52 ans et ayant une formation d'infanterie. Il avait reçu la Croix de Guerre française pour bravoure en tant que commandant d'un bataillon de la 35^{ème} Division d'Infanterie pendant la Première Guerre mondiale et était sorti diplômé avec mention de

¹⁵ John Colby, *War from the Ground Up : The 90th Division in WWII* (Austin, TX : Nortex Press, 1991); Christopher R. Gabel, *The U.S. Army GHQ Maneuvers of 1941* (Washington, D.C. : GPO, 1991), 11 12.

¹⁶ Wiley, dans *The Procurement and Training of Ground Combat Troops* (Le recrutement et l'entraînement des troupes de combat terrestres), 492.

¹⁷ Robert R. Palmer et William R. Keast, « The Procurement of Officers (le recrutement des officiers) », dans *The Procurement and Training of Ground Combat Troops* (Le recrutement et l'entraînement des troupes de combat terrestres) - (Washington, D.C. : GPO, 1948), p. 91-93 ; Atkinson, *An Army at Dawn*, p. 8-10 ; Gabel, *GHQ Maneuvers*, p. 16.

l'École de commandement et d'état-major en 1925.¹⁸ Le brigadier général¹⁹ Charles W. Ryder a été le commandant adjoint de la division pendant une courte période avant de partir commander la 34^{ème} Division d'Infanterie en Afrique du Nord plus tard dans l'année. De là, il a été promu commandant du 9^{ème} Corps d'armée dans le Pacifique. L'impact de Ryder pendant son court séjour au sein de la division est inconnu, mais compte tenu de son éducation et de son expérience, il n'a certainement pas nui à la division²⁰.

Le brigadier général Sam Williams est arrivé en février 1943 pour remplacer Ryder. Williams s'était enrôlé en 1916 à l'âge de dix-huit ans et avait été promu lieutenant après avoir suivi une formation d'officier. Il avait été blessé deux fois, la deuxième fois grièvement, en tant que commandant de compagnie d'infanterie dans la 90^{ème} Division pendant la Première Guerre mondiale. Après s'être rétabli, Williams a accepté un contrat d'officier²¹ en 1920 et il a ensuite occupé d'autres postes d'état-major et de commandement (ainsi qu'à l'École de commandement et d'état-major général et à l'École de guerre) avant de revenir à la 90^{ème} Division comme commandant adjoint²².

En ce qui concerne l'échelon régimentaire, les trois unités ont changé de commandement une fois au cours de la première année d'entraînement.²³ Les trois officiers qui ont pris le commandement pendant la seconde moitié de l'entraînement et pendant le déploiement en Angleterre étaient tous officiers d'active et diplômés de West Point. Les colonels John W. Sheehy (promotion 1919), James V. Thompson (promotion 1927) et Clark K. Fales (promotion 1917) commandaient respectivement les 357^{ème}, 358^{ème} et 359^{ème} Régiments d'infanterie.²⁴ Ces hommes ont été les principaux responsables du respect du calendrier et des objectifs de formation des Tough 'Ombres ; cependant, de nombreux facteurs externes indépendants de la volonté des dirigeants ont compliqué les préparatifs de la division.

¹⁸ Données relatives à l'âge tirées du site Web : The Generals of WWII, URL consultée le 6 avril 2005 ; informations sur la Croix de Guerre tirées du site Web du Texas Military Institute, URL consultée le 6 avril 2005 ; informations supplémentaires sur la Croix de Guerre tirées du site Web Phi Psi Prominent Alumni de l'université du Texas, URL consultée le 6 avril 2005 ; Informations sur le commandement et l'état-major provenant de l'armée américaine, rapport annuel des écoles des services généraux, 1924-1925 (Fort Leavenworth, Kansas : The General Service Schools Press, 1925), URL consultée le 6 avril 2005.

¹⁹ Général à une étoile de l'armée américaine- Ce grade n'existe pas dans l'armée française.

²⁰ 90^{ème} Division d'infanterie, ordre général n° 2, 26 mars 1942, extrait d'une collection de documents des Archives nationales sur microfilm conservés à la bibliothèque de recherche interarmées de Fort Leavenworth, Kansas, microfilm n° M-N-1092-B, rouleau 2 des ordres généraux de la 90^e division d'infanterie, vol. I et II ; Résumé des documents de Charles W. Ryder et note biographique, Dwight D. Eisenhower Library Online, URL consultée le 9 avril 2005

²¹ Pour devenir officier d'active

²² Colonel Harold J. Meyer, USA : « Hanging Sam : A Military Biography of General Samuel T. Williams » (New Denton, Texas : University of North Texas Press, 1990), 17, 29-41, 55-57.

²³ Rustmeyer. Entretien non publié avec Blastos, 10 janvier 1966.

²⁴ « 90th Division Staff Officers and Unit Commanders (Officiers d'état-major et commandants d'unité de la 90^e division) », The Abilene Reporter News, 30 mai 1943, 16, partie d'une collection de documents des Archives nationales sur microfilm à la Combined Arms Research Library, Fort Leavenworth, 10 Kansas, microfilm n° M-N-1091-B, rouleau 2 de 90th Infantry Division Monthly Narratives and Supporting Papers for Staff Section, Selected Dates From 1942-1945. M-N-1091-B, Rouleau 2 des récits mensuels de la 90^{ème} Division d'infanterie et des documents justificatifs pour la section du personnel, dates sélectionnées de 1942 à 1945.

En septembre 1942, six mois après son activation, la division a été l'une des cinq divisions converties en une configuration motorisée expérimentale. Déjà en manque d'expérience en raison du départ anticipé des cadres le mois précédent, cette conversion soudaine a sans aucun doute mis à rude épreuve le personnel et créé des tâches d'entraînement supplémentaires pour les troupes.²⁵ En décembre, dans la foulée de cette conversion et parallèlement à l'arrivée de nouvelles recrues, la division a achevé son premier exercice de tir réel au Camp Bowie, au Texas. Immédiatement après, en janvier 1943, la 90^{ème} a été déployée en Louisiane pour six semaines de manœuvres à l'échelle de la division face à la 77^{ème} Division.

Malgré l'accent mis sur l'entraînement au niveau de la division, ce n'est que dans les deux dernières semaines de l'exercice que des attaques à la dimension d'une division ont été réellement tentées.²⁶ En outre, les évaluations post-exercice des deux unités ont fait état d'un « manque de rigueur dans l'entraînement pendant la période des classes... un manque de contrôle de la part des commandants... un échec général de la part des officiers à corriger les erreurs et les lacunes sur place, plus une absence du respect de la doctrine tactique.²⁷

Cette critique sévère prouve que la division prenait du retard en matière d'entraînement, probablement en raison du nombre de changements de commandement et des activités disparates qui créaient des troubles et entravaient le programme global d'entraînement. Pour aggraver le problème, dès le retour des Trough 'Ombres de Louisiane en mars 1943, l'expérience motorisée a été annulée et ils sont redevenus une division d'infanterie standard. En 1979, le général quatre étoiles à la retraite William E. DePuy, à l'époque lieutenant dans la 90^{ème} pendant la Seconde Guerre mondiale, (*Bill DePuy était mon meilleur ami pendant la Seconde Guerre mondiale*) se souvient qu'en raison des exigences en constante évolution en matière de cadres, d'arrivées de recrues et de structures organisationnelles, la plupart des soldats recommençaient leur cycle de formation deux à trois fois. Par conséquent, la majeure partie de la formation de la division était consacrée à l'apprentissage des rudiments du métier de soldat et peu aux tactiques hautement intégrées ou avancées.²⁸

L'autre problème qui a affecté toutes les divisions en 1942 et 1943 c'était la pénurie d'équipement. En raison de la sous-utilisation continue de la capacité industrielle du pays et de la nécessité de soutenir les efforts russes sur le front est-européen, les unités en formation ne recevaient que 50 % de l'équipement normal. Et, dans la pratique, cela se traduisait par beaucoup moins. Plus précisément, les commandants se plaignaient constamment du manque de munitions et d'armes, ce qui les obligeait parfois à reporter des parties de la formation jusqu'à six semaines. Un rapport d'inspection des forces terrestres de l'armée a noté en février

²⁵ Robert R. Palmer, Réorganisation des troupes terrestres pour le combat, étude n° 8 de la section historique des forces terrestres de l'armée (Washington, D.C. : GPO, 1946), 40-42.

²⁶ Roeder, Histoire régimentaire du 357^{ème}, 9-11 ; Histoire des combats : Troisième bataillon du 358^{ème} Régiment d'infanterie (Plzeň, Tchécoslovaquie : novembre & Všetisk, 1945), édition en ligne, The 90th Division Association, URL : < <http://www.90thDivisionassoc.org>>, consultée le 12 mars 2005.

²⁷ Jean R. Moenk, The History of Large-Scale Army Maneuvers in the United States (L'histoire des manœuvres militaires à grande échelle aux États-Unis), 1935-1964 (Washington, D.C. : GPO, 1969), 96-98.

²⁸ Romie L. Brownlee et William J. Mullen III, Changing an Army: An Oral History of General William E. DePuy, USA Retired (Transformer une armée : histoire orale du général William E. DePuy, retraité de l'armée américaine) (Washington, DC: GPO, n.d.), 7-8, 11, 14.

1943 : « La pénurie générale d'équipement est un sérieux handicap pour la formation. Les groupes devant travailler avec des armes individuelles étaient si nombreux que les individus ne recevaient que peu d'instruction sur elles. » En avril 1943, le brigadier général Shea, commandant de l'artillerie de la 90^{ème} Division, a fait écho à cette frustration dans une lettre adressée au personnel des forces terrestres de l'armée ; il a demandé que les stocks de munitions soient multipliés de trois à six fois pour l'infanterie et l'artillerie, car la quantité fournie était insuffisante pour que les soldats puissent maîtriser leurs armes. ²⁹ Pire encore, trois mois avant la lettre de Shea, le personnel de la division en Louisiane devait monter des manches à balai sur des trépieds en bois pour simuler des mitrailleuses...

De mon point de vue, il n'y avait que peu ou pas d'expertise réelle en matière de tactique dans mon régiment. Personne n'avait l'expérience de la guerre. Le commandant du régiment était peut-être venu en France, mais à l'époque, j'avais l'impression que le but du jeu était plutôt de « se comporter en soldat », ce qui signifiait qu'il y avait beaucoup de petites règles, certaines bonnes comme « prendre soin de ses hommes » et « les officiers mangent en dernier », etc... mais qu'il y avait aussi beaucoup de « le grade a ses privilèges³⁰ », un autre nom pour le bizutage pour lequel on serait aujourd'hui traduit en cour martiale. À mon avis, le LGAP était une excuse pour les officiers médiocres pour profiter de ceux qui étaient de rang inférieur. Bill DePuy a dit un jour : « À une époque, le LGAP avait peut-être un sens, mais au moment où il s'est répandu dans une armée en expansion, c'était juste autorisation déguisée pour voler³¹ ».

Il n'y avait pas beaucoup de conviction dans les tactiques. Le commandant du régiment, par exemple, quand il nous parlait, ne parlait pas de tactiques, il parlait de mouvements. Nous étions motorisés à cette époque, et toute l'énergie et l'imagination de la division étaient totalement absorbées par la façon dont nous pouvions faire monter un régiment dans des camions, nous déplacer sur la route, ne pas nous perdre et arriver à l'heure. Nous avons passé des mois à apprendre comment faire cela alors que nous aurions dû passer des mois à apprendre à nous battre.

Peut-être est-ce dû au fait que le commandant de division, le commandant de régiment et le commandant de bataillon étaient plus à l'aise avec les déplacements en camion, mais pas avec l'entraînement au combat ? Dans les deux cas, l'entraînement était procédural et mécanique. Avec le recul, je sais maintenant ce qui n'allait pas. Nous avons suivi à la lettre le programme d'entraînement de l'armée et l'objectif était de le terminer, bref de le faire ! Peu importe si les troupes apprenaient quelque chose, le résultat n'avait pas d'importance et en fait peu de gens prenaient la formation très au sérieux.

Rétrospectivement, je crois que, comme nous n'avions pas à des postes de responsabilité d'officiers qui avaient confiance en leur rôle de combattant, nous n'avions pas de contrôle de la qualité. Personne n'a jamais été renvoyé pour quoi que ce soit. Personne ! Ainsi, nous avons gardé les mauvais aux côtés des bons. Et comme rien ni personne n'a jamais changé, tout le

²⁹ Wiley, dans *The Procurement and Training of Ground Combat Troops*, 456, 463-465, citation à la page 465. 34 Colby, *War from the Ground Up*, 4. 12

³⁰ En raccourci LGAP

³¹ Colby, *War from the Ground Up*, 4.

monde a fini par se connaître. On connaissait vraiment tous les officiers du régiment au moment où nous sommes arrivés en Angleterre, mais on savait aussi qu'il y avait beaucoup de « planches pourries » dans l'unité. Mon problème était qu'il n'y avait pas eu de sélection sévère des officiers qui auraient dû être éliminés avant qu'ils ne fassent tuer beaucoup de gens. Des vies auraient pu être sauvées si nous avions eu des officiers expérimentés qui avaient de l'expérience et qui savaient ce qu'ils attendaient de nous. Malheureusement, nous n'avions pas de telles personnes...

Chapitre 7

L'entraînement dans le désert

Malgré les lacunes en matière de qualité de commandement et d'équipement, l'entraînement de la division s'est poursuivi à un rythme effréné. En septembre 1943, les hommes de la 90^{ème} Division ont quitté le camp Barkeley, près d'Abilène au Texas, pour le Desert Center, le centre d'entraînement du désert situé dans la zone de manœuvre Californie-Arizona, près de Yuma, dans l'Arizona, et nous avons été hébergés sur son poste attitré, le camp Granite, en Californie. Il s'agissait d'un camp de tentes situé à une soixantaine de kilomètres à l'est du Desert Center. Nous y avons suivi un entraînement rigoureux aux principes et aux privations de la guerre dans le désert. Bien que les combats en Afrique du Nord aient déjà pris fin à cette époque, l'entraînement reçu dans le désert était précieux du point de vue de la condition physique, des déplacements et du maintien de la bonne direction lors des marches de nuit, de l'efficacité opérationnelle avec des réserves d'eau et de nourriture limitées ainsi que pour l'expérience logistique globale.

En octobre 1943, j'ai rencontré la 90^{ème} Division pour la première fois. Après avoir obtenu notre diplôme de l'école des officiers en septembre 1943, cinq d'entre nous, nouveaux sous-lieutenants affectés à la 90^{ème}, avons quitté Fort Benning en voiture direction l'Arizona à la recherche de notre nouvelle unité. Il nous a fallu environ deux semaines pour la trouver une fois arrivés en Arizona car la 90^{ème} était constamment en mouvement. Ma première affectation a été celle de commandant de peloton dans le 357^{ème} Régiment, compagnie de canons, un peloton de trente-neuf hommes. Bien qu'il s'agisse d'un entraînement dans le désert, nous ne pensions pas être envoyés en Afrique du Nord mais à l'époque les principales zones d'entraînement des États-Unis se trouvaient en Louisiane et en Arizona.

Comme je l'ai mentionné, je n'avais jamais suivi l'entraînement de base et n'avais jamais participé à des manœuvres d'aucune sorte. Le commandant de compagnie a donné des ordres pour mon peloton. J'ai simplement mis en œuvre ces ordres, contribué à atteindre les objectifs fixés à la compagnie en assurant les formations souhaitées pour le peloton et la compagnie. Mon peloton, comme les autres, était composé de trois sections de treize hommes chacune. Le but de la manœuvre était que deux des sections se trouvent sur les flancs gauche ou droit d'un objectif. La troisième section se tenait en réserve pour aider l'une voire les deux sections principales si leurs positions respectives étaient compromises ou enfoncées. C'était la formation de base du peloton et une manœuvre que nous avons pratiquée sans relâche.

C'est également à cette époque que l'Oncle Sam m'a fourni gratuitement mon équipement de combat. Les soldats doivent en permanence emporter avec eux tout ce dont ils ont besoin pour le combat. L'équipement individuel de portage est conçu pour permettre au soldat de transporter sur lui une charge de base de munitions, de nourriture, d'eau et de matériel de premiers secours. Pour moi, cela comprenait un fusil M1 Garand, une cartouchière, un havresac, un outil de tranchée, une trousse de premiers secours et la baïonnette M1 dans son fourreau. J'avais également un étui pour le masque à gaz, deux bandoulières à six poches pour les munitions du M1, ainsi qu'un kit de campagne et une gourde. On m'a aussi remis un pistolet

semi-automatique Colt modèle 1911 de calibre .45 comme arme de poing. J'ai placé une photo de Mary dans la crosse de mon Colt .45 et je l'ai gardée pendant toute la guerre.

En Arizona, nous dormions dans des tentes et, à la fin de la journée, des camions-cantines venaient jusqu'à notre campement pour nous amener de la nourriture. Nous faisons nos exercices et nos entraînements avec des armes (fusil et pistolet), chargées avec soit des munitions à blanc soit des réelles. Quand j'étais plus jeune, je me souvenais d'avoir joué à des jeux « militaires » avec mes copains où tout était fictif et personne n'a été blessé. Mais maintenant, on faisait de vraies manœuvres avec de vraies armes et dans de vraies conditions. Mais à ce moment-là, je n'avais aucune raison de penser que des gens allaient me tirer dessus. Peut-être étais-je un peu naïf ? Les manœuvres me semblaient être un jeu, elles ressemblaient à un amusement sans conséquences réelles. Mais en quelques mois seulement, cet état d'esprit allait changer à jamais pour moi.

Un autre point concernant notre entraînement dans le désert c'est que nous avons des exercices et des entraînements constants pour la montée et la descente sur des filets de transport. Je me suis toujours demandé pourquoi les commandants insistaient constamment sur cette activité. Je pensais que c'était pour aider à développer la force musculaire. Encore une fois, en quelques mois, il est devenu clair pourquoi tant d'attention était accordée à cet exercice.

Après trois semaines d'exercices pour l'équipe de combat du régiment menées dans les environs de Salome, en Arizona, du 21 octobre au 10 novembre, le 357^{ème} Régiment, en tant qu'élément de la division, s'est engagé dans vingt jours de manœuvres du niveau du corps d'armée en Californie contre la 93^{ème} Division d'Infanterie. La 93^{ème} était une division composée de soldats afro-américains qui s'est ensuite distinguée pendant les combats à Bougainville³², en France, après le jour J, et lors d'autres engagements majeurs dans le Pacifique. La résistance habile offerte par cette unité pendant les manœuvres a été très précieuse pour mon régiment, car elle a permis de régler les derniers détails et de le préparer aux épreuves à venir. L'entraînement de trois mois a permis d'acquérir ce qui était considéré comme le top niveau de l'entraînement interarmes.

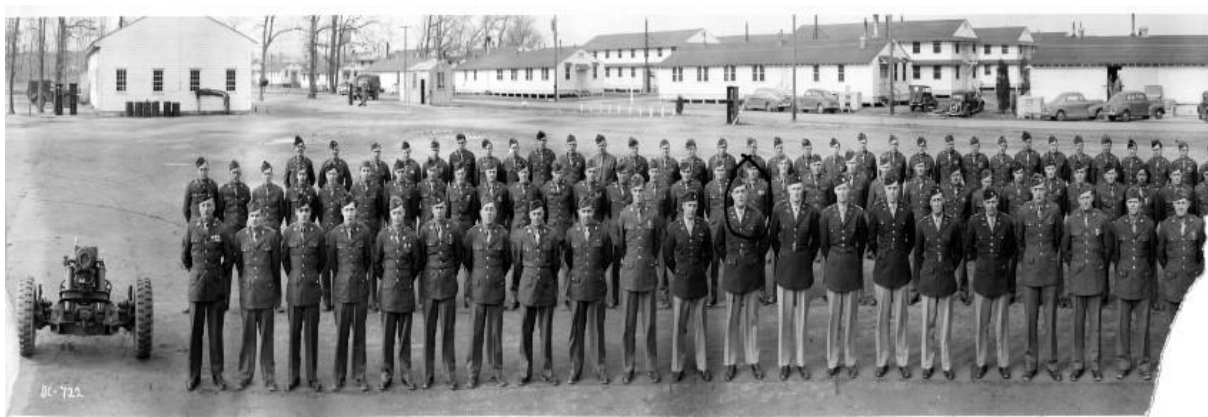
Juste avant Noël, cinq copains et moi on a loué une voiture et on est allés dans la région de Los Angeles. Plusieurs familles de Los Angeles avaient invité des soldats à fêter Noël chez elles. Notre hôtesse avait une belle maison décorée avec de la porcelaine et de la verrerie de la plus haute qualité. Je me souviens que nous avons passé un moment fabuleux et que nous avons très bien mangé et très bien bu. Mais c'était parfois un peu la foire d'empoigne car nous faisons un peu trop la fête et malheureusement, une grande partie de la verrerie a été cassée. Nous avons beaucoup apprécié leur générosité...

À la fin de la période d'entraînement dans le désert, le commandant adjoint de la division, le brigadier général Samuel T. Williams, nous a informés qu'il s'agissait de notre dernière manœuvre. Bien que tout le monde sache ce que cela signifiait, nous n'avons pas hésité à dire au revoir sans regret au désert avec son sable, son soleil, ses nuits fraîches et sa solitude. Le 24 décembre 1943, nous avons été mis en alerte pour nous rendre à la gare locale en Arizona.

³² Village à proximité d'Amiens ?

La 90^{ème} Division au complet, soit 16 000 soldats, a embarqué dans des trains pour un voyage de cinq jours vers le New Jersey.

*La photo de Mary que je portais
dans la crosse de mon Colt 45*



La compagnie des canons-357^{ème} Régiment-Fort Dix, NJ

Chapitre 8

En route vers le New Jersey puis l'Angleterre

Fin décembre 1943, la division a reçu l'ordre de se déplacer vers l'est pour un déploiement final en Angleterre. À l'insu des soldats, la 90^{ème} Division d'infanterie avait été identifiée comme une division prioritaire pour la Normandie³³. La raison précise de cette sélection par rapport à d'autres divisions n'est pas documentée. Cependant, l'un des facteurs décisifs a très certainement été la participation de la division à deux exercices d'entraînement à grande échelle en Louisiane et en Arizona. En outre, elle a été l'une des seulement treize divisions à avoir achevé le Centre d'entraînement du désert pendant toute la guerre³⁴.

La division a entrepris un voyage en train de quatre jours à travers le pays, du 26 au 31 décembre 1943. À un moment donné, le train s'est arrêté dans le Wyoming pour faire le plein, et beaucoup d'hommes sont descendus pour acheter des hamburgers, des sodas et d'autres aliments. Moi, j'ai décidé d'acheter quelques bouteilles d'alcool que j'ai pu revendre plus tard dans le train avec un bon bénéfice. Plus tard dans le voyage, le train s'est arrêté à Fort Wayne pendant environ une demi-heure. Ce fut un moment très surréaliste et très émouvant et même si j'avais hâte de rentrer chez moi, je savais que j'avais un boulot à faire auparavant.

Lorsque nous sommes arrivés à Fort Dix, dans le New Jersey, la division a vécu dans des baraques ordinaires avec chauffage central et eau courante pour la première fois en près de deux ans d'entraînement. Il y a eu peu d'entraînement à Fort Dix où l'effort était concentré sur les préparatifs du départ. Selon les archives du régiment, un nombre indéterminé de soldats de la 63^{ème} Division, qui n'avait été activée que six mois auparavant, continuaient d'arriver en renfort³⁵. Entre le mouvement vers l'Angleterre et la planification du jour J, les nouveaux venus n'auront eu que peu de temps pour s'entraîner avec leurs nouvelles unités avant de débarquer en Normandie. Le temps était désormais consacré à éliminer les hommes physiquement inaptes, à obtenir du matériel en état de marche, à effectuer des tirs à distance et, surtout, à accorder les permissions finales.

Après un certain temps à Fort Dix, j'ai été transféré de la compagnie des canons au poste de chef de peloton de la compagnie « A » du 1^{er} Bataillon d'infanterie. Je commandais désormais un peloton de fusiliers. J'ai surtout appris qu'être officier chef de peloton signifiait que je vivais dans la boue avec mes hommes et je me demandais quels étaient les privilèges et les avantages du grade qui m'avaient été promis à la fin de l'école des officiers...

³³ Joe I. Abrams, *A History of the 90th Division in World War II : 6 June 1944 to 9 May 1945*, 2e éd. (Nashville, Tennessee : Battery Press, 1999), 2 ; Roeder, *Regimental History of the 357th*, 9-11 ; Peragimus : *A Brief History of the 358th Infantry Regiment*, édition en ligne ; Wiley dans *The Procurement and Training of Ground Combat Troops*, 470.

³⁴ Quatre des cinq divisions restantes qui ont achevé le Centre d'entraînement du désert étaient déjà sur le théâtre. La cinquième division était la 77^{ème} Division d'infanterie qui a été déployée en même temps ; Wiley, dans *The Procurement and Training of Ground Combat Troops*, 470, 489-492.

³⁵ Arrivée des renforts tirée de Abrams, *A History of the 90th Division*, 2 ; Roeder, *Regimental History of the 357th*, 11 ; *Battle History: Third Battalion 358th Infantry*, édition en ligne ; données d'activation de la 63^{ème} Division tirées de Wiley, dans *The Procurement and Training of Ground Combat Troops*, 470.

En février, Mary est venue de Fort Wayne à Fort Dix pour me rendre visite. J'avais obtenu une permission, alors nous sommes allés à New York pour voir des spectacles et faire la fête au Sardi's et dans d'autres boîtes de nuit. Nous avons passé un moment formidable. Les adieux ont été difficiles et remplis de larmes. Je lui ai assuré que je reviendrais et que j'espérais qu'elle répondrait oui à la question que j'avais l'intention de lui poser à mon retour.

Pendant ce temps, à Fort Dix, les inspections finales des vêtements et de l'équipement étaient à l'ordre du jour. Le 23 janvier 1944, moins de cinq mois avant le jour J, le brigadier général Jay W. MacKelvie a pris le commandement de la 90^{ème} en remplacement du général Terrell, qui a été promu commandant du XXII^e corps d'armée. Âgé de 52 ans, MacKelvie était un officier d'artillerie de l'armée d'active qui avait les qualifications et les compétences nécessaires pour commander. Il s'était enrôlé en 1913 et après avoir atteint le grade de sergent-major en seulement trois ans, il était devenu lieutenant en 1917 après avoir suivi une formation d'officier dans les camps d'entraînement de la Première Guerre mondiale. De retour aux États-Unis, il avait occupé des postes de routine tout en suivant des cours à l'École de commandement et d'état-major général en 1932 et à l'École de guerre de l'armée en 1936. MacKelvie s'était fait un nom en 1942 au sein du groupe de planification du département de la Guerre, où il s'était fait connaître du chef d'état-major, le général George C. Marshall. Par la suite, Marshall l'a choisi pour commander l'artillerie de la 85^{ème} Division d'infanterie puis, en septembre 1943, l'artillerie du XII^{ème} Corps d'Armée. Quatre mois plus tard, MacKelvie a pris le commandement de la 90^{ème} Division en tant que général de brigade³⁶. Les renforts sont arrivés et le 15 mars 1944, le 357^{ème} Régiment était à nouveau au complet. Les derniers vêtements et équipements ont été distribués et les derniers examens physiques ont été effectués. Seuls quelques-uns y ont échoué³⁷.

Le 22 mars 1944, le 357^{ème} Régiment de la 90^{ème} Division a rejoint par chemin de fer le port d'embarquement de New York (Camp Kilmer, New Jersey) et est monté à bord du « HMS Dominion Monarch ». Il s'agissait d'un ancien paquebot de luxe britannique de 27 000 tonnes qui avait été converti en transport de troupes et remis à l'armée américaine par le gouvernement britannique. À 5 h 45, le 23 mars 1944, le régiment a appareillé pour l'Angleterre. Pour la plupart d'entre nous, y compris moi, c'était l'occasion de faire nos adieux à notre patrie. Au fur et à mesure que le convoi s'est éloigné de la côte, il s'est agrandi jusqu'à ce qu'il y ait finalement plus de quarante navires de toutes catégories, des navires de transport de troupes, des pétroliers, des porte-avions, des destroyers et des croiseurs. Le voyage de 13 jours s'est déroulé sans incident du point de vue des marins, mais beaucoup de terriens ont passé beaucoup de temps à « nourrir les poissons » alors que certains s'attendaient presque tous les jours à être envoyés par le fond par les sous-marins allemands. Mon peloton a été chargé d'assurer la fonction de police militaire pendant la navigation.

Le Dominion Monarch a accosté aux docks de Mersey, à Liverpool, en Angleterre, le 4 avril 1944. Après avoir débarqué à 16 h 30, les troupes sont montées immédiatement à bord des trains pour rejoindre Kinlet Park (près de Kidderminster, en Angleterre). Tous les éléments du

³⁶ Meyer, *Hanging Sam*, 3.

³⁷ Brownlee et Mullen, *Changing an Army* (Changer une armée), 12.

régiment y étaient cantonnés, à l'exception de mon bataillon qui était cantonné au camp de Gatacre, à proximité.

L'entraînement physique intensif a commencé immédiatement, l'accent étant mis sur les marches rapides et les marches forcées avec de lourdes charges d'armes et de munitions. Il fallait parcourir huit kilomètres à pied en moins d'une heure. Seuls ceux qui ont gravi les pentes escarpées des collines anglaises et qui se sont rendus compte que la vitesse moyenne de marche des troupes à pied n'est que de quatre kilomètres par heure peuvent comprendre. L'accent était toujours mis sur des choses que nous pouvions comprendre. Par exemple, on a fait beaucoup de marches de 40 kilomètres, parce que tout le monde savait comment gérer une marche de 40 kilomètres : soit on y arrivait, soit on n'y arrivait pas et soit on avait des traînants, soit on n'en avait pas. Et comme d'habitude, nous avions des mouvements de camions, des ordres écrits et des communications à gérer, en gros tout ce qui se passe en dehors des combats. D'ailleurs, c'est toujours une pratique courante dans l'armée d'aujourd'hui. Mais c'était pire là-bas. Je ne pense pas que ce soit la faute de qui que ce soit ; c'était juste le fait que c'était un aveugle qui guidait l'aveugle...

En Angleterre, nous étions sur un terrain qui n'était pas sans rappeler celui de la Normandie, dans tous les cas beaucoup plus semblable à la Normandie que le désert où nous nous étions entraînés aux États-Unis. Mais, pour une raison quelconque, nous n'avons pas tiré parti du terrain. Il ne nous est jamais venu à l'esprit que nous allions parfois être confrontés en Normandie à une visibilité extrêmement mauvaise, et que cela créerait un problème de contrôle et un problème de puissance de feu. Je ne me souviens pas que cela ait été jamais discuté du tout. Je suppose que ce n'était pas inhabituel dans une armée toujours en pleine croissance.

Nous avons eu beaucoup de mal à trouver des champs de tir pour les armes légères et les grenades. Nous avons donc essayé de maintenir notre maîtrise des armes et notre condition physique et de faire un peu d'entraînement tactique, mais en Angleterre, c'était extrêmement difficile car il n'y avait pas de place. L'Angleterre était prête à sombrer avec les troupes américaines alors nous sommes allés au Pays de Galles et on y a trouvé une zone d'entraînement où nous avons pu faire un peu d'entraînement tactique au niveau de la compagnie. C'était le seul endroit où nous aurions pu faire l'apprentissage des haies. Je me souviens que les haies, lorsque nous y sommes arrivés en France, ont été une grande surprise pour nous et surtout un grand problème. Elles se sont avérées problématiques pour tout le monde.

Mes collègues officiers et mes bons copains étaient des jeunes gens superbement intelligents et enthousiastes qui essayaient de faire de leur mieux. Ils étaient une merveilleuse ressource pour former une armée, mais, pour une raison que j'ignore, nous n'en avons pas tiré pleinement parti. Une des caractéristiques de la 90^{ème} Division c'était que ses soldats enrôlés étaient plus âgés qu'eux. À cette époque, la conscription se faisait par cycles, et lorsque nous étions à l'effectif total, on avait dans nos rangs beaucoup de soldats âgés. Ils avaient environ 25 ans mais on en avait aussi beaucoup entre 25 et 30 ans, tandis que certaines unités étaient pleines de soldats de 19 et 20 ans.

Lorsque nous sommes partis en guerre, la partie de la division qui était bien entraînée au combat, c'était l'artillerie. L'artillerie est plus facile à entraîner car elle est très mécanique et mathématique et ses gars s'en sortaient très bien. Mais si l'artillerie était bonne, et bien qu'il s'agisse d'une division d'infanterie, ce sont les bataillons, les compagnies et les pelotons d'infanterie qui, à mon avis, étaient mal entraînés.

On nous accordait de courts passages dans les villes voisines. Je savais cependant que je n'étais pas là pour m'amuser, mais pour la mission la plus sérieuse que j'aie jamais entreprise. Je pensais que le moral des civils britanniques était plutôt bon. Ils étaient clairement stupéfaits d'être inondés par autant d'Américains. Les Britanniques avaient ce merveilleux vieux dicton à propos des soldats américains : « trop payés, trop sexuels et trop nombreux ici ». Même si nos gars ne gagnaient qu'environ 60 \$ par mois, c'était beaucoup d'argent, surtout s'ils le dépensaient en une seule fois. Ils pouvaient dépenser jusqu'à trois mois de salaire en une seule fois. Ils pouvaient donc être un peu turbulents et, étant un mélange de tous ceux que l'on pouvait trouver en Amérique, certains d'entre eux étaient plus rudes que d'autres. Évidemment, les Britanniques n'étaient pas très friands de cette turbulence mais ils étaient très enthousiastes à l'idée de nous avoir là avec eux pour aider à mettre fin à la guerre. Donc, tout compte fait, ils nous toléraient en tant qu'individus et nous accueillaient en tant qu'ensemble. Le soir venu, je désirais ardemment quelques heures de repos.

Quelques mois plus tôt, on avait émis l'hypothèse que la 90^{ème} Division n'entrerait pas en action avant que les premières unités de débarquement aient progressé loin à l'intérieur des terres sur le continent français. Il semblait que cela allait peut-être changer maintenant, et que nous allions faire partie de la force d'invasion. Il était déconseillé de parler ouvertement de la date où le jour J aurait lieu, mais je réfléchissais beaucoup et je me demandais quel serait mon rôle dans ce débarquement. Les chances de deviner la bonne date ont été matériellement aidées lorsque, le 13 mai, le régiment s'est déplacé de cent kilomètres plus près de la Manche, au Camp Racecourse, à Chepstow, dans le Monmouthshire, au Pays de Galles. C'est là que j'ai eu ma première expérience avec les avions et les bombes ennemis.

Bien que l'attaque n'ait pas été dirigée contre le camp du régiment mais contre une ville côtière située à plusieurs kilomètres de là, les bombes qui explosaient semblaient tomber dans le champ voisin. Cela s'est produit pendant les jours qui ont précédé l'avènement du V1 la bombe volante, alors que les Allemands avaient encore quelques bombardiers disponibles pour harceler la Grande-Bretagne. Du 14 mai au 3 juin, mon régiment a suivi l'entraînement physique habituel tout en effectuant les derniers préparatifs pour l'invasion de la France.

Sans surprise, le programme d'entraînement à moins de deux mois du jour J n'a guère contribué à la planification et à la coordination d'unités plus importantes qu'un peloton. Il s'est plutôt concentré sur des marches d'entretien de la condition physique, la gestion des problèmes de la section et des cours sur l'armée allemande. Cependant, la réflexion et la formation supplémentaires requises pour le problème spécifique du combat dans le bocage au milieu des haies manquaient singulièrement. Il ne s'agissait pas simplement d'un oubli de

la 90^{ème} Division, mais d'un problème qui a affecté l'armée dans son ensemble pendant les deux premiers mois de la guerre sur le continent³⁸.

Le 15 mai, le colonel Phillip Ginder a pris le commandement de mon régiment pour remplacer le colonel Sheehy qui avait été affecté au quartier général de la 90^{ème} Division. De l'avis général, Ginder (promotion 1927 de West Point) avait reçu le commandement non pas en raison de l'incompétence de Sheehy, mais parce que Ginder avait en quelque sorte impressionné MacKelvie. Selon une enquête d'après-guerre menée par John Colby auprès des vétérans de la division pour son livre « War from the Ground Up », Ginder était considéré par la plupart d'entre eux comme agité et imprévisible, à l'opposé du très respecté Sheehy³⁹. Ces points de vue sont corroborés par les lettres du général Sam Williams et par l'histoire orale du général DePuy⁴⁰.

En Angleterre, nous avons pris la formation plus au sérieux que notre formation précédente et tout le monde y a prêté plus d'attention. C'était maintenant très réel. Après de nombreux mois à creuser des trous individuels, à marcher, à faire des manœuvres à pied en ordre serré et à organiser des attaques, nous étions prêts à envahir l'Europe. J'étais maintenant prêt, entièrement armé et équipé du meilleur matériel que l'armée avait à offrir. Nous savions que nous allions affronter le mur de l'Atlantique d'Hitler et une formidable armée allemande.

³⁸ Brownlee et Mullen, *Changing an Army*, 14.

³⁹ Colby, *War from the Ground Up*, 485.

⁴⁰ Brownlee et Mullen, *Changing an Army*, 16 ; Meyer, *Hanging Sam*, 74, 77.

Chapitre 9

Le mur de l'Atlantique et l'opération Overlord

C'est le bon moment pour replacer dans son contexte historique ma future mission avec la 357^e lors du débarquement en Normandie. Pour faire simple, les nazis avaient construit une structure défensive tout le long de la côte européenne connue sous le nom de Mur de l'Atlantique et les Alliés prévoyaient d'attaquer et de détruire ce mur dans le cadre de l'opération Overlord.

Le Mur de l'Atlantique était un vaste système de défenses côtières et de fortifications construit par l'Allemagne nazie entre 1942 et 1944 le long des côtes de l'Europe continentale et de la Scandinavie pour se défendre contre une éventuelle invasion alliée de l'Europe occupée avec un débarquement lancé depuis le Royaume-Uni. La gestion et le fonctionnement du Mur de l'Atlantique étaient supervisés administrativement par l'armée allemande, avec le soutien des forces terrestres de l'armée de l'air allemande. La marine allemande maintenait un réseau de défense côtière distinct, organisé en plusieurs zones de défense maritime.

Adolf Hitler a ordonné la construction des fortifications en 1942 par le biais de sa directive Führer n° 40 et plus d'un demi-million de travailleurs français ont été mobilisés pour sa construction. Le mur était fréquemment mentionné dans la propagande nazie, où sa taille et sa force étaient généralement exagérées. Les fortifications comprenaient de gros canons côtiers, des batteries de canons plus petits, des mortiers, de l'artillerie et des milliers de soldats allemands étaient stationnés dans ou à proximité de ces défenses. Aujourd'hui, des ruines du mur existent dans tous les pays où il a été construit, bien que de nombreuses structures soient tombées dans l'océan ou aient été démolies au fil des ans.

Hitler a ordonné que les bases navales et sous-marines soient puissamment défendues. Les fortifications se sont essentiellement concentrées autour des ports jusqu'à la fin de l'année 1943, date à laquelle les défenses ont été renforcées dans d'autres régions. Des quantités massives de béton, d'armatures en acier et de plaques de blindage ont été nécessaires et ont dû toutes être transportées. La propagande nazie affirmait que le mur s'étendait du cap Nord en Norvège jusqu'à la frontière espagnole.

Le système de construction standard utilisait des modèles de plans pour chacun des plus de six cents types de bunkers et de casemates approuvés, chacun ayant un but spécifique et ayant été modifiée au fur et à mesure que les casemates, blockhaus et bunkers ennemis étaient capturés et étudiés, certains ayant même été testés jusqu'à destruction pour en vérifier l'efficacité. Ils incorporent des caractéristiques standard, telles qu'une porte d'entrée à angle droit, une prise d'air blindée, des portes en acier de 30 cm, une ventilation et des téléphones, des murs doublés de bois et un système de sortie de secours. Il y avait plus de deux cents pièces de blindage standardisées.

Pour compenser les pénuries, des équipements capturés aux armées françaises et à celles d'autres pays occupés avaient été incorporés dans les défenses et c'est pourquoi des bunkers

conçus pour de l'artillerie, des armes antichars et des mitrailleuses non allemandes ont été construits et des tourelles de chars obsolètes ont été utilisées comme casemates.



Un canon allemand de 380 mm

La construction du mur a mobilisé des volontaires qualifiés, des ingénieurs, des concepteurs et des superviseurs, qui étaient bien payés et bien traités. Venaient ensuite les travailleurs volontaires, souvent des techniciens qualifiés, tels que des charpentiers, des plombiers, des électriciens et des métallurgistes. Ces travailleurs étaient payés, prenaient des vacances et étaient bien traités. Venaient ensuite les travailleurs forcés non qualifiés, peu payés et traités assez durement. Enfin, il y avait les travailleurs esclaves, mal payés, mal nourris et maltraités.

Un nombre considérable de travailleurs était nécessaire. Le régime de Vichy a imposé un système de travail obligatoire, enrôlant environ 600 000 travailleurs français pour construire ces fortifications permanentes le long des côtes néerlandaises, belges et françaises face à la Manche. L'efficacité de la construction a diminué fin 1943 et en 1944 en raison des pressions sur la main-d'œuvre, des pénuries de carburant et des bombardements des chantiers, tels que les sites d'envol des V1 où certains travailleurs volontaires ont refusé de travailler dans des zones aussi dangereuses.

Pendant la majeure partie de 1942-1943, le Mur de l'Atlantique est resté un front calme pour les troupes de l'Axe qui le défendaient, avec seulement deux attaques britanniques de grande envergure.

1943, des soldats allemands installent des obstacles anti péniches de débarquement en Normandie.



Début 1944, alors que l'invasion de l'Europe, par les Alliés, devenait de plus en plus probable, le maréchal Erwin Rommel a été chargé d'améliorer les défenses du mur. Estimant que les fortifications côtières existantes étaient totalement inadéquates, il a immédiatement commencé à les renforcer. La principale préoccupation de Rommel était la puissance aérienne des Alliés. Il l'avait constatée de ses propres yeux lors des combats contre les Britanniques et les Américains en Afrique du Nord, et cela l'avait profondément marqué. Il craignait que toute contre-attaque allemande soit brisée par l'aviation alliée bien avant qu'elle ne puisse être efficace.

Sous sa direction, des centaines de casemates en béton armé ont été construites sur les plages, ou parfois légèrement à l'intérieur des terres, pour abriter des mitrailleuses, des canons antichars, de l'artillerie légère et de l'artillerie lourde. Des mines terrestres et des obstacles antichars ont été plantés sur les plages et des obstacles sous-marins et des mines navales ont été placés dans les eaux juste au large. Ce que l'on savait peu, c'est que les obstacles de plage avaient été minés. L'objectif était de détruire les péniches de débarquement alliées avant qu'elles ne puissent débarquer sur les plages.

Au moment du débarquement allié le jour J, les Allemands avaient posé près de six millions de mines dans le nord de la France. D'autres emplacements de canons et de champs de mines étaient disposés à l'intérieur des terres le long des routes menant aux plages. Aux endroits susceptibles d'accueillir des planeurs et des parachutistes, les Allemands avaient planté des poteaux inclinés aux extrémités pointues, que les troupes appelaient « *Rommelspargel* » (les « asperges de Rommel »). Les zones basses des marais, des rivières et des estuaires avaient été intentionnellement inondées. Rommel pensait que l'Allemagne serait inévitablement vaincue si le débarquement ne pouvait pas être arrêté sur la plage, déclarant : « Il est absolument nécessaire que nous repoussions les Britanniques et les Américains sur les plages. Après, il sera trop tard ; les premières 24 heures de l'invasion seront décisives, ce sera le jour le plus long. »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'opération Overlord a été le nom de code du débarquement en Normandie, l'opération des forces alliées qui a lancé l'invasion réussie de l'Europe occidentale occupée par les Allemands. L'opération a été lancée le 6 juin 1944 (le jour J) avec le débarquement de Normandie. Un assaut aérien de 1 200 avions a précédé un assaut amphibie impliquant plus de 5 000 navires. Près de 160 000 soldats ont traversé la Manche le 6 juin et plus de deux millions de soldats alliés étaient en France à la fin du mois d'août.

La décision d'entreprendre un débarquement par la Manche en 1944 a été prise lors de la conférence du Trident à Washington en mai 1943. Le général Dwight D. Eisenhower a été nommé commandant en chef du quartier général des forces expéditionnaires alliées, et le général Bernard Montgomery a été nommé commandant du 21^{ème} Groupe d'armées, qui comprenait toutes les forces terrestres impliquées dans l'invasion. La côte de Normandie, dans le nord-ouest de la France, a été choisie comme site du débarquement, les Américains étant chargés de débarquer dans les secteurs portant les noms de code Utah et Omaha, les Britanniques à Sword et Gold⁴¹ et les Canadiens à Juno. Pour faire face aux conditions attendues sur la tête de pont normande, une technologie spéciale a été développée,

⁴¹ Sans oublier naturellement les 177 français de Kieffer

comprenant deux ports artificiels appelés « Mulberry » et une série de chars spécialisés surnommés « Hobart's Funnies⁴² ». Dans les mois précédant l'invasion, les Alliés ont mené l'opération « Bodyguard », une importante opération militaire de désinformation qui utilisait de faux renseignements radio et visuels pour tromper les Allemands sur la date et le lieu des principaux débarquements alliés.

On était tous bien conscients du Mur de l'Atlantique, des problèmes qu'il allait nous poser lors du débarquement sur les côtes normandes et on savait aussi que les Nazis nous y attendraient et qu'ils seraient un ennemi redoutable.

⁴² Les dingueries d'Hobart

Chapitre 10

La préparation du débarquement en Normandie

Le 4 juin 1944, les derniers préparatifs du débarquement en Normandie et de l'invasion de l'Europe étaient terminés. Le débarquement sur les plages d'Utah et d'Omaha devait être mené par cinq divisions complètes de l'armée américaine : la 82^{ème} Division aéroportée, la 101^{ème} Division aéroportée, la 1^{ère} Division d'Infanterie, la 4^{ème} Division d'infanterie et la 90^{ème} Division d'infanterie, ainsi que d'innombrables unités spécialisées plus petites, des bataillons et des compagnies d'autres divisions.

Les hommes de la 90^{ème} avaient suivi plus de deux ans d'entraînement intensif et étaient dans la meilleure condition physique qu'ils aient jamais eu de leur vie. Je crois que les meilleurs préparatifs avaient été faits en termes d'entraînement mais je n'étais pas très confiant avec les capacités ou les compétences en leadership de mes commandants. Par exemple, mon commandant de bataillon nous a demandé de faire écrire à nos hommes leur nom de famille et le mot « ETOUSA » au pochoir sur leur paquetage. Lorsqu'on lui a demandé ce que cela signifiait, il a répondu qu'« Etousa » était apparemment une ville de France et qu'il ne fallait pas y prêter attention. En fait, ETO USA signifiait « Théâtre d'opérations européen - États-Unis ». Inutile de dire que cela ne m'a pas vraiment donné confiance dans ses capacités car il avait mon destin entre ses mains.

Il était temps de s'atteler à la tâche. Le 4 juin, le 357^{ème} Régiment a parcouru 48 kilomètres en train jusqu'à la ville portuaire de Cardiff, au Pays de Galles. J'ai fait monter mon peloton à bord du « S. S. Explorer » pour la traversée de la Manche. À 7 h 30 le 5 juin, nous avons descendu la rivière Severn et jeté l'ancre dans le canal de Bristol près de Swansea où le convoi s'est rassemblé. Le convoi était composé de destroyers et de navires marchands. Nous avons voyagé à la vitesse du navire le plus lent du convoi et à 2 h du matin le 6 juin, le convoi était en route vers la France. Nous avons d'abord suivi une route proche de la côte anglaise. J'ai réalisé qu'à ce moment précis, plusieurs milliers d'autres soldats, des britanniques, des écossais et des canadiens, étaient également prêts pour cette invasion et en route vers l'inconnu qui allait suivre. Il ne restait plus que quelques heures avant que nous ne fassions le plus grand débarquement de l'histoire. C'est à ce moment-là que j'ai reçu, avec beaucoup d'autres, cette communication du général Dwight Eisenhower, le commandant suprême des forces alliées :

SUPREME HEADQUARTERS
ALLIED EXPEDITIONARY FORCE



Soldiers, Sailors and Airmen of the Allied Expeditionary Force!

You are about to embark upon the Great Crusade, toward which we have striven these many months. The eyes of the world are upon you. The hopes and prayers of liberty-loving people everywhere march with you. In company with our brave Allies and brothers-in-arms on other Fronts, you will bring about the destruction of the German war machine, the elimination of Nazi tyranny over the oppressed peoples of Europe, and security for ourselves in a free world.

Your task will not be an easy one. Your enemy is well trained, well equipped and battle-hardened. He will fight savagely.

But this is the year 1944 ! Much has happened since the Nazi triumphs of 1940-41. The United Nations have inflicted upon the Germans great defeats, in open battle, man-to-man. Our air offensive has seriously reduced their strength in the air and their capacity to wage war on the ground. Our Home Fronts have given us an overwhelming superiority in weapons and munitions of war, and placed at our disposal great reserves of trained fighting men. The tide has turned ! The free men of the world are marching together to Victory !

I have full confidence in your courage, devotion to duty and skill in battle. We will accept nothing less than full Victory !

Good Luck ! And let us all beseech the blessing of Almighty God upon this great and noble undertaking.



Dwight D. Eisenhower

*Discours du général D.D
Eisenhower diffusé la veille
du 6 juin 1944*

"Soldats, Marins et Aviateurs des Forces expéditionnaires alliées !

Vous êtes sur le point de vous embarquer pour la Grande Croisade vers laquelle ont tendu tous nos efforts pendant de longs mois. Les yeux du monde sont fixés sur vous. Les espoirs, les prières de tous les peuples épris de liberté vous accompagnent. Avec nos valeureux Alliés et nos frères d'armes des autres fronts, vous détruirez la machine de guerre allemande, vous anéantirez le joug de la tyrannie que les Nazis exercent sur les peuples d'Europe et vous apporterez la sécurité dans le monde libre.

Mais nous sommes en 1944 ! Beaucoup de choses ont changé depuis le triomphe nazi des années 1940-41. Les Nations unies ont infligé de grandes défaites aux Allemands, dans des combats d'homme à homme. Notre offensive aérienne a sérieusement diminué leur capacité à faire la guerre sur terre et dans les airs.

Votre tâche ne sera pas facile. Votre ennemi est bien entraîné, bien équipé et dur au combat. Il luttera sauvagement.

Notre effort de guerre nous a donné une supériorité écrasante en armes et munitions, et a mis à notre disposition d'importantes réserves d'hommes bien entraînés. La fortune de la bataille a tourné ! Les hommes libres du monde marchent ensemble vers la Victoire !

J'ai totalement confiance en votre courage, votre dévouement et votre compétence dans la bataille. Nous n'accepterons que la Victoire totale !

Bonne chance ! Implorons la bénédiction du Tout-Puissant sur cette grande et noble entreprise."

Au cours de ce court voyage à travers la Manche, les actions et les conversations des soldats qui s'apprêtaient à participer à la plus grande mission de leur vie méritent d'être mentionnées. En tant que chef de peloton, je n'étais toujours pas informé de notre mission exacte ni de son calendrier. La nécessité d'un secret absolu pour des raisons de sécurité a empêché la divulgation de ma première mission. Nous étions tous très conscients que nous serions bientôt engagés dans un combat alors nous passions notre temps à vérifier que l'équipement était prêt et à tester l'étanchéité des gilets de sauvetage. Les alertes sous-marines qui retentissaient plusieurs fois par jour ne semblaient inquiéter personne, sauf peut-être le capitaine du navire. De temps en temps, des grenades sous-marines étaient lancées par-dessus bord dans l'espoir de toucher un sous-marin ennemi. Nous avons joué quelques dernières parties de cartes avec notre tout nouvel argent français fourni pour le débarquement en guise de mise. Certains de mes hommes parlaient déjà de ce qu'ils allaient faire à leur retour chez eux. C'était probablement une façon de faire face à la réalité du danger immédiat et une tentative pour se calmer les nerfs.

Tard dans la journée du 6 juin, le président Roosevelt a adressé une prière et ses pensées à la nation :

« Et donc, en cette heure poignante, je vous demande de vous joindre à moi dans la prière :

Dieu tout-puissant : Nos fils, fierté de notre nation, se sont lancés aujourd'hui dans une entreprise formidable, une lutte pour préserver notre République, notre religion et notre civilisation et pour libérer une humanité qui souffre.

Guide-les dans la droiture et la vérité ; donne-leur la force dans leurs bras, la fermeté dans leurs cœurs, la constance dans la foi.

Ils auront besoin de tes bénédictions. Leur route sera longue et difficile. Car l'ennemi est fort. Il peut repousser nos forces. Le succès ne viendra peut-être pas rapidement, mais nous reviendrons encore et encore ; et nous savons que par ta grâce et par la justesse de notre cause, nos fils triompheront.

Ils seront durement éprouvés, nuit et jour, sans repos, jusqu'à ce que la victoire soit remportée. Les ténèbres seront déchirées par le bruit et les flammes. Les âmes des hommes seront ébranlées par les violences de la guerre.

Car ces hommes ont récemment quitté les chemins de la paix. Ils ne combattent pas par soif de conquête. Ils combattent pour mettre fin à la conquête. Ils combattent pour libérer. Ils combattent pour que la justice, la tolérance et la bonne volonté s'installent parmi ton peuple. Ils aspirent seulement à la fin de la bataille, à leur retour au havre de leur foyer.

Certains ne reviendront jamais. Père, accueille-les et reçois-les, eux tes serviteurs héroïques, dans ton royaume. »

Mon peloton était composé de bons soldats et d'hommes encore meilleurs. Ils venaient de différentes régions des États-Unis et avaient des passés divers. Certains travaillaient dans des fermes, d'autres dans des usines ou des magasins. Certains étaient mariés et d'autres célibataires. Tous avaient des familles à la maison qui les aimaient et s'inquiétaient pour leur

sécurité et leur destin. À un moment donné, mes hommes m'ont demandé de dire quelques mots de soutien et d'encouragement. Je ne savais pas trop ce qu'ils attendaient de moi, mais je savais que c'était le bon moment pour dire une prière. J'ai sorti de ma veste une petite Bible fournie par l'armée et j'ai lu le 23^{ème} psaume :

Psaume de David.

L'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien.

Il me fait reposer dans de verts pâturages,

Il me dirige près des eaux paisibles.

Il restaure mon âme ;

Il me conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom.

Oui, même si je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal

car tu es avec moi ; Ta houlette et ton bâton me rassurent.

Tu dresses devant moi une table, en présence de mes ennemis

Tu oins d'huile ma tête, ma coupe déborde.

La bonté et la miséricorde m'accompagneront tous les jours de ma vie.

J'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours.

Les hommes se sont inclinés solennellement et ils ont écouté attentivement mes paroles. J'ai entendu quelques pleurs discrets. Cet instant a été pour moi un moment sombre et intense de ma vie qui me hante encore aujourd'hui. Il ne se passe pas un jour sans que je ne récite cette prière et sans que je ne pense à ces hommes et à leur destin.

Le 7 juin en milieu de matinée, le Susan B. Anthony, qui transportait le détachement avancé de la division, a heurté une mine au large d'Utah Beach et a coulé en deux heures environ. Tous les hommes de la division ont été sauvés⁴³, mais la majeure partie de l'équipement, à l'exception de l'équipement de combat individuel, a été perdue. À l'aube du 8 juin, le monde est redevenu réel, le spectacle qui s'offrait à nous était indescriptible. De nombreuses descriptions plus vivantes du jour J et des jours suivants ont été écrites ou représentées dans des films car c'était un spectacle incroyablement remarquable. 5 000 navires se trouvaient au large des côtes normandes, des avions et des ballons de barrage étaient partout.

Un ballon de barrage est un grand ballon captif sans équipage utilisé pour défendre des cibles au sol ou sur mer contre les attaques aériennes. Le câble d'acier qui est tendu entre le sol et le ballon présente un risque élevé de collision pour un avion ennemi, rendant l'approche de l'objectif difficile et dangereuse pour un attaquant. Le déploiement des ballons était du ressort du 320^{ème} Bataillon de ballons de barrage, une unité de l'armée américaine composée de noirs américains. Leur première mission a eu lieu sur les plages d'Utah et d'Omaha Beach. Il s'agissait pour cette force d'assaut de 621 hommes, de déployer des ballons de barrage remplis

⁴³ Il est possible que quelques hommes de l'équipage coincés au fond des cales aient coulé avec l'épave.

d'hydrogène pour protéger l'infanterie et les blindés des tirs de mitrailleuses des avions ennemis. Les ballons volaient à une altitude d'environ 60 mètres pour défendre les soldats débarquant sur les plages contre les attaques des avions allemands. Dans une citation, le général Dwight D. Eisenhower a salué l'unité pour avoir mené « sa mission avec courage et détermination et s'être révélée un élément important de l'équipe de défense aérienne ».

Les gros destroyers tiraient salve après salve sur la côte et notre aviation fonctionnait à plein régime. Il en était de même pour une partie de la Luftwaffe. On pouvait voir au loin des navires en feu et il n'était pas rare de voir aussi un avion en flammes s'écraser dans l'eau.

Les 6 et 7 juin, la 4^{ème} Division d'infanterie et le 359^{ème} Régiment⁴⁴ de la 90^{ème} Division avaient sécurisé la plage d'Utah après avoir rencontré une faible opposition des positions allemandes le long de la plage. Parmi les troupes débarquées sur la plage d'Utah, 589 hommes ont été blessés et 197 ont été tués. Bien que la plage d'Utah n'ait pas été aussi sanglante que celle d'Omaha, il y a eu des pertes pour sécuriser la tête de pont. Le commandant adjoint de la 4^{ème} Division d'infanterie était le brigadier général Ted Roosevelt (fils du président Teddy Roosevelt). Il était sur le point d'être nommé commandant de la 90^{ème} Division, mais il est malheureusement décédé avant de pouvoir prendre ses fonctions. Les actions menées par le général Ted Roosevelt avec la 4^{ème} Division d'infanterie sur la plage d'Utah avant notre arrivée ont été remarquables et méritent d'être mentionnées dans le chapitre suivant.



Derniers préparatifs en Angleterre/Pays de Galles

⁴⁴ Le 1^{er} et le 3^{ème} bataillon ont débarqué sur Utah Beach avec la 4^{ème} Division le 6 juin. Le 2^{ème} bataillon était à bord du Susan B Anthony



Les héros de Normandie



Le débarquement en Normandie

Chapitre 11

Le général Théodore (Ted) Roosevelt Jr

Avant le débarquement en Normandie, le général de brigade⁴⁵ Ted Roosevelt a demandé verbalement à plusieurs reprises au général de division Raymond « Tubby » Barton, le commandant de la 4^{ème} Division d'infanterie, de le laisser débarquer avec la division le jour J. Toutes ses demandes ayant été rejetées, le général de brigade Ted Roosevelt a finalement envoyé la requête écrite suivante :

La force et l'habileté avec lesquelles les premiers éléments atteindront la plage et progresseront peuvent déterminer le succès final de l'opération... Avec des hommes engagés pour la première fois, le comportement des suivants pourrait être déterminé par ces premiers engagements. Il est indispensable que des informations précises sur la situation existante puissent être disponibles pour chaque élément successif au fur et à mesure du débarquement. Chacun devrait avoir, lorsqu'il atteindra le rivage, une image globale dans laquelle il peut avoir confiance. Je pense pouvoir contribuer matériellement à tout ceci en rejoignant les compagnies d'assaut. De plus, je connais personnellement les officiers et les hommes de ces unités d'avant-garde et je pense que cela les rassurera de savoir que je suis avec eux.

Barton a finalement approuvé la demande écrite de Roosevelt mais avec beaucoup de réticence, déclarant qu'il ne s'attendait pas à ce que ce dernier revienne vivant. Le jour J, Roosevelt a été le seul général à débarquer par la mer avec la première vague des troupes. À 56 ans, il était le plus âgé tous ceux qui participaient au débarquement et le seul dont le fils y participait également ce jour-là ; le capitaine Quentin Roosevelt faisait, lui, partie de la première vague débarquée à Omaha Beach.

A la tête du 8^{ème} Régiment d'Infanterie et du 70^{ème} Bataillon de chars qui débarquaient à Utah Beach, le général Roosevelt a été l'un des premiers soldats à sortir de sa péniche de débarquement. Il a été rapidement informé que les péniches de débarquement avaient dérivé au sud de leur objectif et que les hommes de la première vague étaient au moins à un kilomètre de leur objectif initial. Marchant à l'aide d'une canne et armé de son pistolet, il a effectué personnellement une reconnaissance de la zone située immédiatement à l'arrière de la plage afin de s'assurer de la présence de routes qui devaient permettre l'avancée vers l'intérieur des terres. Il est ensuite retourné à son poste de commandement, il a contacté les chefs des deux bataillons et a coordonné l'attaque des positions ennemies qui leur faisaient face. Choissant de combattre là où ils avaient débarqué plutôt que d'essayer de revenir aux positions initialement assignées, Roosevelt aurait prononcé ces mots célèbres : « On commence la guerre ici ! »

Ces plans improvisés ont fonctionné avec un succès total et sans trop de bordel. L'artillerie ayant débarqué à proximité, chaque régiment suivant sera accueilli personnellement sur la plage par un Roosevelt calme, serein et imperturbable, qui inspirera à tous bonne humeur et

⁴⁵ Brigadier general US=1 étoile

confiance en récitant des poèmes et en racontant des anecdotes sur son père⁴⁶ pour calmer les nerfs de ses hommes. Presqu'à chaque nouveau régiment Roosevelt indiquait son nouvel objectif. Il travaillait parfois sous le feu des tirs en tant que policier autoproclamé de la circulation, démêlant les embouteillages de Jeeps, de camions et de chars qui tentaient tous de quitter la plage pour pénétrer à l'intérieur des terres. Un soldat américain a raconté plus tard que le fait de voir le général se promener, apparemment insensible aux tirs ennemis, même lorsque les mottes de terre des explosions retombaient sur lui, lui avait donné le courage de poursuivre son travail, en se disant que si le général était comme ça, ce ne pouvait pas être si terrible...

Lorsque le général⁴⁷ Barton, commandant de la 4^{ème} Division d'infanterie, a débarqué, il a rencontré Roosevelt non loin de la plage. Il a écrit plus tard à propos de cette rencontre :

Alors que je réfléchissais aux futurs ordres à donner, Ted Roosevelt est arrivé. Il avait débarqué avec la première vague, avait fait traverser la plage à mes troupes et il avait à l'esprit une image parfaite (comme Roosevelt me l'avait promis plus tôt s'il était autorisé à débarquer avec la première vague) de la situation dans son ensemble. J'aimais Ted. Quand j'ai finalement accepté qu'il débarque avec la première vague, j'étais sûr qu'il serait tué. Quand je lui ai dit au revoir, je ne m'attendais pas à le revoir vivant. Vous pouvez donc imaginer l'émotion avec laquelle je l'ai accueilli quand il est venu à ma rencontre près de La Grande Dune. Il débordait d'informations pour moi.

En modifiant le plan initial de sa division sur la plage, Roosevelt a permis à ses troupes de réaliser pleinement leur mission en débarquant et en poursuivant leur attaque au-delà de la plage en direction de leurs objectifs. Des années plus tard, on a demandé à Omar Bradley de nommer l'action la plus héroïque qu'il ait jamais vue au combat. Il a répondu : « Ted Roosevelt sur Utah Beach ».

Après le débarquement, Roosevelt a utilisé une Jeep appelée « Rough Rider⁴⁸ », c'était le surnom du régiment de son père créé pendant la guerre hispano-américaine. Avant sa mort, Roosevelt a été nommé gouverneur militaire de Cherbourg.

Tout au long de la Seconde Guerre mondiale, Roosevelt a connu des problèmes de santé. Il souffrait d'arthrite, principalement due à de vieilles blessures de la Première Guerre mondiale et il marchait avec une canne. Il avait également des problèmes cardiaques, qu'il a gardé secrets aux médecins de l'armée et à ses supérieurs.

Le 12 juillet 1944, un peu plus d'un mois après son débarquement à Utah Beach, Ted Roosevelt est mort d'une crise cardiaque à Méautis, à proximité de Carentan. Il vivait à l'époque dans un camion-lit aménagé, capturé quelques jours auparavant aux Allemands. Il avait passé une partie de la journée à s'entretenir longuement avec son fils, le capitaine Quentin Roosevelt II, qui avait lui aussi débarqué en Normandie le jour J. Il a eu son attaque vers 22 heures, il a reçu des soins médicaux et il est décédé vers minuit. Il avait cinquante-six ans. Le jour même de sa

⁴⁶ Theodore Roosevelt, parfois surnommé Teddy a été le 26^{ème} président des États-Unis, en fonction du 14 septembre 1901 au 4 mars 1909.

⁴⁷ Major général US= 2 étoiles

⁴⁸ Le cavalier intrépide

mort, il avait été retenu par le général⁴⁹ Omar Bradley, qui commandait alors la 1^{ère} Armée américaine, pour être promu au grade de major général (deux étoiles) et prendre le commandement de la 90^{ème} Division d'infanterie. Cette recommandation avait été envoyée au général Eisenhower, alors commandant suprême des forces alliées en Europe qui avait approuvé cette nomination, mais Roosevelt est décédé avant d'être promu sur le front des troupes.

Roosevelt a d'abord été enterré au cimetière provisoire de Blosville près de Sainte-Mère-Église. Des photographies montrent que les porteurs de couronne de chaque côté de son cercueil étaient des généraux, dont Omar N. Bradley, George S. Patton, Raymond O. Barton, Clarence R. Huebner, Courtney Hicks Hodges et J. Lawton Collins, le commandant du VII^{ème} Corps. Plus tard, Roosevelt a été enterré au cimetière américain de Normandie, créé normalement pour les Américains tués pendant les combats en Normandie. Son jeune frère, le sous-lieutenant Quentin Roosevelt, pilote en France pendant la Première Guerre mondiale avait été tué en combat aérien et avait d'abord été enterré près de l'endroit où il avait été abattu. En 1956, sa famille a fait exhumer son corps et l'a fait transférer au cimetière américain de Normandie, où il a été réinhumé aux côtés de son frère Ted.



Le général Ted Roosevelt

⁴⁹ Lieutenant général=3 étoiles US

Chapitre 12

Maintenant, on y va ! – Notre débarquement sur la plage d'Utah

Le 8 juin, j'ai été stupéfait par le spectacle qui s'offrait à moi. Nous étions à environ un kilomètre et demi de la plage d'Utah et, à perte de vue, des navires de débarquement étaient ancrés à notre droite et à notre gauche, et des embarcations de transport⁵⁰ allaient et venaient pour embarquer les troupes depuis les navires au large et les conduire jusqu'à la plage. Des camions amphibies allaient et venaient sans cesse pour transporter les cargaisons de munitions et d'autres fournitures jusqu'à la plage. Un énorme cuirassé américain tirait des salves d'obus vers l'intérieur des terres sur une cible lointaine et inconnue. Il était suffisamment éloigné pour que le grondement de ses canons, de 35 ou 40 cm de diamètre, reste un grondement lointain, mais j'étais impressionné par le bruit. Chaque navire semblait remorquer un ballon de barrage sur un câble d'acier pour se protéger des attaques d'avions allemands à basse altitude.

J'ai remarqué qu'il y avait des soldats américains qui marchaient sur la plage. Ils ne semblaient pas être sous le feu. Il y avait même une table et une chaise en bois pour un officier qui semblait étudier une carte... À 9 h 30 le matin du 8 juin, notre convoi a jeté l'ancre au large de la plage d'Utah, sur la côte Est de la presqu'île du Cotentin. Il était difficile, voire dangereux, de décharger les filets de cargaison remplis à craquer d'équipement sur les LCI, car la mer était très agitée. Les LCI mesuraient 48 mètres de long et 7 mètres au plus large. Ils avaient généralement un équipage de vingt-quatre marins et transportaient deux cents soldats (une compagnie) qui, pour débarquer, descendaient le long de filets abaissés de chaque côté de l'embarcation. Certains hommes d'autres unités sont tombés des filets dans la mer agitée. Je comprenais maintenant pourquoi nous avions passé tant de temps à grimper sur les filets pendant l'entraînement dans le désert.

Soudain, on s'est rassemblés rapidement sur le côté de notre navire et nous sommes descendus dans les péniches de débarquement. Des hommes et du matériel ont atterri sur le pont en acier. Mon peloton a embarqué sur un LCI à partir de midi et à 12 h 45, les premiers éléments de mon 357^{ème} Régiment, dirigés par le colonel Ginder, pataugeaient dans l'eau jusqu'à la taille. Le port de gilets de sauvetage ou de ceintures gonflables a sans aucun doute sauvé de nombreuses vies pendant le débarquement, car à certains endroits, les hommes, lourdement chargés de fournitures, de munitions et autres matériels, ont dû sortir des bateaux dans une eau profonde de 1 mètre 50 à 1 mètre 80. Le skipper a échoué notre bateau dans des eaux peu profondes, la rampe avant a été abattue et a éclaboussé le sol. Nous sommes sortis du bateau et on a pataugé jusqu'à la rive.

Nous portions des treillis imprégnés contre les attaques chimiques. On craignait que les Allemands n'utilisent des gaz ou des armes chimiques comme ils l'avaient fait pendant la Première Guerre mondiale. Ces treillis étaient donc conçus de manière à ce que le gaz moutarde de l'ennemi ne puisse pas les pénétrer. Le problème, c'est qu'ils étaient tellement étanches qu'on ne pouvait pas transpirer à travers. Ils étaient donc terriblement chauds et, au

⁵⁰ Le Landing Craft Infantry (LCI) est une grande embarcation de débarquement prévue pour le transport de troupes.

bout de quelques jours, on pouvait sentir les soldats à des kilomètres... Nous avions une couverture et une demi-tente chacun, dont nous n'avions pas besoin, des munitions, des grenades et des charges pyrotechniques, des munitions supplémentaires pour les bazookas, les mortiers et beaucoup de munitions supplémentaires pour les mitrailleuses. Chaque fusilier arrivait avec son lot de munitions supplémentaires qu'il déposait dans la zone de rassemblement.

Lorsque nous sommes descendus des navires, nous étions chargés parce que nous n'étions pas censés partir directement à l'assaut et nous ne l'avons pas fait. Nous avons donc apporté beaucoup de choses en arrivant, que nous avons déposées dans la zone finale de rassemblement. C'est devenu en quelque sorte le premier dépôt de munitions. Nous avons encore une partie de ces munitions à la fin de la guerre parce que l'infanterie de la Seconde Guerre mondiale n'utilisait pas beaucoup de munitions pour ses armes légères, sauf pour les mitrailleuses.

Pour moi, la pensée la plus réconfortante à ce moment-là c'était le fait que les hommes qui travaillaient sur la plage étaient américains et non allemands. Lorsque nous avons débarqué, il n'y avait ni tirs ni bombardements sur la plage. L'homme assis à sa table sur la plage nous a simplement indiqué la direction vers l'intérieur des terres.

À ce moment-là, j'ai été informé que la zone de transit prévue n'avait pas encore été sécurisée par la 4^{ème} Division - qui avait effectué le débarquement initial du Jour J - et que nous devions nous diriger vers une zone située à proximité de Loutres. La plage de débarquement était encore régulièrement prise sous le feu et, de temps en temps, un barrage d'obus allemands de 88 mm s'y abattait. Pour vous donner une idée, un canon d'artillerie allemand de 88 mm peut tirer un obus de 9,5 kg jusqu'à 14,5 km. L'air était rempli de fumée et l'odeur de la poudre était omniprésente. Les Allemands avaient inondé les champs près de notre zone de débarquement, ce qui rendait difficiles et limitait notre déploiement et notre déplacement. Nous étions contraints d'utiliser les routes disponibles pour avancer vers notre objectif, ce qui était risqué. Mais nous n'avons pas perdu de temps et rapidement on a commencé la marche vers l'intérieur des terres.

Nous avançons vers l'inconnu et vers ce que nous redoutions le plus. Nous ne savions pratiquement rien des forces ennemies et de leurs capacités, mais nous savions qu'il s'agissait de vétérans hautement entraînés et très expérimentés qui avaient conquis l'Europe et repoussé les Russes jusqu'au plus profond de leur propre pays. Ils étaient là depuis des années, ils attendaient et ils étaient prêts pour notre débarquement. La défense allemande s'étendait sur des centaines de kilomètres de côtes à l'ouest et notre offensive se concentrait sur quelques kilomètres de plage seulement. Malgré tout, on pensait pouvoir réussir, du moins au début.

La zone située derrière la plage était plate et marécageuse. Nous marchions sur des routes mal pavées et il n'y avait aucun signe de la bataille sur des kilomètres. Il n'y avait ni corps, ni chars brûlés, ni armes abandonnées mais on commençait à trouver des déchets laissés par les GI. Ils jetaient en route le matériel qui leur semblait désormais inutile. En effet, les planificateurs de l'invasion avaient décidé que le fantassin de base devait disposer de certains articles en plus

de son arme et d'un demi-abri. Il s'agissait d'une couverture, d'un kit de cuisine avec couteau, fourchette et cuillère, d'un masque à gaz, d'une pelle appelée outil de tranchée, d'un imperméable, de deux grenades à main et d'un boudier de munitions supplémentaires. L' uniforme comprenait un casque lourd en acier, un sous casque (liner) en résine et des treillis traités chimiquement. Il a été rapidement décidé qu'il n'y aurait pas d'attaque chimique, nous avons donc jeté les masques à gaz et retiré les vêtements imprégnés - ce fut un grand soulagement.

Alors que nous approchions de la zone de rendez-vous convenue, nous avons croisé une grande colonne de prisonniers allemands récemment capturés et nous avons pu observer pour la première fois de près quelques spécimens de la soi-disant race supérieure. Nos narines ont été baptisées en sentant pour la première fois une odeur nauséabonde de bataille, de sang et de sueur alors que nous passions devant un poste de secours. Un peu plus loin, nous avons vu ce qui semblait être une énorme masse de métal qui penchait dangereusement sur le bord de la route. C'était un char allemand détruit. Sur cette route, plusieurs parachutistes américains nous ont dépassés et nous ont dit de « botter le cul aux Boches ». Nous sommes finalement arrivés à notre zone de rassemblement vers 18 heures. Personne n'a dormi cette nuit-là, sautant au moindre mouvement ou au moindre bruit. Une nuit très éprouvante et mouvementée.

On nous a ordonné de nous mettre en position d'attaque juste de l'autre côté du Merderet. Lorsqu'un de nos groupes de reconnaissance a atteint la rivière, la 82^{ème} Division aéroportée avait déjà fait traverser une partie d'un régiment. Il y avait un pont sur le Merderet juste au milieu d'une longue chaussée⁵¹. C'était un endroit extrêmement difficile à traverser, surtout pendant la journée. Les Allemands avaient des canons qui étaient pointés sur ce pont. Je suis allé avec deux autres hommes pour choisir notre position d'attaque de l'autre côté de la rivière. Nous avons traversé ce pont et choisi une zone à la lisière d'un petit groupe de maisons au lieu-dit « Le Motey » puis on a emmené nos gars sur la chaussée jusqu'à la position d'attaque.

Nous avons lancé notre première attaque tôt le matin du 9 juin. Les hommes étaient nerveux et ont ouvert le feu sur des tireurs isolés imaginaires alors qu'ils venaient de rejoindre leur position d'attaque. Nous avons dépassé les éléments de la 82^{ème} Division aéroportée près d'Amfreville le 10 juin à l'aube et dans la foulée on a pris et sécurisé les ponts sur la Douve à l'ouest de Sainte-Colombe. Alors que ce mouvement était en cours d'exécution, c'est dans cette action terrestre contre l'ennemi que nous avons subi nos premières pertes, causées par le redoutable canon allemand de 88 mm. Le dicton selon lequel les premières impressions sont les plus fortes s'est avéré vrai dans ce cas, car cette foutue arme, employée si efficacement par l'ennemi tout au long de la campagne de Normandie, nous est vite devenue familière à tous. C'est à ce moment-là que le combat est devenu réel pour moi. J'étais peut-être un peu naïf avant, mais c'est là que j'ai réalisé que les gars d'en face voulaient vraiment me tuer. Une citation du général George S. Patton Jr. m'a semblé pertinente à ce moment-là : « Aucun crétin

⁵¹ Au lieu-dit La Fièvre

n'a jamais gagné une guerre en allant mourir pour son pays. Il l'a gagnée en faisant mourir un autre crétin pour son pays. » Moi, j'étais surtout furieux qu'ils aient envie de me tuer !

À l'aube, les 2^{ème} et 3^{ème} Bataillons, respectivement de gauche à droite, ont bondi vers l'avant, ne rencontrant étonnamment que peu de résistance. Les traces des récents combats violents entre les parachutistes et l'ennemi étaient partout. Tout le monde sentait dans ses tripes que ce n'était qu'une question de temps avant que le bal ne commence pour le 357^{ème}. Alors que l'avance commençait, un officier de la compagnie « L » a été reconnu comme étant le premier homme de mon régiment à tuer un Allemand. Ils se sont retrouvés face à face au coin d'un bâtiment, notre gars a été le plus rapide.

À midi, la ligne de défense ennemie était atteinte. La nuit nous a surpris encore en train d'attaquer malgré les tirs des mortiers et des mitrailleuses de l'ennemi. Au vu de la quantité des tirs, il me semblait que chaque Allemand avait une arme automatique alors que les obus de mortier semblaient nous suivre dans nos trous individuels et les fossés. Les pertes étaient lourdes et les gains se mesuraient en mètres. La Seconde Guerre mondiale venait de commencer pour moi et mes copains du 357^{ème}.

Cette journée a été la plus longue que j'aie jamais passée. Voir des camarades touchés à mort avait été un choc immense mais il était évident que de nombreux combats acharnés nous attendaient encore.



Embarquement sur les péniches de débarquement



La 90^{ème} Division débarque sur la plage d'Utah le 8 juin 1944



Soldats allemands en Normandie

Chapitre 13

La bataille des haies

Les fermiers normands ont travaillé la terre pendant d'innombrables générations. Leurs fermes se caractérisaient le plus souvent par de petits champs qui avaient été probablement transmis à leurs fils qui eux-mêmes avaient à nouveau subdivisé les parcelles à plusieurs reprises et les avaient délimitées en plantant des arbres et des buissons sur les levées de terre qui servaient de clôtures. Au fil des générations, les champs se sont accumulés de sorte que les routes qui les séparent semblent enfoncées. Au fil du temps, on a laissé les haies devenir si épaisses qu'elles sont devenues presque impénétrables et elles sont ainsi depuis de nombreux siècles.

Les haies de la presqu'île du Cotentin sont des clôtures végétales construites par l'homme pour diviser les terres des agriculteurs mais surtout pour protéger le bétail et les cultures des vents violents de la mer de la Manche. Elles sont souvent composées d'une levée de terre couverte de végétation d'une hauteur de trois à quatre mètres. La campagne est donc divisée en petits champs, chacun délimité le plus souvent par un fossé de drainage surmonté d'une haie, haute et dense. Ce maillage offrait un système de défense presque parfait pour les Allemands, plutôt habiles en matière de camouflage. Il était pratiquement impossible de les voir, eux et leurs positions de combat habilement construites et camouflées dans les haies. Les « snipers » leurs tireurs d'élite, vêtus de combinaisons de camouflage, étaient très efficaces dans les zones boisées et ils ont été responsables de nombreuses pertes derrière les lignes.

Il s'est écoulé plusieurs jours avant que nos combattants en première ligne ne réussissent à apercevoir un Allemand vivant à abattre. Nous on balançait seulement beaucoup de grenades par-dessus les haies dans l'espoir de toucher une cible et nos tirs de mortier étaient parfois limités en raison de notre proximité avec un ennemi juste de l'autre côté de la haie. Nous ne voulions pas courir le risque d'avoir des victimes dues à des tirs amis.

Au pied des haies, ces minuscules pâturages étaient souvent entourés par des fossés de drainage plus ou moins profonds que l'ennemi utilisait comme un système intégré de tranchées de communication. Pour avancer de pâturage en pâturage, il fallait donc nous frayer un chemin à travers ces doubles remparts face aux tirs nourris et bien dissimulés de l'ennemi. Les haies rendaient non seulement la vie dure aux fantassins, mais elles empêchaient également l'utilisation efficace des blindés de soutien. À chaque franchissement de haie, les chars montraient leur ventre à l'ennemi, la partie la moins blindée et la plus vulnérable pour leurs « Panzerfaust », l'équivalent allemand de notre bazooka. En conséquence, les mouvements des chars étaient généralement confinés aux seules routes encaissées où un canon antichar ou le mortel 88 mm les attendait malgré tout parfois à l'angle d'un virage.

La tâche était claire. Il fallait étendre la tête de pont avant de pouvoir débarquer des forces plus importantes. Il n'y avait essentiellement qu'une seule façon d'y parvenir, à savoir par une attaque frontale de l'infanterie contre les positions ennemies préparées. L'ennemi le savait, tout comme mes hommes. Par conséquent, les jours qui suivirent ont été pour eux l'un des pires baptêmes du feu jamais subi par une unité d'infanterie américaine. Attaquer à l'aube était la seule consigne, ensuite il fallait se démerder. Avancer d'une haie jusqu'à la suivante, sur une

distance de 100 à 200 mètres, prenait une journée et coûtait cher en vies humaines. Les Allemands opposaient une résistance fanatique et les deux camps dépensaient énormément de munitions.

Notre tactique initiale consistait à franchir les haies par les angles, puis à essayer de les remonter en les suivant perpendiculairement. C'est dans la nature humaine que de vouloir être à côté de quelque chose, pour se sentir à l'abri et ne pas être exposé à l'air libre. Les Allemands creusaient un petit trou à travers la haie au travers duquel ils pouvaient voir et tirer, puis ils tiraient tout droit dans la haie et touchaient toute une colonne de nos soldats qui progressaient en rampant. À force, on a donc donné à certains endroits des noms comme « Coin des cercueils », « Allée sanglante » ou « Coin de l'enfer ».

Nous avons consacré beaucoup de temps et d'efforts à essayer d'analyser la façon dont les Allemands se défendaient et nous avons fini par comprendre. Les Allemands affectaient une section à un morceau de terrain. Ils plaçaient deux hommes sur la première haie, généralement près des coins. La deuxième haie en retrait constituait leur position principale, et la troisième haie en retrait leur position de réserve. Ainsi, lorsque nous lancions l'attaque, leurs deux premiers soldats éliminaient un ou deux de nos attaquants et ralentissaient la progression. Ensuite, on devait franchir cette première haie pour atteindre leur position principale. Nous subissions davantage de pertes et normalement, cela mettait fin à l'attaque. Les troupes se dispersaient et au bout du compte, nous n'avions pris qu'une seule haie. C'était typique.

Mais, si on arrivait quand même à prendre la deuxième haie, toute la section allemande se repliait alors vers la troisième. Nous prenions rarement la troisième haie. Finalement, nous avons essayé de trouver un moyen de neutraliser ce dispositif avec des tirs d'artillerie indirects. Nous avons placé les mortiers de 60 mm dans la première haie, ceux de 81 mm dans la deuxième, les obus de 105 mm dans la troisième et ceux de 155 mm sur les routes et les zones de réserve. On a essayé de faire en sorte que l'attaque ait suffisamment d'élan pour tout simplement mener à bien l'ensemble de la manœuvre et vers la fin de la campagne, nous avons réussi une ou deux attaques de ce type.

Ce que nous avons finalement appris, ce que tous les soldats aguerris finissent par apprendre, c'est qu'il ne faut pas attaquer là où l'ennemi est le plus fort. La façon dont nous avons percé leurs positions a consisté tout simplement à réussir à trouver une ouverture quelque part sur leur flanc. Juste trouver un trou, le franchir et arriver sur leurs arrières et alors tout leur dispositif s'effondrait car ils se retrouvaient à découvert. C'est le genre de chose que j'aurais aimé avoir appris pendant les deux années de formation aux États-Unis et les trois mois de formation en Angleterre. Avant le jour J, notre formation comprenait également l'étude méticuleuse de cartes aériennes montrant pratiquement chaque mètre carré de terrain que nous devions traverser en Normandie. Les haies qui entouraient chaque champ étaient clairement visibles, mais le fait d'avoir été photographiées d'en haut ne révélait ni leur relief ni la véritable difficulté liée à leur omniprésence.

J'aurais bien aimé que quelqu'un nous dise simplement : n'attaquez pas là où ils sont forts, mais essayez de trouver un point faible et attaquez-le. Bien sûr, cette tactique figurait dans les

manuels de terrain, mais pour une raison quelconque, elle ne nous a pas été transmise, ou peut-être plus honnêtement, elle n'a pas été assimilée. Nous l'avons apprise à nos dépens et, à partir de là, jusqu'à la fin de la guerre, tous les bons commandants ont mené leurs batailles en cherchant un moyen de contourner l'ennemi. La plupart n'ont pratiquement jamais avancé en ligne droite car chaque fois qu'il fallait aller droit devant, on subissait de lourdes pertes. La meilleure chose à faire était toujours de contourner l'ennemi et de le prendre à revers et là c'était à eux d'essayer de s'en sortir. Parfois, nous étions suffisamment efficaces en utilisant les mortiers et en cherchant soigneusement les points faibles dans la défense ennemie. On pouvait alors avoir diverses tactiques pour ouvrir le feu et progresser mais à chaque fois les pertes étaient terriblement élevées.

Au début de la bagarre, on m'a ordonné de faire en sorte que mon peloton continue d'attaquer au-delà d'une haie une maison vivement disputée entre les deux camps. En observant l'objectif assigné, j'ai vu des rangées de corps américains dans le champ juste de l'autre côté de la haie que nous devons traverser pour attaquer cette maison. J'ai demandé aux hommes planqués près de là ce qui avait causé ces pertes, ils m'ont répondu : « Oh, ce sont les pauvres types qui ont essayé de prendre la baraque. » À ce moment-là, mon commandant de régiment, le colonel Ginder, est arrivé et m'a demandé pourquoi mon peloton n'avait pas encore commencé à attaquer l'objectif. Je lui ai demandé : « Combien d'attaques ont été tentées jusqu'à présent, mon colonel ? » et il m'a répondu rapidement : « oh, quatre ou cinq... » Ma réponse fut rapide et entêtée : « Eh bien et sauf votre respect, mon colonel, mes hommes attaqueront dès qu'il y aura des chars ici pour les soutenir ». Et même sa menace fanfaronne de me traduire en cour martiale ne m'a pas fait changer d'avis avant que les chars n'arrivent et que la maison soit prise sans ajouter d'autres rangées de corps américains à la manœuvre.

Le terrain découvert n'était pas toujours idéal pour l'artillerie. Mais des observateurs avancés dévoués permettaient de faire un bon usage des obusiers de 105 mm pour soutenir l'infanterie. Après la guerre, les officiers allemands ont clairement affirmé que notre artillerie avait beaucoup endommagé leurs troupes et leur équipement. La compagnie de canons régimentaire, composée de plusieurs obusiers de 105 mm, nous apportait un bon soutien. Ils s'installaient près de la ligne de front et tiraient avec une grande précision. Le canon de 88 mm une arme polyvalente utilisée contre les troupes, les chars et les avions était la réponse allemande à nos obusiers.

Chaque champ était criblé de trous de mortier, de grenade et d'obus d'artillerie. Les obus meurtriers de 88 mm des Allemands pleuvaient sur toutes les routes et ce n'est qu'en juillet que certains de nos chars ont été équipés de fourches de récupération pour ouvrir des brèches dans les haies et mieux permettre à nos blindés de soutenir l'infanterie. Nous les appelions « hérissons » ou « rhinos⁵² ».

Avec le temps, les commandants ont élaboré des plans pour attaquer à travers les haies et les compagnies ont rapidement été formées à ces nouvelles tactiques grâce à des exercices sur le terrain. Les haies ralentissaient notre attaque, mais chaque jour voyait de nouveaux gains. Lentement mais sûrement, de champ en champ, les unités de vétérans de la puissante

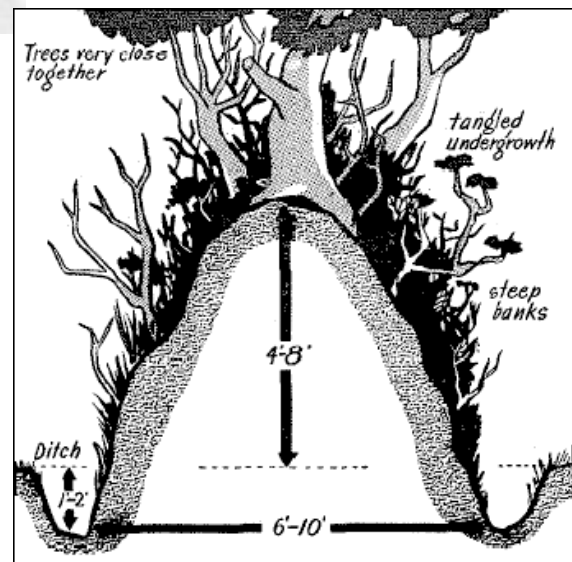
⁵² Diminutif de Rhinocéros

Wehrmacht allemande reculaient devant les troupes inexpérimentées qui portaient l'écusson T-O sur leurs manches. Maintenant, nous étions au combat depuis six jours mais cela nous avait semblé durer une éternité... J'avais perdu la notion du temps sous les tirs incessants, je ne savais même pas quel jour de la semaine on était. Au combat, on vit dans l'instant présent et on ne pense pas beaucoup à la veille ou au lendemain.



Les haies de Normandie

Coupe transversale d'une haie



Soldats américains dans la bataille des haies

Chapitre 14

Gourbesville

Notre mission suivante consistait à avancer vers le nord-ouest de la presqu'île du Cotentin pour prendre et tenir une ligne orientée Est-Ouest à environ sept kilomètres au sud de la ville de Valognes afin d'empêcher les mouvements de l'ennemi vers le nord ou le sud de la péninsule. À travers un terrain marécageux et des rangées interminables de haies, nous avons avancé vers notre objectif contre une résistance ennemie féroce. Nous avons pataugé dans les marais et pris d'assaut les haies, marchant, courant et glissant dans la boue de Normandie, presque toujours sous le feu de l'ennemi.

Le 11 juin, je patrouillais avec mon peloton près de Gourbesville quand on a essuyé des tirs ennemis et j'ai été touché à l'épaule. On m'a prodigué les premiers soins avant de m'évacuer vers le poste de commandement du régiment. J'ai appris plus tard qu'une médaille « Purple Heart⁵³ » avait été envoyée à ma mère à Fort Wayne. Sans autre information, cela a dû la choquer et l'inquiéter au plus haut point. J'ai pris quelques jours de repos pour me remettre, puis je suis retourné au combat avec mon peloton.

Comme je l'ai déjà dit, le commandement des officiers de la 90^{ème} Division était absent et défaillant. Personnellement, je les considérais comme des lâches et des incapables, mettant mes hommes en danger. À ce sujet il faut relire ce passage de l'article de Ben Bradley concernant la 90^{ème} Division : « Le 12 juin, le général Collins (commandant du VII^{ème} Corps) et son aide de camp sont allés sur le terrain pour déterminer la cause du blocage de l'attaque de la 90^{ème}. À son arrivée, il a trouvé le secteur de la division inhabituellement calme et dépourvu des bruits typiques du combat. De plus, il n'y avait aucun quartier général de régiment ou de bataillon identifiable et seulement une présence minimale d'officiers le long du front. Plus tard, il a trouvé un groupe de soldats qui évitaient le combat en se cachant dans un fossé. Collins a interrogé Jay MacKelvie (le commandant de la 90^{ème} Division) au sujet de l'attaque avortée de son unité, mais il l'a trouvé dubitatif et comme déconnecté de la situation réelle. Il a informé immédiatement le général Omar Bradley de son intention de destituer MacKelvie et de demander un remplaçant pour le commandement de la division en vue de la future marche sur Cherbourg. Plus tard dans la journée, Collins a remplacé MacKelvie par son commandant adjoint, le major général Eugene M. Landrum⁵⁴.

La meilleure idée que l'on puisse se faire de la situation durant la période pendant laquelle MacKelvie a été aux commandes vient des lettres personnelles du général Williams en 1963. Williams indiquait que, presque immédiatement après sa prise de commandement, la froideur de MacKelvie avait provoqué un déclin du moral de ses officiers. De plus, son indécision et son silence habituel à la fin des briefings lui avaient valu le surnom de « Non parleur » de la part du personnel. C'est pourquoi les officiers n'étaient pas surpris de le trouver silencieux assis à son poste de commandement, le regard perdu au loin et ne donnant que peu de directives

⁵³ La médaille attribuée aux blessés

⁵⁴ Général J. Lawton Collins, (USA), *Lightning Joe : An Autobiography* (Baton Rouge : Louisiana State University Press, 1979), 208-209.

alors qu'ils s'efforçaient de réécrire les ordres suite à la modification de la mission après le débarquement décalé sur Utah Beach. Indépendamment de sa personnalité ou de son style de commandement, le pire reproche que l'on pouvait faire à MacKelvie concernait son comportement sous le feu de l'ennemi. Selon l'aide de camp du général Sam Williams à l'époque, dans le feu de l'action le 12 juin, Williams (le commandant adjoint de la 90^e division) a trouvé MacKelvie « allongé dans un fossé peu profond, blotti contre une haie », visiblement perturbé par l'action en cours et la vue des soldats morts ou blessés⁵⁵. Cette vision a exaspéré Sam, qui aurait dit avec agressivité à MacKelvie : « Bordel de bordel, mon général, vous ne pouvez pas diriger votre division en vous cachant dans ce foutu trou. Sortez et allez à votre véhicule. »

Un autre commentaire sur MacKelvie provient d'une enquête menée par John Colby auprès d'anciens combattants de la 90^{ème} Division lors de la rédaction de son livre « War from the Ground Up, une histoire non officielle de la 90^{ème} Division ». Menée près de 40 ans après la guerre, l'enquête a révélé qu'aucun des vétérans n'avait une seule remarque favorable à l'égard de MacKelvie. Dans leur écrasante majorité, les réponses le condamnaient comme étant indécis mais peu disposé à accepter les conseils de ses subordonnés, généralement souvent peu inspiré, timide et souvent nuisible à l'efficacité de la division.

En outre, la plupart des vétérans du 357^{ème} ne lui pardonneront jamais sa nomination de dernière minute du colonel Philip Ginder comme commandant du 357^{ème}. Ginder a été relevé de ses fonctions et ramené jusqu'au poste de commandement de la division sous escorte armée le 13 juin, un jour après que MacKelvie ait été relevé de ses fonctions, mais pas avant que mon régiment n'ait subi environ 800 pertes en quatre jours⁵⁶. Ce sentiment est parfaitement résumé par le membre le plus éminent du 357^{ème} Régiment d'infanterie, le général William DePuy, qui a déclaré que Ginder était : « Aussi incompetent qu'il soit possible de l'être. [...] Il ne connaissait rien à un régiment d'infanterie. Il était imprévisible à l'extrême. Trois ou quatre fois, il a ordonné au régiment d'avancer droit devant lui pour répéter une attaque qui avait échoué. Il ne sera jamais oublié par les survivants⁵⁷. »

Le général Bradley a immédiatement reconnu et compris le problème de leadership qui existait au sein de la 90^{ème} Division. Il a également mesuré le défi de devoir mener des troupes inexpérimentées au combat pour la première fois. Généralement, Bradley essayait de placer les divisions inexpérimentées dans des secteurs relativement calmes où elles pouvaient s'adapter aux premiers chocs des combats mais il n'y avait nulle part un secteur calme au début de la campagne de Normandie...

Lorsque la 90^{ème} est arrivée en Angleterre, le général Bradley a envisagé de remplacer MacKelvie avant de décider que ses performances en garnison justifiaient qu'on lui donne l'occasion de commander. Et finalement il en a conclu que « MacKelvie s'était retrouvé aux commandes d'une mission pour laquelle il n'avait pas été suffisamment formé ». En plus il a précisé que : « Son entourage comprenait trop de commandants subalternes incompetents et,

⁵⁵ Meyer, *Hanging Sam*, 4, 65, 73-74. 23

⁵⁶ Colby, *War from the Ground Up*, 84, 149, 474-496.

⁵⁷ Brownlee et Mullen, *Changing an Army*, 16.

que par conséquent, la 90^{ème} avait raté son baptême du feu » et c'est pourquoi, quand le général Landrum a pris le commandement de la division, Omar Bradley lui a conseillé de « faire le ménage » dans l'unité⁵⁸. L'objectif opérationnel du VII^{ème} Corps était toujours de couper la péninsule, mais son chef le général Collins avait décidé de faire porter le poids de l'effort principal sur d'autres épaules que celles de la 90^{ème}.

Au soir du 13 juin, mon régiment avait subi un total de 703 pertes, dont 133 morts en quatre jours de combat. C'est à cette époque que l'on a compris l'importance d'un flux constant de bons renforts car des attaques étaient lancées vers Gourbesville contre une résistance ennemie implacable. Le 13, le colonel Sheehy a repris le commandement du 357^{ème} Régiment des mains de Ginder et le 15, le 3^{ème} bataillon s'est emparé de Gourbesville après avoir surmonté une résistance ennemie acharnée.

Au cours de cette opération, le 357^{ème}, mon régiment, a perdu Sheehy son commandant qui venait juste de reprendre la tête de cette unité qu'il avait contribué à former pendant l'entraînement. Le colonel Sheehy a été tué quand sa Jeep est tombée dans une embuscade alors qu'il se rendait sur la ligne de front. Voici le texte de la citation liée à l'attribution de la Silver Star qui lui sera décernée à titre posthume :

Le Président des États-Unis d'Amérique, autorisé par la loi du Congrès du 9 juillet 1918, est fier de décerner la Silver Star (à titre posthume) au colonel (infanterie) John Wyville Sheehy (ASN : 0-12297), de l'Armée des États-Unis, pour sa bravoure et son intrépidité remarquables lors d'une action contre l'ennemi menée (alors qu'il était commandant du 357^{ème} Régiment d'Infanterie, 90^{ème} Division d'infanterie) le 15 juin 1944 dans les environs de Gourbesville, en France. Informé par des éléments de reconnaissance que plusieurs nids de mitrailleuses bloquaient une route menant à la ville, le colonel Sheehy, pleinement conscient des dangers encourus, a effectué une reconnaissance de la route afin d'obtenir plus d'informations sur les défenses ennemies. Alors qu'il s'avancait seul dans le champ pour inspecter le terrain que ses troupes allaient traverser, il fut mortellement blessé par des tirs de mitrailleuse. Malgré sa blessure mortelle, il continua d'avancer vers le nid de mitrailleuse, tirant avec son pistolet tout au long de sa progression, jusqu'à ce qu'il succombe à une dernière rafale de tirs. Son courage sera une source d'inspiration durable pour tous les hommes sous son commandement et était conforme à la haute tradition militaire⁵⁹.

Le lendemain, le colonel George B. Barth, ancien chef d'état-major de la 9^{ème} Division d'infanterie, est devenu mon nouveau commandant de régiment. Barth s'est avéré être un formidable chef. À cette époque, la 90^{ème} avait traversé la presqu'île du Cotentin jusqu'à la côte Ouest et la progression vers Cherbourg avait commencé. Le 18 juin, mon régiment a reçu la mission d'empêcher les Allemands d'entrer ou de sortir de la partie nord de la presqu'île et nous avons été chargés d'une mission défensive dans la partie occidentale de la péninsule⁶⁰

⁵⁸ Bradley, Soldiers Story, 296-297.

⁵⁹ L'autre version officielle dit que roulant en direction du bourg de Gourbesville le chauffeur de la Jeep a oublié de tourner à droite au carrefour des Sureselles avant de tomber un peu plus loin sur une position de mitrailleuses allemandes.

⁶⁰ Zone de Saint-Lô d'Ourville et Portbail

où nous avons repoussé les tentatives constantes et successives des blindés et de l'infanterie ennemis pour sortir de l'étroite zone dans laquelle ils étaient enfermés.

Le lendemain, le colonel George B. Barth, ancien chef d'état-major de la 9^{ème} Division d'infanterie, est devenu mon nouveau commandant de régiment. Barth s'est avéré être un formidable chef. À cette époque, la 90^{ème} avait traversé la presqu'île du Cotentin jusqu'à la côte Ouest et la progression vers Cherbourg avait commencé. Le 18 juin, mon régiment a reçu la mission d'empêcher les Allemands d'entrer ou de sortir de la partie nord de la presqu'île et nous avons été chargés d'une mission défensive dans la partie occidentale de la péninsule⁶¹ où nous avons repoussé les tentatives constantes et successives des blindés et de l'infanterie ennemis pour sortir de l'étroite zone dans laquelle ils étaient enfermés.



Le monument à la mémoire de la 90^{ème} Division d'infanterie et de la 82^{ème} Division Aéroportée à Gourbesville, France.

⁶¹ Zone de Saint-Lô d'Ourville et Portbail

Chapitre 15

Beaucoudray⁶²

Après un déplacement motorisé de 24 km, les bataillons de la 90^{ème} Division se sont mis en position les 18 et 19 juin dans le secteur de Portbail. Au cours de cette opération, 66 prisonniers allemands, dont cinq officiers, ont été capturés alors qu'ils tentaient de s'infiltrer vers le sud à travers les lignes du 3^{ème} Bataillon. Les Nazis ont immédiatement exercé des pressions depuis le sud pour percer nos lignes et libérer leurs forces piégées dans la partie nord de la péninsule. Simultanément, d'autres groupes d'ennemis ont tenté de s'échapper depuis le nord pour sortir du piège. Les affrontements violents résultant de ces tentatives ennemies étaient souvent soutenus par des blindés, ainsi que par des tirs d'artillerie lourde et de mortiers. Le 21 juin, nous avons engagé une force de 160 Allemands qui tentaient de s'échapper vers le sud, et nous avons réussi à neutraliser l'ensemble, capturant 125 prisonniers. Nous sommes restés sur cette position jusqu'au 29 juin, résistant fermement à toutes les attaques ennemies.

Les jours suivants ont été utilisés pour améliorer les positions, former les remplaçants et recevoir de l'instructions sur les mines ennemies ainsi que sur les tactiques des blindés et de l'infanterie. Des patrouilles offensives étaient encore menées dans le secteur défensif et l'ennemi avait été chassé de la zone située au sud de la Douve. De leur côté, les patrouilles allemandes étaient également actives pendant cette période.

Le 22 juin, mon peloton a été chargé de mener une reconnaissance des mouvements de troupes allemandes dans les secteurs de la Haye-du-Puits et de Lessay. Nous nous sommes accroupis la nuit derrière des pierres tombales dans un cimetière près de la route où passaient les Allemands, priant tout le temps pour qu'ils ne découvrent pas nos positions car nous étions largement en infériorité numérique. Heureusement, nous n'avons pas été vus et nous avons ramené nos informations au QG du régiment. J'ai eu peur tout au long de cette mission. Encore aujourd'hui, je me souviens distinctement que les soldats allemands sentaient le cuir, la laine humide et une odeur corporelle rance lorsqu'ils passaient à proximité.

Le 25 juin, toute la presqu'île du Cotentin avait été nettoyée et des éléments de la 79^{ème} Division US, qui avaient participé au siège de Cherbourg, se sont déplacés vers le sud et ils ont relevé mon régiment de ses positions. Ainsi s'est terminé le mois de juin. Le Cotentin avait été sécurisé, Cherbourg était tombé et seules des opérations mineures de nettoyage étaient encore en cours. Le 30 juin, nous nous sommes rapprochés d'une zone de rassemblement criblée de trous d'obus de mortier et d'artillerie, près de Houteville pour une journée de repos, la première depuis le débarquement.

Le matin du 3 juillet, la 90^{ème} a reçu l'ordre d'attaquer vers le sud-ouest mais mon régiment (le 357^{ème}) a été maintenu en réserve. Le 5 juillet, nous avons commencé notre avance sur Beaucoudray, un petit village dont la capture allait se transformer en l'un des engagements les plus difficiles de toute la guerre. La bataille a été appelée « Beaucoudray » à cause d'une erreur sur nos cartes. La zone que nous appelions Beaucoudray était en réalité un groupe de

⁶² Beaucoudray est le nom qui figure sur les cartes américaines, le nom actuel du village est le Plessis-Lastelle

bâtiments situés à un carrefour dans la partie nord du village du Plessis qui était situé au pied d'un terrain élevé stratégique qui dominait toute la zone et servait d'excellent poste d'observation aux parachutistes allemands. La bataille s'est déroulée à cet endroit parce que cette zone était, selon le colonel Edward Hamilton, le commandant du 1^{er} Bataillon, le goulot d'étranglement de la ligne Mahlmann. Il s'agissait de la nouvelle ligne de défense est-ouest que les Allemands venaient d'installer pour bloquer les Américains au nord du Cotentin et qui avait été nommée ainsi d'après le général allemand Paul Mahlmann, qui l'avait imaginée.

À aucun moment depuis le débarquement sur la plage d'Utah, nous n'avions échappé à l'œil vigilant de l'ennemi. Les Allemands observaient nos positions et nos mouvements depuis leurs points d'observation et tiraient des salves d'artillerie d'une précision mortelle. La colline 122⁶³, le Mont-Castre sur les cartes françaises, se trouvait à dix-huit kilomètres au sud-ouest. Depuis ce poste d'observation, les Allemands pouvaient observer avec une visibilité presque illimitée. Jusqu'à sa capture, tous les mouvements effectués par les divisions américaines étaient minutieusement scrutés par l'ennemi. Jusqu'à ce qu'elle soit prise, les tactiques consistaient nécessairement en des méthodes musclées... pour vaincre, combattre, intimider et survivre aux Allemands, qui eux étaient bien installés sur la cote 122.

Nous étions au pied du Mont Castre, face au sud. Il y avait une rivière d'un côté qui coulait sur une certaine distance et des collines et des marécages de l'autre côté. Compte tenu du terrain, il n'y avait qu'un seul passage et les Allemands continuaient de contre-attaquer pour maintenir ce goulot d'étranglement. Si Beaucoudray était capturé, c'était comme si on enlevait le bouchon de la « bouteille » que constituait la ligne Mahlmann et que la bouteille se vidait. Les six jours qui ont suivi ont été le théâtre de combats coûteux en vies humaines pour les deux camps. Toutes les approches du village avaient été minées et pré-repérées pour les tirs de mortier et d'artillerie des Allemands. Chaque mouvement que nous faisons provoquait des tirs de barrage mortels, et chaque assaut coordonné était invariablement suivi de contre-attaques sauvages de l'ennemi. Souvent, les troupes assaillantes se retrouvaient face à face avec une contre-attaque des blindés et de l'infanterie ennemis avant même d'avoir eu le temps de consolider leurs gains de terrain et de se préparer à tout type de défense.

Mon bataillon a été en quelque sorte un bataillon perdu autour de Beaucoudray pendant quelques jours. Les combats avaient atteint un degré tel que les gars du Génie se battaient comme de l'infanterie et que les cuisiniers et les chauffeurs étaient utilisés comme remplaçants. Mais les autres divisions ne progressaient pas beaucoup plus que la 90^{ème}. Les combats se poursuivaient 24 heures sur 24 avec pour seule mission d'attaquer et d'être attaqué, puis d'attaquer et d'être attaqué à nouveau.

Pendant ces combats, j'ai remarqué qu'il y avait quelques lâches autour de moi, la plupart étaient des remplaçants qui avaient été envoyés récemment. Quand les choses se corsaient, ils prenaient la fuite, laissant ainsi leurs camarades vétérans en difficulté et obligeant les officiers et les sous-officiers à s'exposer inutilement pour tenir le terrain. Par la force des choses, de nombreux bons chefs ont été tués inutilement.

⁶³ Car son élévation est de 122 mètres au-dessus du niveau de la mer

Par la suite, les ordres ont stipulé que tout homme qui s'enfuyait devait être abattu sur place. Bien que je n'aie jamais vu de mes yeux un homme abattu pour désertion, je crois savoir que cela s'est produit à l'occasion. Plus d'une fois, j'ai vu un officier braquer son arme sur l'un de ces lâches et le forcer à reprendre le combat. Pour ma part, j'ai dû faire face à un lâche et je l'ai forcé à continuer à se battre à mes côtés pendant plusieurs jours. Je ne voulais pas lui accorder le bénéfice d'une cour martiale qui lui aurait permis de rentrer tranquillement chez lui. Mais finalement, il était si difficile à gérer que j'ai été obligé de le faire passer en cour martiale.

Je dois également dire quelque chose au sujet des officiers subalternes et des soldats de mon régiment. Ces pauvres diables nous ont été envoyés par le système de remplacement et ils ont connu leur baptême du feu sans même avoir eu la chance de se rencontrer, et encore moins de connaître les hommes avec lesquels ils se battaient. Beaucoup sont morts sans jamais comprendre ce qui se passait autour d'eux. Ce sont ces hommes envers lesquels les soldats de métier ont une grande dette. Ils étaient les vrais héros, mais nous ne connaissions même pas leurs noms. Quelle tragédie ! La brutalité et la stupidité de ces jours-là m'ont affecté pour le reste de ma vie.



Le Plessis-Lastelle : Plaque à la mémoire des hommes du 3^{ème} Bataillon inaugurée le 7 juin 2021

Les 6 et 7 juillet, les Allemands ont lancé une série de contre-attaques particulièrement violentes qui ont failli réussir à atteindre nos zones arrière. À elle seule, la section de mortiers de notre compagnie « M » a tiré plus de six mille obus. Les cuisiniers, les chauffeurs, les gars de la compagnie antichars et le personnel de service ont été organisés en une compagnie provisoire (la compagnie « J ») et mis en ligne pour boucher les trous des bataillons sérieusement décimés. Le soir du 7 juillet, les restes combinés des compagnies C et K avaient repoussé un total de quatorze contre-attaques soutenues par des chars au cours de la journée. Des combats au corps à corps ont fait rage dans les zones des compagnies I et L. Ces compagnies se sont retrouvées encerclées et coupées de l'arrière et ont été attaquées de tous

les côtés. Le manque de munitions a finalement forcé la majeure partie de ces unités à se rendre.

Le 8 juillet, j'ai rejoint mon ancienne unité, la Cannon Company, en tant qu'observateur avancé. Le 11 juillet, au sud-est du Mont Castre près de la lisière de la forêt, le 2^{ème} Bataillon a lancé une attaque de flanc qui a percé les défenses ennemies et a pu avancer de cinq cents mètres. La pression exercée sur trois fronts a forcé l'ennemi à se retirer complètement pendant cette nuit-là. Au cours de cet engagement, j'ai été touché au bras et au côté par des éclats d'obus. La blessure n'était pas grave, mais j'ai été évacué vers le poste de commandement du régiment et j'ai dû récupérer pendant plusieurs jours avant de retourner diriger mon peloton. Aucune nouvelle Purple Heart ne m'a été décernée en raison du chaos de la bataille. D'ailleurs je n'en avais pas besoin et en fait je ne m'y attendais pas car je ne faisais que mon travail.

Cet engagement avait tellement affaibli l'ennemi qu'il avait été contraint de se retirer d'un terrain qu'il ne pouvait pas se permettre de perdre mais pour le 357^{ème} il avait été l'engagement le plus coûteux de la guerre. Au cours de ces six jours sanglants, mon régiment avait subi un total de 851 pertes, dont 166 morts. Beaucoup d'hommes de mon peloton ont péri dans ce combat, je prie chaque jour pour leurs âmes. Mon régiment, en frappant en force, a submergé les défenseurs de Beaucoudray et a avancé pratiquement sans opposition vers le sud. Tout le long de la ligne de front de la division, l'ennemi s'est retiré et la ligne Mahlmann a été brisée.

L'invasion du continent en était maintenant à son 39^{ème} jour et les Allemands disposaient toujours de forces importantes et de défenses efficaces autour du périmètre des positions alliées. Un effort coordonné allait être nécessaire pour percer mais des attaques ordonnées par les corps d'armée ont été reportées à plusieurs reprises en raison d'un mauvais temps persistant. Le beau temps était essentiel pour que l'aviation puisse assurer la couverture aérienne nécessaire pour précéder et soutenir l'attaque. Entre-temps, nous sommes restés sur notre position au nord de la Sèves, près de Nay. Les patrouilles agressives et le volume des tirs d'artillerie et de mortier ennemis reçus indiquaient clairement que l'ennemi maintenait des forces importantes et des défenses redoutables sur la rive sud de la rivière. Pendant cette période de face à face, les violents duels d'artillerie et de mortier ont fait des victimes des deux côtés.

Rétrospectivement, si la 90^{ème} s'était montrée exceptionnellement faible au début de la guerre, elle avait maintenant retrouvé un niveau correct mais des milliers de bons soldats avaient été perdus dans le processus de transformation. Lorsque le général McLain a pris le commandement après environ six ou sept semaines de combats, il nous a dit que les soldats de la 90^{ème} étaient aussi bons que ceux de n'importe quelle autre division, mais que nous avions été mal dirigés. C'était un euphémisme aux proportions monumentales. Au cours des six premières semaines de la bataille de Normandie, la 90^{ème} avait perdu 100 % de ses soldats et 150 % de ses officiers. Dans les compagnies de fusiliers, les pertes se situaient entre 200 et 400 %, à un niveau comparable aux pires pertes de la Première Guerre mondiale.

Au cours de cette même période, deux commandants de division (MacKelvie et Landrum) avaient été relevés de leurs fonctions. Dans mon régiment, un commandant avait été relevé



Chapitre 16

L'île de Sèves et la libération de Paris

L'avance de la division vers le sud s'est poursuivie contre une résistance éparse, et le 14 juillet, nous avons atteint la rivière Sèves, qui n'était en réalité qu'un gros ruisseau. Pendant la brève accalmie qui a précédé la bataille, nous avons examiné nos positions et étudié le terrain à prendre car un obstacle redoutable et solidement défendu se dressait directement sur notre chemin juste en face de nous. Si nous voulions progresser lors de la prochaine offensive, il nous fallait d'abord surmonter cet obstacle. Par conséquent la décision a été prise et les plans mis au point pour éliminer le bastion ennemi : l'Île. L'île était ainsi nommée en raison des caractéristiques du terrain environnant. Délimitée au nord par la Sèves et de tous les autres côtés par des marécages et des tourbières, elle avait grosso modo la forme d'un ballon de rugby dégonflé d'une taille d'environ trois kilomètres de long et un kilomètre de large. Le seul chemin d'approche était à travers la Sèves et le seul chemin vers la Sèves était un terrain dégagé et trop bien observé par un ennemi fortement retranché.

Notre avance a été temporairement stoppée sur place suivant les ordres car une nouvelle offensive générale à laquelle l'ensemble du VIII^{ème} Corps devait participer allait être prochainement lancée. Les Allemands avaient envoyé des parachutistes et une brigade cycliste pour défendre, attaquer et tenir cette zone. À un moment donné, j'ai découvert un parachute allemand abandonné. J'ai envoyé le parachute à la Dime Bank de Fort Wayne, et il a été fièrement accroché dans leur hall d'entrée pour aider à commercialiser et à vendre des bons de guerre.

Saint-Germain-sur-Sèves, c'est une petite île dans une zone marécageuse où des éléments du 358^{ème} Régiment ont été opposés à une ligne de défense tenue par le 6^{ème} Régiment Parachutiste sous le commandement du Major Friedrich August *Freiherr* von der Heydte. Le 23 juillet, Von der Heydte a reçu un rapport selon lequel plusieurs aumôniers américains demandaient à pouvoir aider les blessés qui gisaient dans les prairies marécageuses entre le centre de l'île et la rivière. Après une trêve de trois heures accordée par Von der Heydte pour récupérer les blessés, les combats ont repris. La contre-attaque menée par l'adjudant-chef Alexander Uhlig avec ses seize⁶⁴ hommes fut l'une des dernières actions réussies des Allemands en Normandie. Le 24 octobre 1944, Uhlig a reçu la Croix de fer pour sa mission audacieuse à Saint-Germain-sur-Sèves mais quelques semaines plus tard, Uhlig a été capturé par des hommes de mon 357^{ème} Régiment et il a passé le reste de la guerre dans un camp de prisonniers. Juste retour des choses !

Cette bataille acharnée s'est soldée par la capture de 234 soldats américains (dont le colonel Al Seeger, le commandant du 1^{er} bataillon du 358^{ème} Régiment et 11 autres officiers), 400 blessés, 100 tués et comme déjà dit par une trêve inhabituelle entre les Allemands et les Américains pour évacuer les soldats blessés. L'échec de la 90^{ème} Division à pouvoir s'emparer de l'île de Seves le 23 juillet a été un revers cuisant où le seul 358^{ème} aura subi cinquante-deux

⁶⁴ Alex Uhlig était à la tête de la 16^{ème} Compagnie et dans son message écrit le soir du 23 juillet 1944 Von der Heydte parle de 30 hommes dans son groupe de combat.

pour cent de pertes en une seule attaque. Beaucoup ont pensé que c'est l'échec de cette attaque sur Saint-Germain-sur-Sèves qui a conduit à la destitution du général Landrum de son poste de commandant de la division le 28 juillet suivant. Jusqu'à la fin de la guerre, la 90^{ème} ne connaîtra plus jamais l'humiliation de voir tant de ses d'hommes devoir se rendre aux Allemands. En fait, la division a souvent donné bien plus qu'elle n'a reçu par la suite, même si elle a terminé la guerre avec de multiples honneurs militaires et la réputation d'être selon Bradley l'une des meilleures divisions américaines.

Le 26 juillet tout le front s'est embrasé. Le VII^{ème} Corps, à l'Est, a fini de raser la ville de Saint-Lô dans un bombardement aérien et d'artillerie effroyable. Dans la foulée, les troupes américaines se sont précipitées pour franchir la brèche créée dans les lignes ennemies. Le même jour, le VIII^{ème} Corps a pris la direction du Sud vers Coutances. L'ennemi sur l'île ayant été alerté, il aurait été insensé de tenter une percée à cet endroit. Par conséquent, la 90^{ème} Division a contourné ce point de résistance et après un combat de 24 heures, a finalement franchi la Sèves, 359^{ème} en tête au lieu-dit « Le chemin de l'Hôpital ».

Au soir du 27 juillet, la 90^{ème} occupait enfin Saint-Germain-sur-Sèves, alors abandonné par les parachutistes allemands, et nous avons poursuivi notre avancée pour libérer Periers, non loin de là. La prise de Saint-Germain-sur-Sèves et de la colline 122 précédemment devait permettre à la division de prendre position pour pouvoir ensuite avancer vers le carrefour clé de Periers, puis de progresser vers la route qui relie Periers à l'importante ville de Coutances, au centre de la péninsule du Cotentin. La prise de la colline 122 s'était avérée stratégique pour le succès de l'opération Cobra à venir.

Cobra était le nom de code d'une offensive lancée par le général Omar Bradley sept semaines après le débarquement du jour J, dans le but de profiter de la présence moins importante des Allemands dans la Manche, car leurs troupes étaient fixées dans le Calvados par des attaques britanniques et canadiennes autour de Caen. Le plan consistait à percer les défenses allemandes qui bloquaient les troupes américaines en profitant du déséquilibre dans les leurs. Le major général⁶⁵ Eugene Landrum avait été relevé de son commandement peu après la débâcle de Sèves et remplacé par le brigadier général⁶⁶ Raymond S. McLain et c'est à ce moment-là que la chance de la 90^{ème} Division d'infanterie US a commencé à tourner. Le général⁶⁷ Omar Bradley a décrit McLain comme un « officier exceptionnellement compétent » qui sous les ordres de la Première Armée a dirigé de main de maître la 90^{ème} qui participait à l'opération Cobra.

Le 27 juillet, la 90^{ème} a libéré la ville de Périers sans grande opposition mais lors de ma visite j'ai été bouleversé de voir les destructions causées à ce village par les deux bombardements américains des 8 et 13 juin. Ces bombardements étaient cependant nécessaires pour affaiblir les positions allemandes et ont grandement contribué au succès de notre percée en Normandie.

⁶⁵ Major General US=2 étoiles

⁶⁶ Brigadier General US=1 étoile

⁶⁷ Lieutenant General US =3 étoiles

En 1977, j'ai eu le plaisir de retourner à Périers pour une réunion de la 90^{ème} Division. Périers avait été choisi car l'un de ses habitants, Henri Levaufre, était devenu l'historien⁶⁸ « non officiel » de la 90^{ème}. En 1944, Henri avait treize ans. Après le premier bombardement et à l'approche des combats sa famille et lui ont quitté Périers qui était occupé par les Allemands depuis juin 1940 pour aller chercher refuge dans les campagnes environnantes. Après son service militaire, Henri a commencé à travailler comme géomètre-piqueteur pour une compagnie d'électricité locale et il était souvent sur le terrain, parcourant les champs, les bois et les fermes aux alentours de Périers pour son travail. À cette époque on y trouvait encore de nombreux objets de la guerre tels que des casques, de l'armement et des équipements de soldats américains et allemands. Intrigué, il a commencé à rechercher toute l'information qui allait lui permettre au fil des années d'écrire une histoire complète des actions de la 90^{ème} Division près de Périers. Ayant eu accès aux archives américaines pour mener à bien ses recherches, il a commencé à correspondre avec des vétérans de la 90^{ème} et avec son épouse Janète il les a accueillis chez lui. Il leur a gentiment montré leurs anciens trous individuels quand ils revenaient sur les lieux de leurs combats de l'été 44. En les interrogeant et en y ajoutant les résultats de ses propres recherches il a rassemblé un compte rendu méticuleux des actions de la 90^{ème} Division qui a fait de lui la référence et un membre honoraire de la 90^{ème} Division. En 2007, Henri a écrit et publié un livre en anglais⁶⁹ intitulé « We Were at Normandy » détaillant ses recherches et ses entretiens avec des vétérans de la 90^{ème} Division.

J'ai toujours trouvé que les habitants de Normandie étaient très reconnaissants des efforts des soldats américains pour libérer leur pays. Ils trouvent incroyable que des soldats américains aient été prêts à s'engager dans un acte désintéressé consistant à quitter leur foyer, à traverser l'océan et à se battre pour leur liberté. Les célébrations et les commémorations de nos efforts se poursuivent encore aujourd'hui en Normandie.

*Monument de la 90^{ème}
à Périers :« les 4 braves*



⁶⁸ Il était le représentant officiel de l'association de la 90^{ème} pour l'Europe depuis 1972

⁶⁹ Il sera suivi en 2013 par une version en français : « Nous étions tous en Normandie »

« Ennemis d'hier, amis d'aujourd'hui »

Tendres accolades entre vétérans américains et allemands, hier matin, à Saint-Germain-sur-Sèves. Un matin d'élections européennes.



Rencontres germano-américaines dans un petit salon des marais du Cotentin.

Ils se serrent fort la main, se regardent dans le plus profond des yeux, s'embrassent. Emus, très émus, trois vétérans américains de la 90^e division, sept vétérans allemands du 6^e régiment de parachutistes et des habitants du village se parlent peu, bariolés de la langue oblige. « Ennemis d'hier, nous sommes amis aujourd'hui. Et pour toujours » résume solennement l'un des accompagnateurs allemands.

Ce dimanche matin d'élections européennes, lendemain de 6 juin, « l'amitié entre les peuples » n'est pas un slogan de campagne. C'est

du sensible, dans ces cœurs de vallon des marais du Cotentin. Au Québec de la Petite-Eau, le long de la Sèves, charmants rivières, l'Europe, ce sont ces regards tendres.

« La mémoire d'un ami »

« On fête les trente ans des premières retrouvailles. C'est un travail de longue haleine, une passion » raconte Henri Lefauvre, historien de Périers devenu secrétaire général pour l'Europe de la 90^e division américaine. « Les 22 et 23 juillet 1944, ce n'était pas un trou de verdure, mais un trou de terreur. » Robert Harout,

maire de Saint-Germain-sur-Sèves, 204 habitants, rappelle des chiffres terribles : « 100 morts, 500 blessés, 250 prisonniers en deux jours ».

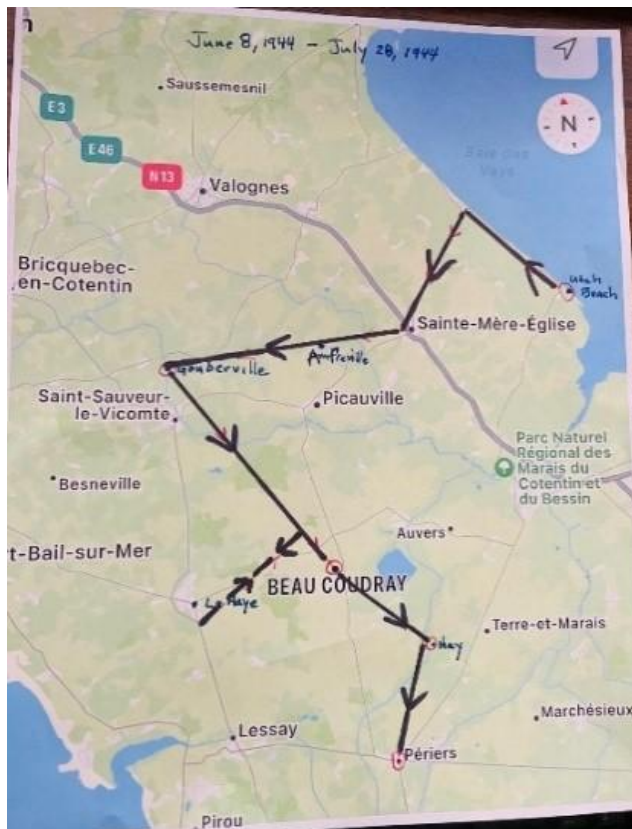
Dans cet endroit bucolique, il y a quelques années, les Américains ont érigé une stèle baptisée « Sèves laziens », l'île de Sèves. Les Allemands ont dévoilé, hier, une plaque en l'honneur d'Alexandre Uhlir, décédé en novembre. « Nous saluons la mémoire d'un ami, poursuit Henri Lefauvre. Le plus poignant souvenir de ma vie, c'est ici, en juin 2004, quand Alex et le colonel Edward Hamilton, se sont embrassés pour l'accolade de

la réconciliation. »

Une vie a passé depuis l'été meurtrier. Charles, l'un des deux-moutiers dans l'Ohio, Henry travaillant dans l'industrie du verre dans le Tennessee, Eckart et Karl ont vendu des voitures pour Volkswagen... Une vie a passé avec, toujours, tous les jours, ces traces des 22 et 23 juillet dans la mémoire. « J'ai 67 ans, je ne voulais pas mourir sans revenir ici » dit l'un d'eux.

Jean-Jacques LEROSIER.

Jim Hoerner au milieu des paras allemands à Saint-Germain-sur-Sèves



Parcours de combat de la 90^{ème}
De Utah Beach à Périers



Dime Bank - Fort Wayne

Chapitre 17

Vivre au combat

J'étais maintenant au combat depuis plus de cinquante jours en Normandie. Les journées d'été avaient été chaudes et éprouvantes pour la condition physique des soldats car nous nous battions jusqu'au crépuscule, qui était vers 22 heures en été. À un moment donné, une personne brillante a suggéré que nous réfléchissions à l'emploi de projecteurs pour éclairer le sol depuis les nuages afin de pouvoir continuer à nous battre la nuit. Cette idée n'a pas duré longtemps car on avait tous besoin de se reposer à un moment donné...

Nous dormions à même le sol, à l'abri de nos demi tentes mais nous étions régulièrement réveillés par les mouvements des troupes et par le bruit de l'artillerie au loin. Il n'y avait pas de douche, à moins de tomber sur un ruisseau dans lequel on pouvait patauger. J'avais peur que mes hommes ne souffrent des pieds c'est pourquoi il était essentiel de garder ses chaussettes au sec et d'en changer le plus souvent possible. Nous avions tous sur nous des doses de sulfamides à appliquer sur les plaies pour contrôler l'infection avant que le soldat blessé puisse être évacué.

Pendant la guerre, il nous arrivait de tuer parfois une vache ou un poulet pour pouvoir de temps en temps déguster de la viande cuite. Nos gars issus des fermes travaillaient les vaches et ramassaient les œufs. Nous faisons aussi bouillir des pommes de terre chaque fois que c'était possible. Après avoir capturé des soldats allemands, on mangeait parfois leur choucroute. Comme les fermiers étaient partis en toute hâte, leur bétail était resté sur place et il nous est arrivé de le nourrir et de l'abreuver chaque fois que c'était possible.

On recevait périodiquement des fournitures telles que des munitions et de la nourriture. Pour les repas, nous consommions des rations C et des rations K. La ration K était une ration alimentaire de combat, individuelle et quotidienne, qui a été introduite pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle était à l'origine destinée à être distribuée aux troupes aéroportées, aux équipages de chars, aux estafettes à moto et à d'autres forces, mobiles pour de courtes durées. La ration K comprenait trois repas emballés séparément : petit-déjeuner, déjeuner et dîner. Le repas du soir contenait de la viande en conserve, soit du porc avec des carottes ou des pommes, soit un mélange de bœuf et de porc, des biscuits, une barre de chocolat, un paquet de mouchoirs en papier, un paquet de quatre cigarettes, du chewing-gum et un sachet de bouillon de légumes.

La ration C, était une ration de combat liquide, préparée et mise en conserve, destinée à être distribuée aux forces terrestres lorsque des aliments frais (A-ration) ou des aliments emballés (B-ration) préparés dans des réfectoires ou des cuisines de campagne n'étaient pas possibles ou pas disponibles, et lorsqu'une ration de survie (K-ration ou D-ration) était insuffisante. Pour info, les cuisines de campagne ne sont arrivées que très tard dans la guerre. La ration C se composait principalement d'un plat de viande de 340 g avec trois variantes : viande et haricots, viande et hachis de pommes de terre ou ragoût de viande et de légumes plus une boîte de pain et de dessert. Sachant qu'un repas individuel se composait d'une boîte de viande et d'une boîte de pain, chaque ration quotidienne se composait donc de six boîtes de 340 g (trois unités

de viande et trois pains). La boîte de ration C de 340 g mesurait environ 11 cm de haut et 7,5 cm de diamètre. Fabriquée en fer blanc, elle comportait un joint visible avec une languette pour laquelle une clé permettant l'ouverture était soudée à la base de chaque boîte.

Personne n'appréciait vraiment les rations, mais elles nous permettaient de tenir et de continuer à avancer. Je m'assurais toujours que mes gars avaient pu manger avant de manger moi-même.

Une armée marche avec son estomac !



Les barres chocolatées faisaient partie de la ration



These cattle are being rounded up so they can be fed and watered. Many of the owners have been evacuated, and the cattle would die without attention.

Les hommes de la 90^{ème} prennent soin des vaches



Cérémonie religieuse avec des hommes de la 90^{ème} en Normandie

Chapitre 18

La course vers Le Mans

Alors que le mois de juillet touchait à sa fin victorieuse, il était maintenant évident pour le monde entier qui nous observait avec impatience, qu'une percée d'une importance décisive avait été réalisée. Alors même que l'ennemi s'accrochait encore désespérément à ses dernières défenses, les blindés des Alliés rugissaient sur les routes de la France, coupant, tranchant et sabrant toutes les communications allemandes. On sentait grandir chez l'ennemi la confusion, la perplexité et la panique, alors saisissant rapidement cette occasion en or, les Alliés se sont précipités hors des haies pour rejoindre les plaines plus au sud.

En se retirant de l'île de Sèves, l'ennemi avait miné toutes les routes en direction du Sud. Nous avons dû nous frayer un chemin à travers les zones minées, mais malgré ces obstacles nous avons avancé rapidement sans rencontrer trop d'opposition. À la tombée de la nuit, nous avons parcouru près de 15km. Les Allemands, réalisant ce qui arrivait à leur ligne de front à l'Ouest, étaient confrontés à un dilemme : battre en retraite ou être encerclés. C'était la première fois en plus de cinquante jours de combat que nous avons pu avancer d'une telle distance en territoire ennemi sans avoir à nous battre pour chaque mètre de terrain.

Le 28 juillet, notre avance s'est poursuivie et nous avons appris que Coutances, à une quinzaine de kilomètres plus au sud, était maintenant aux mains des Alliés et que nous ne rencontrerions que des groupes ennemis isolés. Mon régiment n'était plus désormais au contact direct de l'ennemi, la guerre de poursuite avait commencé. Mon régiment avait joué un rôle prépondérant dans les combats violents en Normandie et il allait maintenant jouer un rôle exceptionnel dans la poursuite et l'anéantissement final de la 7^{ème} Armée allemande pourtant si réputée.

Après deux jours de repos et d'entraînement, nous sommes montés à bord de camions et nous avons parcouru cent kilomètres vers le sud en passant par Coutances et Avranches, puis vers le sud-est jusqu'aux environs de Saint-Hilaire-du-Harcouët. La nouvelle mission consistait globalement à assurer la sécurité de cette zone et à bloquer toutes les routes importantes. Des éléments blindés de pointe venaient de traverser la région et de nombreuses troupes ennemies débordées étaient toujours en liberté. Il n'y a eu qu'une brève lutte avec les arrières-gardes allemandes avant que la ville ne tombe aux mains de la 90^{ème} Division. Les habitants nous attendaient debout dans les rues, ils applaudissaient, agitaient les bras et criaient jusqu'à ce que leur gorge soit enrouée. Ils riaient jusqu'à ce que les larmes coulent sur leurs joues. Des larmes de remerciement, de joie et de gratitude pour la délivrance de *la belle France*. C'était la même chose dans chaque ville et chaque village. Les petites filles, vêtues de leurs plus beaux habits du dimanche, serraient fermement un bouquet de marguerites et récitaient avec hésitation « Bienvenue aux *Américains* », tandis que leurs parents les regardaient fièrement et les encourageaient lorsqu'elles hésitaient.

De nombreux Allemands ont été faits prisonniers alors qu'ils tentaient de fuir vers le sud et beaucoup d'autres ont été capturés parce qu'ils ignoraient les progrès rapides que nous avions fait. Nos services de renseignements savaient que plusieurs divisions de panzers allemandes

étaient encore dans la poche en cours de formation du côté de Falaise et on s'attendait à ce qu'elles tentent de s'échapper vers le sud.

Le 1er août, le lieutenant-général George S. Patton a été nommé commandant de la 3^{ème} Armée américaine, qui venait d'être activée et qui comprenait une grande partie des forces qui avaient percé les lignes allemandes. La 90^{ème} Division en faisait désormais partie et nous allions jouer un rôle essentiel dans la fin de l'opération Cobra et dans la mission visant à encercler les Allemands et à fermer la poche de Falaise. C'est à ce moment-là que nous avons commencé à avancer rapidement.

Dans son livre, « War as I Knew It⁷⁰ », Patton a écrit : « Le 2 août, Stiller et moi nous avons rejoint la colonne de la 90^{ème} Division qui marchait vers l'est depuis Avranches et on a progressé à son côté pendant quelques heures. À cette époque, l'efficacité de cette division était encore extrêmement douteuse, mais elle venait de s'assurer les services des généraux McLain et Weaver. Lorsque je suis arrivé à l'endroit où la route tournait vers le sud en direction de Saint-Hilaire, j'ai rencontré McLain et Haislip et j'ai été informé que les combats en cours sur la route étaient dus au fait que Weaver menait personnellement un assaut sur un pont. Ce fut le début de la création de l'une des plus grandes divisions qui ait jamais combattu et cela était dû en grande partie à ces deux hommes même si la division a encore eu par la suite une série de grands commandants.

Le 5 août, la 90^{ème} a reçu l'ordre d'attaquer vers le sud avec pour mission de s'emparer et de sécuriser un passage sur la rivière Mayenne dans la ville de Mayenne. Pour accomplir cette tâche, il fallait une force à la fois puissante et mobile capable de se tailler un chemin jusqu'à Mayenne en un temps record. C'est là que la célèbre « Task Force⁷¹ Weaver » a été organisée, composée de mon 357^{ème} Régiment (en camions), du 712^{ème} Bataillon de chars, de la 90^{ème} , des Troupes de reconnaissance de la 90^{ème}, du 343^{ème} Bataillon d'artillerie de campagne, de la Compagnie A du 315^{ème} Bataillon du Génie, de la Compagnie A du 315^{ème} Bataillon médical, d'une compagnie du 607^{ème} Bataillon de chasseurs de chars et une batterie du 537^{ème} Bataillon antiaérien. Sous la conduite avisée du brigadier général William G. Weaver, le commandant en second de la 90^{ème} Division, cette force s'est déplacée vers Mayenne et a réussi à s'emparer de la ville et à la sécuriser, ainsi que d'un pont qui a été pris d'assaut et capturé intact avant que les Allemands surpris ne puissent déclencher les charges explosives qu'ils y avaient placé. Une résistance acharnée a été rencontrée, mais elle a été rapidement vaincue lorsque mon 1^{er} Bataillon a fait irruption dans la ville.

Pendant ce temps, les 2^{ème} et 3^{ème} Bataillons traversaient la rivière au sud de la ville sur des bateaux pneumatiques. Le nombre de véhicules détruits pendant la nuit alors qu'ils entraient dans Mayenne sans se douter de rien prouve que cette poussée rapide et bien planifiée avait créé la surprise dans les rangs ennemis. Immédiatement après cette action, le 357^{ème} a été choisi pour mener l'attaque de la division vers Le Mans. Cette dernière attaque devait former la branche sud des gigantesques pinces qui allaient se refermer sur la 7^{ème} Armée allemande à Falaise.

⁷⁰ La guerre telle que je l'ai vécue

⁷¹ Groupe de combat

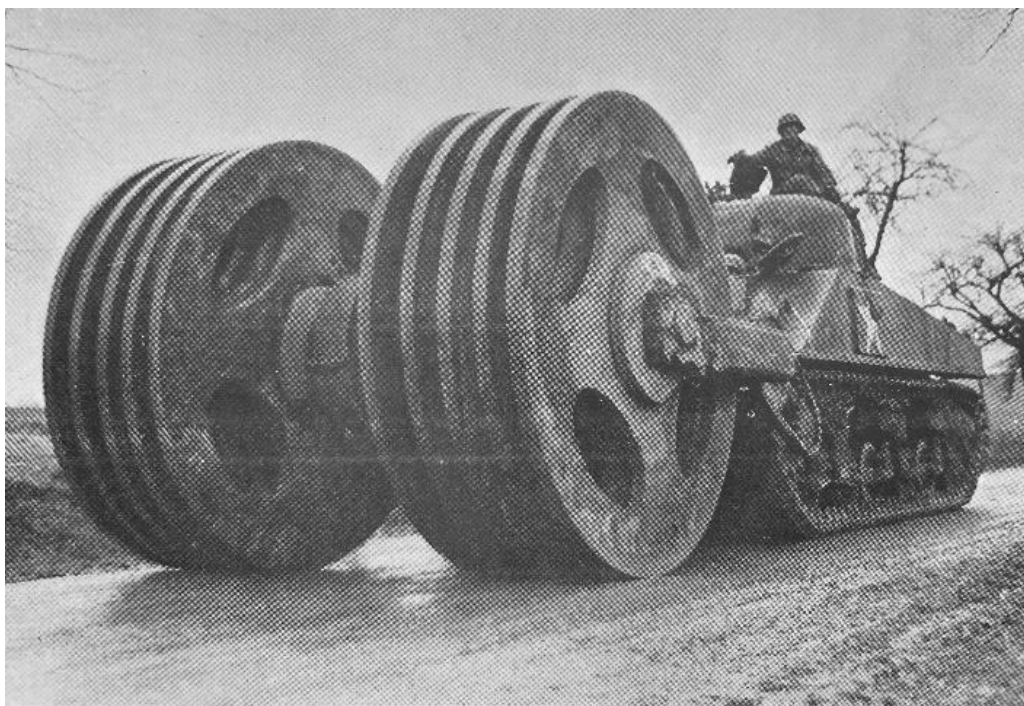
La ville du Mans constituait le point pivot des forces américaines qui devaient se diriger vers le nord et refermer le piège. La vitesse d'exécution était donc d'une importance capitale et la Task Force Weaver était désormais divisée en deux colonnes, l'une commandée par le général Weaver et l'autre par le colonel Barth, mon commandant de régiment.

Nous avons commencé notre avancée sur Le Mans le 6 août, en empruntant chacun des itinéraires différents pour converger vers la ville depuis des directions différentes. L'avancée de nos forces à travers un territoire défendu a été vraiment phénoménale, car elle a été l'une des plus rapides de l'histoire militaire. La façon dont l'ennemi a été mis en déroute pourrait être présentée comme un exemple de la coordination parfaite de toutes les forces et de toutes les armes pour réduire la résistance avec un minimum de perte en temps et en personnel. Les obstacles ennemis qui ne pouvaient être neutralisés par l'artillerie étaient pilonnés depuis les airs par les chasseurs P-47 américains qui étaient généralement disponibles sur appel. C'était l'une des rares fois où nous avions un tel soutien aérien.

Les 225 kilomètres qui séparaient Mayenne du Mans ont été parcourus en moins de dix jours, des dizaines de véhicules et de canons ennemis ont été détruits et plus de 1 500 prisonniers ont été capturés par la division. Il était maintenant temps de se diriger vers le nord et de refermer le piège sur une énorme force allemande qui faisaient face aux unités britanniques et américaines au nord et au nord-est.

Nous avons remporté quelques succès, même si plupart ont été des succès faciles, mais tout le monde a besoin de succès... Les êtres humains, individuellement ou collectivement, ont tous besoin de succès. Et le succès se nourrit de lui-même, il engendre la confiance, et la confiance engendre plus de succès... Quand nous sommes arrivés au Mans et que nous avons viré vers le nord et commencé à monter vers la poche de Falaise, via Argentan et Alençon, nous avons commencé à vraiment sentir que nous étions des soldats. En Normandie, la division manquait de fierté tout simplement parce qu'elle n'avait pas connu de succès dont elle pouvait être fière. Mon régiment n'avait certainement pas de quoi être fier. La seule chose dont nous étions fiers, c'était d'avoir réussi à tenir bon. D'accord c'était un peu négatif et pervers comme sentiment mais, bon, nous étions fiers d'être encore en vie. Mais cela ne suffisait pas. Le général McLain nous a insufflé la confiance en nous et il a détendu l'atmosphère. Et puis les circonstances nous ont apporté des victoires, les victoires nous ont apporté la confiance et la confiance a fait de nous une bonne division. Cela s'est probablement produit de la même façon dans des dizaines de divisions, mais nous la 90^{ème} nous en avions plus besoin que la plupart des autres.

La 90^{ème} Division n'était plus une division de médiocre qualité, ni une simple unité anonyme avec une désignation numérique. Au sortir de son baptême du feu elle était devenue maintenant une force avec laquelle il fallait compter, une force que l'ennemi avait appris à respecter, à éviter et à craindre.



Équipement de déminage alias « Tante Jemima »

Chapitre 19

La poche de Falaise

C'était désormais une guerre de mouvement, qui maintenait les Allemands éternellement sur leurs gardes et sous l'impact de nos coups de boutoir qu'ils étaient incapables de contrer. Il n'y avait plus vraiment de ligne de front en France, seulement des poches de résistance de taille et de force variables. La 7^{ème} Armée allemande, composée de nombreuses troupes d'élite ennemies, se déplaçait vers l'est, menacée par les Britanniques et les Canadiens au nord et par les Américains au sud. Ses lignes de défense avaient été brisées, ses communications détruites. Une seule chose pouvait sauver la 7^{ème} Armée... sortir de la nasse ... se déplacer rapidement vers une ligne à nouveau défendable pour pouvoir se réorganiser et riposter. Mais pour garder cet espoir une chose était prioritaire et essentielle... s'échapper ! La ligne de retraite longeait la route allant du sud-est de la ville de Falaise jusqu'à Chambois, à vingt-cinq kilomètres de là. Entre les deux la route traversait une vallée, où, de part et d'autre, des hauteurs permettaient une observation parfaite de chaque action et de chaque mouvement de l'ennemi.

La bataille de la poche de Falaise (du 12 au 21 août 1944) a été l'engagement final et décisif de la bataille de Normandie. Les forces alliées ont formé une boucle autour de Falaise, dans le Calvados, dans laquelle le groupe d'armées B, avec la 7^{ème} Armée et la 5^{ème} Armée Panzer, s'est retrouvé encerclé par les Alliés. La bataille s'est soldée par la destruction de la majeure partie du groupe d'armées B à l'ouest de la Seine, une débâcle qui nous a ouvert la voie vers Paris et la frontière franco-allemande.

Le 11 août, la 90^{ème} Division, suivie par la 2^{ème} Division blindée du général Leclerc, a entamé sa progression vers le nord. Au cours des jours suivants, l'avance a été régulière malgré une résistance éparse. Le courage et la capacité de combat des soldats français équipés de matériel américain étaient exceptionnels. Des Sherman calcinés et des chars ennemis se faisant face à bout portant témoignaient de la façon dont les Français s'étaient approchés de près de l'ennemi et l'avaient détruit.

Pour aggraver leur situation qui était déjà mauvaise, notre puissance aérienne paralysait littéralement les Allemands. Ils étaient incapables de déployer leurs forces pour arrêter l'assaut allié qui coupait leurs lignes de ravitaillement et leurs voies de retraite. L'état des communications allemandes ne leur permettait pas de savoir où déployer leurs forces. Le 19, nous avons atteint un point près d'Exmes, à l'ouest de Chambois où nous avons pris position pour nous conformer aux ordres d'empêcher les Allemands pris au piège de s'échapper.

Nous avons accompli cette mission avec succès. L'ennemi a lancé des assauts fanatiques et répétés contre nos lignes dans des tentatives désespérées pour réussir à s'échapper, mais son destin était déjà scellé et les signes de sa fin étaient partout : des Allemands morts et des véhicules en feu bordaient les routes et recouvraient les champs. Les tirs d'artillerie ont été particulièrement efficaces au cours de cette opération car les Allemands à découvert n'étaient motivés que par le désir quasi hystérique de pouvoir s'échapper de la poche de la mort.

Les Allemands ayant aligné leurs chars et leurs véhicules pare-chocs contre pare-chocs sur les routes, souvent à deux de front, ils ont donc été rapidement réduits en pièces par nos

concentrations d'artillerie. Dans la poche de Falaise, la plupart des pertes ennemies y compris les chars, ont été causées par l'aviation et l'artillerie, car les Allemands tentaient de se sortir de la nasse et il n'y avait que très peu de routes. Pendant plusieurs jours les colonnes ennemies ont été systématiquement prises sous le feu de l'artillerie. C'était comme un tir aux pigeons depuis les hauteurs où nous étions installés dominant les colonnes allemandes. Nos observateurs donnaient les informations et l'artillerie tirait dans le tas.

Le dernier goulot d'étranglement de la poche de Falaise s'est trouvé dans une petite ville du nom de Chambois. Le 358^{ème} Régiment y a finalement déployé un bataillon qui a lui seul a complètement stoppé la fuite des forces allemandes. Nos chars et nos chasseurs de chars ont certainement détruit certains chars allemands en tête des colonnes, mais le véritable carnage, et ce fut pour eux un véritable enfer, a été causé par l'artillerie et l'aviation.

Il y avait une route principale orientée Est-Ouest qui était bloquée à Chambois. Rien que sur la route il y avait deux ou trois colonnes de chars allemands, parallèles et toutes en direction de l'Est, chaque colonne ayant essayé de doubler l'autre. Puis, de chaque côté de la route, dans les champs, on distinguait clairement des colonnes supplémentaires, au moins une dizaine de chaque côté de la route, soit un total d'environ 20 à 25 colonnes allemandes les unes à côté des autres et se suivant sur une distance à perte de vue. Je veux dire par là qu'il y avait des kilomètres de véhicules, de chevaux, de chars et de camions détruits. C'était tout simplement un spectacle incroyable. Le 21, les dernières étincelles de résistance des Allemands pris au piège se sont éteintes. Mon régiment, qui avait terminé son travail ici, a été relevé par des éléments de la 11^{ème} Division blindée britannique. Ce qui avait été autrefois la fière 7^{ème} Armée allemande forte de plus de 150 000 hommes subissait maintenant les dernières étapes d'un processus d'anéantissement complet.

Au cours de cette opération de dix jours, le 357^{ème} a capturé plus de 1 200 prisonniers, a tué une grande quantité d'Allemands et a détruit des dizaines de véhicules. Pendant cette même période, mon régiment n'a subi qu'un total de trente pertes, dont quatre morts. Outre les forces américaines et françaises, des éléments d'une brigade blindée polonaise, ainsi que la 11^{ème} Division blindée britannique, ont tous opéré dans les environs immédiats et ont été en contact avec mon régiment. Il s'agissait véritablement d'une opération alliée. La puissante Wehrmacht avait été décimée par les Alliés et la ligne allemande à l'ouest de la Seine s'était complètement effondrée.

Après la bataille, j'ai pris un groupe de prisonniers allemands pour transporter notre équipement et nos fournitures. Au loin, j'ai entendu un homme à la voix aiguë demander à mes hommes de voir leur commandant. Ils ont pointé le doigt dans ma direction et l'homme a marché vers moi d'un pas ferme. En se rapprochant, j'ai reconnu le général George Patton. Il m'a demandé si j'étais le responsable et si j'avais ordonné aux prisonniers allemands de transporter les fournitures. Je me suis mis au garde-à-vous et j'ai confirmé que j'avais en effet donné cet ordre. D'une voix aiguë et en utilisant un langage grossier, il m'a dit : « Lieutenant, vous ne savez pas que c'est contraire à la Convention de Genève que d'exiger des prisonniers de guerre qu'ils accomplissent de telles tâches ? » Je lui ai répondu que non, mais que j'allais arrêter de les utiliser. Il m'a répondu : « Eh bien, quand vous en aurez fini avec eux, vous feriez bien de le faire bon dieu ! » et il est parti. La semaine suivante, le journal Stars and Stripes a

publié un article affirmant que l'utilisation de prisonniers était une violation de la Convention de Genève. Ce fut ma seule rencontre avec le vieux « sang et tripes⁷² ».

Les combats de la poche de Falaise ont mis fin à la bataille de Normandie. Elle a également mis fin au plus grand triomphe des Alliés sur le sol français et surtout à la défaite la plus complète et la plus humiliante jamais subie par les forces armées allemandes.

L'implication d'Hitler a été préjudiciable dès le premier jour, avec son insistance pour des contre-offensives irréalistes, la mauvaise gestion de ses généraux et son refus d'envisager un retrait alors que ses armées étaient menacées d'encerclement voire d'anéantissement. Plus de quarante divisions allemandes ont été détruites pendant la bataille de Normandie. Aucun chiffre exact n'est vraiment disponible, mais les historiens estiment que la bataille a coûté aux forces allemandes environ 450 000 hommes, dont 240 000 ont été tués ou blessés. Les Alliés ont remporté la victoire au prix de 209 672 pertes parmi les forces terrestres, dont 36 976 tués et 19 221 disparus.

La zone dans laquelle les combats de la poche de Falaise avaient eu lieu était remplie de vestiges de la bataille, les villages avaient été détruits et des équipements abandonnés rendaient certaines routes impraticables. Des cadavres de soldats, de civils et ceux de milliers de bovins et de chevaux morts jonchaient partout le sol. Sous la chaleur du mois d'août, des asticots rampaient sur les corps des Allemands et de leurs chevaux et des essaims de mouches volaient partout. Des pilotes ont déclaré avoir pu sentir l'odeur nauséabonde du champ de bataille en le survolant.

Le général Eisenhower a déclaré :

« Le champ de bataille de Falaise a été incontestablement l'un des plus grands « champs de la mort » de toutes les zones de guerre. Quarante-huit heures après la fermeture de la poche, j'ai traversé à pied le champ de bataille et j'y ai vu des scènes que seul Dante Alighieri aurait pu décrire. Il était littéralement possible de marcher sur des centaines de mètres en ne foulant que de la chair morte et en décomposition. »

— *Dwight Eisenhower*

⁷² « Blood and guts », le surnom de Patton



Après la poche de Falaise



Les positions de la 3ème Armée et de la 90^{ème} Division d'infanterie.



Chapitre 20

Reims - La poussée rapide vers l'Est

Après la victoire à Falaise, les colonnes de chars américains, à la demande pressante de Patton, se sont précipitées vers l'Est à une vitesse sans précédent pendant que la puissance aérienne alliée ratissait toutes les heures l'ennemi qui fuyait en désordre. La victoire imminente à l'ouest semblait maintenant possible... C'était maintenant une course contre la montre.

Compte tenu de cette situation, le Corps d'armée avait désormais pour mission de rejoindre Fontainebleau, à 267 km plus à l'Est et au sud de Paris, puis de traverser et de sécuriser la Seine à cet endroit. Une fois cette mission accomplie sans rencontrer d'opposition, le 26 août, le XXe Corps d'armée s'est vu assigner la ville de Reims, célèbre pour sa cathédrale, comme prochain objectif. J'allais découvrir plus tard que Reims était la capitale mondiale du champagne, mais nous n'avions pas vraiment le temps d'y goûter maintenant.

La 7^{ème} Division blindée devait mener l'assaut, avec les 90^{ème} et 5^{ème} Divisions d'infanterie qui avaient pour mission de nettoyer respectivement les flancs gauche et droit. Mon régiment a été de nouveau choisi pour mener l'assaut de la division et a démarré son attaque le 28 août le jour même de la libération de Paris⁷³. Cette avancée nous a fait traverser un territoire qui avait été le théâtre de batailles sanglantes et coûteuses en vies humaines pendant la Première Guerre mondiale.

Le 29 août, nous avons traversé la Marne à Château-Thierry. Bien que le pont qui enjambait la rivière à cet endroit soit sous le feu de l'artillerie des Allemands en retraite, les Forces françaises de l'intérieur étaient restées à leurs postes tout autour du pont et avaient empêché sa destruction. Après avoir accompli notre mission initiale de prise et de sécurisation des passages de deux rivières - la Vesle à Fismes et Jonchery et l'Aisne à Pontavert, nous avons traversé Reims le 1er septembre, parcourant les vingt-trois derniers kilomètres à pied.

Début septembre, cependant, est arrivée la « rupture » pour laquelle les Nazis avaient prié. Les armées alliées avaient avancé si rapidement et si loin que les lignes de communication étaient tendues jusqu'au point de rupture. Les approvisionnements essentiels manquaient, l'essence pour alimenter nos machines de guerre devenait une denrée rare et précieuse et par la force des choses nos véhicules se sont arrêtés à contrecœur aux abords de l'Allemagne. Incapables d'avancer davantage, nous sommes restés bloqués dans les environs de Reims et l'ennemi a utilisé ce temps à bon escient en envoyant rapidement des renforts de troupes dans les défenses de la ligne Maginot et du Westwall.

La pénurie d'essence était devenue tellement critique pour nous qu'un retard sur le planning de progression était maintenant nécessaire. Un retard qui, selon certains, a été le responsable de l'allongement de la guerre de plusieurs mois. Alors que nos lignes d'approvisionnement s'étendaient sur des centaines de kilomètres, nous avons bivouaqué à six kilomètres à l'est de Reims en attendant de nouveaux ordres et un approvisionnement en essence. La zone de

⁷³ On donne généralement la date du 25 août comme celle de la libération de Paris.

bivouac portait encore les cicatrices de la dernière guerre et des trous d'obus vieux de 26 ans étaient encore bien visibles.

Le 5 septembre, notre avancée vers le nord-est a repris, en passant par Verdun et la partie sud-ouest de la forêt d'Argonne, où le 2^{ème} Bataillon a capturé 50 Allemands. Verdun avait une importance historique en raison de la bataille du même nom qui s'était déroulée du 21 février au 18 décembre 1916 pendant la Première Guerre mondiale. Cette bataille a été la plus longue de la Première Guerre mondiale et pour les Français, elle en est devenue leur souvenir représentatif. Antoine Prost a écrit : « Comme Auschwitz, Verdun marque une transgression des limites de la condition humaine ».

La mission du Corps était d'avancer le plus à l'Est possible et la ville de Francfort, en Allemagne, était notre prochain objectif. Un objectif plutôt sérieux et notre division suivait la 7^{ème} Division blindée sur son flanc gauche. C'est dans les villes d'Avril et de Briey, à l'est de Verdun que nous avons rencontré notre première opposition. J'ai participé à l'action à Briey. J'étais affecté au 2^{ème} Bataillon et j'ai assuré la coordination avec la compagnie E en tant qu'observateur avancé. Sur la base de mes coordonnées géographiques, une forte concentration de tirs d'artillerie s'est abattue sur la ville. Après s'être rendus, les Allemands qui défendaient la ville ont déclaré qu'ils ne pouvaient plus supporter tous nos tirs d'artillerie. Ils étaient si précis que les Allemands pensaient que nous avions de « l'artillerie automatique ».

Le lendemain, après avoir traversé Briey en suivant toujours le 2^{ème} Bataillon, on a pris position sur les collines qui surplombent le sud-ouest de Thionville. À cet endroit, nous avons mangé du bœuf frais récemment capturé aux Allemands à Homécourt. En une journée, la compagnie a consommé trois quartiers arrière de bœuf et nous sommes restés là pendant deux jours en attendant de recevoir l'ordre de rejoindre le 3^{ème} Bataillon pour aider à la prise d'Uckange, qui se trouvait au sud de Thionville sur les rives de la Moselle.

Le moment est venu pour moi de mentionner les actions de l'un des plus grands héros importants de la 90^{ème}, le colonel Edward S Hamilton. Ed a été breveté à West Point en 1939 et il a débarqué avec nous en Normandie. Le 8 septembre, Ed et ses hommes ont mené un raid surprise et ils ont mis hors d'état de nuire quatre chars allemands et capturé dix-sept soldats ennemis à Avril. Pour son héroïsme, Ed a reçu la « Distinguished Service Cross », la deuxième plus haute distinction militaire américaine. Deux jours plus tard, il a perdu son œil gauche au combat à Hayange (juste à l'ouest d'Uckange) et sa carrière militaire a malheureusement pris fin.

Nous avons progressé sur un terrain accidenté, à travers des vallées profondes, en prenant d'assaut les points d'appui allemands accrochés sur des pentes raides vigoureusement défendues. Les villes à l'Ouest de la Moselle sont tombées les unes après les autres entre nos mains. Le 12 septembre, nous avons livré des combats désespérés de maison en maison pour entrer dans la ville de Thionville, et le lendemain, nous avons nettoyé la partie de la ville qui se trouvait sur la rive proche de la rivière. Le 13, j'ai été promu au grade de lieutenant.

Après deux jours de combats acharnés, nous avons pris la ville et fait plus de quatre cents prisonniers allemands. Le mouvement vers l'Est s'est poursuivi contre une résistance éparse et les patrouilles du 2^{ème} Bataillon ont rapporté que la zone située entre mon régiment et la

Moselle était libre de tout ennemi. Des plans ont alors été rapidement mis sur pied pour envisager une traversée de la Moselle, mais avant le début de l'opération, nous avons reçu l'ordre de nous replier vers le sud et de relever des éléments de la 7^{ème} Divisions blindée et de la 5^{ème} Division d'infanterie près de Homecourt car ces deux dernières avaient rencontré une opposition inhabituellement féroce en provenance de fortifications en béton près de Metz.

Au fil des jours, alors que nous approchions de Metz, notre ligne de front prenait lentement la forme d'un arc dont la raison devenait de plus en plus évidente. Les abords Ouest de Metz étaient entourés d'un imposant cercle de collines, des collines qui devaient, dans la mesure du possible, être prises d'assaut. Sur ces collines avaient été érigées au fil des décennies, de puissantes forteresses se protégeant mutuellement et capables de résister à des bombardements continus qu'ils soient aériens ou d'artillerie. Depuis les forteresses, les Allemands disposaient de points d'observation idéals et de champs de tir dégagés qui constituaient son anneau extérieur de défense. À l'intérieur de cet anneau se trouvait un autre arc de forme similaire mais encore plus puissant, si possible, que celui de l'extérieur. C'est contre l'anneau extérieur des fortifications de Metz que nous mettions maintenant toute notre pression. On avait pour mission d'attaquer ces positions fortifiées dans le cadre de l'offensive générale qui venait d'être lancée pour s'emparer de Metz.

La guerre de poursuite était maintenant terminée. Les Allemands avaient atteint la lisière de leurs positions préparées et ils étaient dorénavant prêts à exiger un prix plus élevé pour nous laisser avancer. Dans cette zone, les défenses ennemies étaient constituées d'un mur de béton de 6 mètres sur 9 qui formait la première ligne de fortification. Devant ce mur on trouvait un avant-poste fortifié, tenu par de jeunes candidats officiers allemands, des fanatiques. Nos attaques initiales contre cette première ligne de fortifications ont fait de nombreuses pertes dans nos rangs et ont clairement démontré qu'un grand effort supplémentaire serait nécessaire pour réussir à percer. Après avoir mesuré le coût d'une telle opération par rapport à l'avantage stratégique immédiat qui en découlerait, la division a décidé que nous resterions dans notre position actuelle et qu'on servirait de force de maintien. Lorsque les difficultés de la réduction de la forteresse de Metz sont devenues encore plus évidentes, les plans d'attaque ont été radicalement modifiés et le nouveau plan prévoyait des attaques de nature limitée, des patrouilles agressives et des incursions constantes dans l'anneau des fortifications de Metz, réputé imprenable.

Les seize jours suivants il y a eu des duels d'artillerie et de mortier, intenses et permanents) doublés de patrouilles agressives des deux côtés, mais aucune action offensive réellement majeure. En plus des tirs d'artillerie et de mortier presque constants au quotidien, le temps froid et pluvieux a causé beaucoup d'inconfort à mes hommes qui ont dû rester assis pendant des jours et des nuits dans des trous individuels régulièrement remplis d'eau.



Le monument à Hayange à la mémoire des onze membres du 357^{ème} tués au combat. Une partie des cendres d'Ed Hamilton est également enterrée ici.



En route pour Metz

Chapitre 21

Metz

Le 1er octobre, de nouveaux plans ont été établis pour une attaque contre la ville de Maizière-Les Metz au sud-est de Metz. La prise de ce village stratégique devait nous permettre de contourner les lignes allemandes et de nous placer dans une excellente position pour forcer leur retrait de la ligne fortifiée. Au nord-ouest de Metz il y avait un grand tas de déchets de fer (qu'on appelle communément du laitier) adjacent à une importante usine sidérurgique des « Reichswerke Herman Goering⁷⁴ ». Les Allemands utilisaient le tas de laitier comme position élevée pour positionner leurs canons dans plusieurs directions. Mon bataillon s'est emparé du tas de laitier tenu par les Allemands et l'a occupé pendant quelques jours.

Le général Patton en avait marre de lire des rapports sur Metz et sur les difficultés que nous avions à prendre la ville... Alors il nous a ordonné de la prendre. De notre côté, on tenait le tiers nord de la zone résidentielle et l'ensemble de la zone industrielle, qui comprenait notamment la grande aciérie. Les Allemands eux, occupaient le reste de la ville. En plus de quelques convertisseurs Bessemer⁷⁵ gigantesques, il y avait un grand château d'eau. De temps en temps, nous y faisions monter en douce la nuit un observateur d'artillerie et nous on s'installait de l'autre côté du château d'eau pour jeter un coup d'œil aux alentours et ajuster les tirs d'artillerie.

Le commandant adjoint de la division, le général William « Wild Bill » Weaver, est venu en visite à Metz pour essayer de comprendre pourquoi la prise de la ville avait été retardée. Wild Bill avait auparavant dirigé la Task Force Weaver, qui avait connu un succès extraordinaire en menant l'offensive en Normandie jusqu'à la victoire de Falaise. Il est venu avec Bill DePuy et a insisté pour monter dans le château d'eau afin d'avoir une vue d'ensemble de la ville et du champ de bataille. À ce moment-là, j'étais l'observateur d'artillerie avancé en place au château d'eau près du terril. J'ai appris plus tard que Wild Bill avait eu une crise cardiaque plusieurs mois plus tard quand il était avec la 8^{ème} Division, mais il souffrait manifestement déjà de problèmes cardiaques car il se fatiguait très facilement. Il a dit à DePuy : « Allez, DePuy, on va monter sur ce château d'eau. » DePuy a répondu : « C'est pas vraiment une bonne idée, mon général ». Quoiqu'il en soit, ils ont commencé à grimper et ont fait environ la moitié du chemin quand Wild Bill a dû s'arrêter, épuisé. Ils ont tous les deux attendu là, à mi-chemin, pendant un long moment en attendant que Wild Bill retrouve sa respiration et il a finalement réussi à poursuivre son ascension mais il est arrivé au sommet en soufflant comme un bull dog...

À ce moment-là, bien sûr, leur venue avait attiré pas mal d'attention. Et, pendant que nous étions là-haut, un canon d'assaut allemand a tiré une de ses munitions à travers ce réservoir d'eau vide. Eh bien, si vous pensiez avoir déjà entendu un grand bruit de résonance, vous devriez entendre un obus perforant traverser un réservoir d'eau vide... Cela nous a tous

⁷⁴ La Reichswerke Hermann Göring était un conglomérat industriel de l'Allemagne nazie fondé en juillet 1937 pour extraire et raffiner le minerai de fer de Salzgitter jugé non rentable économiquement par les aciéries privées.

⁷⁵ Le procédé Bessemer était un procédé d'affinage de la fonte brute qui servait à fabriquer de l'acier peu coûteux.

encouragés à partir et nous avons rebroussé chemin. Avant de partir, Wild Bill a passé son temps à se promener sur le front là où il avait une vue particulièrement bonne de toute la situation. Le général Weaver était le « vieux schnock » le plus pittoresque et, je dirais, le plus aimé que nous ayons jamais eu dans la division.

Le 7 octobre, le 2^{ème} Bataillon a lancé son attaque contre Metz et il a réussi à envahir près de la moitié de la ville avant que la résistance allemande ne se durcisse et que la bataille ne se transforme en des combats de maison en maison. Les Allemands, pleinement conscients de l'importance stratégique de cette ville, avaient reçu l'ordre de défendre chaque habitation jusqu'au dernier homme. Les combats du 2^{ème} Bataillon se sont poursuivis pendant les 22 jours suivants. Des mines et des pièges explosifs étaient dissimulés dans chaque maison et les tirs d'artillerie et de mortier pleuvaient littéralement jour et nuit. Toutes les armes de l'arsenal, y compris les charges de démolition et les canons automoteurs de 105 mm et 155 mm ont été utilisés contre les Allemands. La ville contestée était devenue un terrain d'entraînement pratique où de nouvelles méthodes de combat de rue se perfectionnaient au fil des jours. Des attaques ont été lancées dont les objectifs étaient délibérément calculés pour des compagnies, des pelotons ou des sections. Des expériences ont été tentées, des leçons ont été intégrées ou rejetées dans ce qui était alors l'école de guerre la plus pratique au monde.

Pendant cet épisode, je me suis retrouvé en position de réserve pendant une bonne partie du mois d'octobre où du temps a été consacré au repos, à l'entraînement, au remplacement ou au re complètement des munitions et des fournitures. Avec un regard tourné vers la mystérieuse ligne Siegfried, déjà très médiatisée, les méthodes et les techniques de réduction des casemates ont été étudiées, démontrées, perfectionnées, pratiquées et répétées.

La 90^{ème} Division d'infanterie américaine était alors toujours en place sur le bord extérieur de l'arc défensif à l'ouest de Metz où nous avons trouvé et utilisé des maisons et des églises abandonnées pour nous abriter. On était installés dans un ancien bâtiment scolaire français où nous avons pu profiter de l'électricité et de douches chaudes. La vie était agréable ici, car contrairement aux autres cantonnements c'était formidable de pouvoir se laver à l'eau chaude. Le 15 octobre, le général de brigade James A. Van Fleet a pris le commandement de la division et nous, nous avons repris l'action fin octobre. En effet ce n'est que le 29 octobre, après que la ville de Metz ait été réduite à l'état de ruines, que mon bataillon et le 3^{ème} ont réussi, par un assaut coordonné, à envahir la ville et à détruire la garnison allemande qui la défendait. C'est au cours de la matinée de ce jour-là que le colonel Barth a été grièvement blessé alors qu'il observait la progression de l'attaque depuis une position de première ligne. Le commandement de l'ensemble de l'opération a ensuite été assumé par le lieutenant-colonel John H. Mason, le commandant du 3^{ème} Bataillon, jusqu'au lendemain quand le colonel Julian H. George est arrivé pour prendre le commandement de mon régiment, le 357^{ème}.

La perte du colonel Barth a été durement ressentie par mon régiment. Sa sureté de jugement, ses compétences tactiques et son bon sens commun avaient permis les nombreux succès de mon régiment, obtenus avec un minimum de pertes humaines. Pour mon régiment l'évacuation du colonel Barth aura été la perte de son meilleur soldat.

Les combats pour la prise de Metz avaient été féroces et avaient fait de nombreuses victimes dans nos rangs. Au cours des 27 jours de bataille, 552 pertes avaient été enregistrées, dont 51 morts. Les pertes ennemies parmi les troupes d'élite positionnées dans la région de Metz ont été estimées à un nombre bien plus élevé. La ville fortifiée de Metz avait été assiégée par d'autres divisions de la Troisième Armée et leurs actions conjuguées avaient permis la chute de la résistance ennemie à l'ouest de la Moselle.

Le 30 octobre j'ai reçu la Bronze Star avec le « V » pour service méritoire dans les opérations militaires contre l'ennemi en France du 5 juillet au 30 octobre 1944.

La Bronze Star (Étoile de bronze) est décernée aux membres des forces armées américaines pour service méritoire dans le cadre d'opérations militaires contre l'ennemi dans une zone de combat. Elle est la quatrième plus haute décoration militaire récompensant la bravoure. Dans l'armée de terre, les insignes en forme de « V » sont portés uniquement pour indiquer la participation à des actes d'héroïsme lors d'un conflit avec un ennemi armé.

Les Allemands étaient désormais conscients des capacités de la 90^e. Voici une description allemande de ma division à l'époque : « L'ennemi (la 90^{ème}) ne considère plus le combat comme un sport, mais il se bat avec fanatisme pour conserver ses gains de territoire. Le moral de ses troupes est bon, et il attaque avec force même confronté à de lourdes pertes. Dans les zones boisées ou les forêts, l'ennemi est extrêmement méfiant et prudent..., il est rusé et sait bien se déplacer. Dans les combats de forteresse, il a également fait ses preuves et s'est rapidement adapté à la nouvelle situation... L'artillerie américaine est très précise et dispose de suffisamment de munitions pour pouvoir tirer sur des soldats isolés, des messagers, des motocyclistes, etc... Les chars sont parfaitement camouflés, si bien qu'ils sont souvent impossibles à reconnaître, même à courte distance... L'ennemi dispose d'excellentes communications jusqu'aux toutes premières lignes. »

Le 1er novembre, nous avons été relevés par le 377^{ème} Régiment de la 95^{ème} Division d'infanterie et on est retournés à Mercy-le-Bas, à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Metz, pour une brève période d'entraînement et de rééducation. Les hommes avaient bien mérité ce break de repos car ils avaient occupé des positions de première ligne très disputées pendant plusieurs jours.

*Une image bien connue de la
90^{ème} au combat à Metz.*





Le grand tas de scories que nous avons capturé et tenu est visible sur la gauche.

*Monument à
Metz*



Je suis sur un canon allemand capturé.

Chapitre 22

Le général Bill DePuy

Comme je l'ai mentionné précédemment, Bill DePuy a été l'un de mes meilleurs amis et compagnons d'armes au sein du 357^{ème}. Nous avons débarqué ensemble sur Utah Beach et combattu cote à cote tout au long de la guerre.

De petit gabarit, il mesurait environ 1,70 m et pesait au plus 63 kg tout mouillé, mais comme soldat c'était un géant. Il était né à Jamestown dans le Dakota du Nord et sa carrière militaire a commencé lorsqu'il s'est engagé dans la Garde Nationale du Dakota du Sud où il est rapidement devenu chef de section. En 1941, il a obtenu une licence en économie à l'université d'État du Dakota du Sud et une promotion comme sous-lieutenant dans l'infanterie après avoir suivi une formation d'élève officier de réserve. Il a été affecté au 20^{ème} Régiment d'infanterie à Fort Leonard Wood, dans le Missouri et à cette époque, il a fait l'aller-retour à pied avec son peloton pour pouvoir participer aux manœuvres de Louisiane soit 800 km aller-retour.

En 1942, à l'âge de 22 ans, il a été promu lieutenant dans la toute nouvelle 90^{ème} Division d'infanterie avant de prendre finalement le commandement du 1^{er} Bataillon de la division le 4 décembre 1944. Je commandais alors la compagnie B du 1^{er} Bataillon et j'étais son S-3 ou officier des opérations, un poste important dans la chaîne de commandement. Bill est devenu plus tard le commandant en second du régiment. Il a été décrit comme « exceptionnel » par le chef de la 90^{ème} Division, le général de division Herbert L. Earnest. Plus tard, le général James A. Van Fleet a qualifié de « brillant » le travail de DePuy et il a ajouté que « son leadership courageux à la tête de son bataillon dans de nombreuses actions, y compris dans les Ardennes, aura certainement été un des meilleurs exemples d'efficacité du commandement montré au cours d'opérations d'infanterie de cette guerre ». Vers la fin de la guerre, Bill a occupé le poste d'officier des opérations de la division et il a été promu lieutenant-colonel en janvier 1945.

Après la Seconde Guerre mondiale, Bill a été élève au Command and General Staff College⁷⁶ de l'armée des États-Unis. Après avoir obtenu son diplôme, il a occupé une multitude de postes de commandement et d'état-major, notamment le commandement du 2^{ème} Bataillon de la 8^{ème} Division d'infanterie, ceux de la 4^{ème} Division d'infanterie et du 1^{er} Groupe de combat et enfin les commandements des 30^{ème} et 3^{ème} Divisions d'infanterie, tous deux en République fédérale d'Allemagne.

En 1948, Bill a suivi le Defense Language Institute⁷⁷ pendant un an pour apprendre le russe, puis il a été nommé attaché militaire adjoint en 1949, avant de devenir plus tard l'attaché militaire à Budapest, en Hongrie. Pendant la guerre de Corée, Bill a passé du temps en convalescence après s'être cassé la jambe en faisant du ski pendant son séjour en Hongrie.

⁷⁶ Le United States Army Command and General Staff College (CGSC), situé à Fort Leavenworth au Kansas, est une école de formation pour les officiers de l'armée de terre américaine, les officiers d'autres services et les officiers étrangers.

⁷⁷ Le Centre des langues étrangères de l'institut de langues de la Défense (nom original en anglais : Defense Language Institute - Foreign Language Center, DLIFLC) est un institut de recherche et d'éducation pour les langues étrangères du département de la Défense des États-Unis.

Bill a ensuite travaillé clandestinement au service de la Central Intelligence Agency en Chine et dans d'autres pays asiatiques avec d'autres anciens membres du 357^{ème} Régiment dont notamment le colonel Dick Stilwell et les lieutenants-colonels Ed Hamilton et John Mason. Il a fréquenté l'Armed Forces Staff College⁷⁸ avant de terminer l'école des parachutistes à l'âge avancé de 43 ans.

Bill a rencontré Marjory Kennedy Walker de Salem, en Virginie, une spécialiste de l'Extrême-Orient qui avait travaillé à la fois pour le Bureau des Services Stratégiques et pour la CIA et ils se sont mariés en juin 1951. Un fils, William E. DePuy Jr. est né en juillet 1952 et deux filles, Joslin et Daphne, respectivement en juillet 1953 et 1954.

Muté au Vietnam pour la première fois en 1964, Bill a occupé le poste de chef d'état-major des opérations pour le Military Assistance Command, Vietnam⁷⁹. En 1965, Bill était un proche conseiller du général William Westmoreland, le commandant en chef des forces américaines au Vietnam de 1964 à 1968 et à cette époque Bill et Dick (diminutif de Richard - ancien de la 90^{ème}) Stilwell étaient les principaux architectes des tactiques américaines utilisées pendant la guerre du Vietnam. En mars 1966, Bill a pris le commandement de la 1^{ère} Division d'infanterie, la « Big Red One » au Vietnam⁸⁰. Pendant sa mission comme commandant de la division, il a créé un fonds de bourses d'études pour les enfants des soldats de la 1^{ère} Division d'infanterie tués au Vietnam, qui est finalement devenu la Fondation de la Big Red One.

De plus, pendant cette même période, il s'est fait connaître pour sa gestion « dite à la hache » des officiers renvoyant jusqu'à cinquante-six officiers sous ses ordres, dont sept commandants de bataillon et de nombreux autres commandants, capitaines et majors. Cela a conduit le général Harold K. Johnson, alors chef d'état-major de l'armée de terre, à déclarer : « Si chaque commandant de division limogeait son personnel au même rythme que DePuy, je serais bientôt à court de lieutenants-colonels et de commandants. Il les bouffe comme des cacahuètes... » Bill a expliqué plus tard à un journaliste que son expérience de la Seconde Guerre mondiale lui avait fait comprendre l'importance d'un bon leadership en temps de guerre, car il avait « combattu en Normandie avec trois commandants de bataillon qui auraient dû être relevés en temps de paix ». Il croyait passionnément que le commandement était un privilège qui se méritait, et non un droit lié au seul grade.

À un moment donné pendant la guerre du Vietnam, j'ai contacté Bill et je lui ai proposé mes services pour tout poste auquel il voudrait bien m'affecter. Il m'a envoyé une réponse très réfléchie dans laquelle il me précisait que le Vietnam n'était pas un bon endroit pour mes services et que cette guerre n'avait rien à voir avec ce que nous avons vécu ensemble pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a évoqué la politique de l'armée à cette époque et pensait que

⁷⁸ Situé à Norfolk (Virginie), la mission du Collège d'état-major des forces armées, telle que définie par l'état-major interarmées, est la suivante : « Former les officiers sélectionnés parmi les forces armées des États-Unis aux opérations interarmées. »

⁷⁹ Le Military Assistance Command, Vietnam (Commandement pour l'Assistance Militaire au Vietnam, abrégé MACV ou *mack vee*), était une structure de commandement unifiée pour toutes les forces militaires américaines du Sud-Vietnam pendant la guerre du Viêt Nam.

⁸⁰ Deux ans plus tard, le général Orwin Talbott prendra à son tour le commandement de la 1^{ère} Division. Lui aussi un ancien de la 90^{ème} qui alors capitaine commandait la compagnie G du 359^{ème} avant d'être blessé le 26 juillet 1944 au chemin de l'hôpital.

certaines de ses commandants qui ne cherchaient qu'à obtenir des promotions auraient des problèmes avec moi si je venais à ce moment-là. En fait il craignait que ma venue ne soit prise pour du « copinage ». Malgré mon envie de continuer à servir, j'ai compris ses préoccupations et j'ai accepté sa décision.

On se souvient surtout de Bill pour ses efforts particuliers quand il était le premier commandant du United States Army Training and Doctrine Command⁸¹ de 1973 à 1977 où il a travaillé à la modernisation de la structure, de la doctrine et des politiques de formation de l'armée et supervisé la reconstruction et la réorganisation de ce que beaucoup considéraient comme une « armée brisée » après la guerre du Vietnam. Dans un discours prononcé en juin 1973 à Fort Polk, en Louisiane, il a exposé sa vision stratégique du monde affirmant qu'une guerre en Europe contre l'Union soviétique devrait être menée rapidement et de manière décisive avec une armée qualitativement supérieure afin de neutraliser l'avantage des Soviétiques en matière de main-d'œuvre. Dans un autre discours prononcé la même année, il a souligné la nécessité d'un entraînement réaliste pour des formations interarmes hautement maniables, dans lesquelles les chars d'assaut joueraient un rôle de premier plan sur le champ de bataille. Il a pu développer ces points de vue en se basant sur son expérience de la Seconde Guerre mondiale, celle d'une armée allemande entraînée à la blitzkrieg (guerre éclair) confirmée par l'analyse des combats israéliens pendant la guerre du Kippour en 1973. De nombreux chefs militaires, dont le général Norman Schwarzkopf, ont attribué la victoire rapide et décisive de la première guerre du Golfe en 1991 aux tactiques et aux conseils développés plus tôt par Bill DePuy.

Bill a finalement atteint le grade de général quatre étoiles et il s'est retiré du service actif en juillet 1977, pour s'installer à Highfield, en Virginie. Il y est décédé le 9 septembre 1992 de la maladie de Creutzfeldt-Jakob, une maladie dégénérative du cerveau.

Dans toute sa carrière il a reçu deux Distinguished Service Crosses, cinq Army Distinguished Service Medals, une Air Force Distinguished Service Medal, trois Silver Stars, une Legion of Merit, une Distinguished Flying Cross, une Bronze Star Medal, deux Purple Hearts, et une Air Medal avec le « V ». Ses décorations étrangères comprennent le grade de Commandeur de la Légion d'honneur française, la Croix de chevalier de l'Ordre du mérite allemand, la Croix de la vaillance du Vietnam et l'Ordre du mérite de la sécurité nationale de première classe de la République de Corée.

Pour utiliser un vieux cliché, Bill et moi étions comme deux frères. À un moment donné, vers la fin de la guerre, je me souviens très bien qu'il conduisait une jeep à toute vitesse sur une route avec moi debout derrière aux commandes de la mitrailleuse lourde (12,7mm) qui y était fixée, avec l'idée de mitrailler les éventuelles positions ennemies. Je me suis tourné vers lui et je lui ai dit : « Bill, c'est de la folie, on va se faire tuer. » Il m'a regardé en souriant et il m'a dit :

⁸¹ Le « U.S. Army Training and Doctrine Command » (TRADOC) était un commandement majeur de l'armée de terre des États-Unis basé à Fort Monroe, Virginie et en activité de 1973 à 2025. Le TRADOC avait pour but de recruter, d'entraîner et de former les soldats et les gradés de la U.S. Army. Le 2 octobre 2025, il a été dissous et sa fonction a été reprise par le nouveau « United States Army Transformation and Training Command » (T2COM).

« Jim, on a déjà vécu tellement de trucs, ce qui peut nous arriver maintenant n'a pas vraiment d'importance. »

Bill DePuy était un grand ami et certainement le soldat le plus noble et le plus courageux que j'aie jamais rencontré. Ce fut pour moi un honneur de le connaître et de servir à ses côtés.



Le général Bill DePuy

Chapitre 23

La traversée de la Sarre

Le 21 novembre 1944, j'ai obtenu une permission pour me rendre à Paris pendant quelques jours. À cette époque, nous avons capturé un camion ennemi qui transportait la solde des soldats allemands. En France ils étaient payés en francs français et le camion était rempli de billets... Quelques-uns d'entre nous ont pris une quantité importante de francs en guise de « butin de guerre » et ont pris rapidement la direction de Paris, récemment libéré, pour un congé de 48 heures. Nous avons fait la fête au Moulin Rouge, dormi dans des lits et pris des bains bien chauds et mérités. J'ai dit à mes amis que « ce soir, on faisait la fête aux frais de l'armée allemande ! » Cet intermède a été un petit répit au milieu des horreurs de la guerre.

La ligne Maginot avait été écrasée par notre avancée. L'Allemagne se trouvait maintenant à seulement quelques kilomètres plus à l'Est et c'est là que se trouvaient les fortifications sur lesquelles le Haut Commandement ennemi comptait tant pour sauver le sol « sacré » de la patrie. Nous étions sur le point d'affronter la ligne Siegfried.

Le 24 novembre, après avoir savouré un traditionnel repas de Thanksgiving à base de dinde, nous nous sommes rendus en camion vers une zone de rassemblement située au nord-est, près de Colmen. C'est ici, près de Neunkirchen, que les premiers éléments de mon régiment ont foulé le sol allemand. Le 26 novembre, le 3^{ème} Bataillon a attaqué la ville de Fürweiler dans la Sarre où il s'est heurté à une vive résistance et à des tirs de toutes sortes d'armes. Mais à la tombée de la nuit, ce bataillon a réussi à prendre la ville et à faire 107 prisonniers. Fürweiler a donc été la première ville allemande capturée par la force par mon régiment.

À cette époque, Bill DePuy qui était le S-3 du régiment (officier en charge des opérations) et moi-même nous commandions la compagnie B du premier bataillon. Bill était commandant et j'étais lieutenant. En tant que S-3 du régiment, Bill se déplaçait constamment d'un poste de commandement du bataillon à un autre pour transmettre les plans et les ordres de la division et du régiment, pour déterminer les pertes, évaluer les besoins en nourriture et munitions, fournir des conseils de commandement et globalement pour faire tout ce que font les officiers des opérations... Pour l'anecdote, je suis devenu son S-3 du premier bataillon, mais c'était plus tard. Quoi qu'il en soit, lui et moi nous nous déplaçons ensemble à pied la nuit entre les postes de commandement du bataillon. Nous étions souvent juste tous les deux et il n'y avait ni opérateur radio ni personne d'autre avec nous. Nous coordonnions le plan visant à mettre l'ensemble du régiment en position d'attaque pour pouvoir traverser la Sarre dans un avenir très proche. Bien que nous soyons à pied dans une forêt, en territoire inconnu et au milieu de la nuit, nous avions une assez bonne idée de la direction dans laquelle nous nous dirigeons, mais après avoir marché pendant un certain temps, la météo a tourné à la neige et la visibilité est devenue quasiment nulle. Bill m'a dit : « Jim, On va vérifier où on est... Je crois qu'on est paumés... » Nous avons en effet perdu nos repères et on a donc convenu que la chose la plus intelligente à faire était de nous arrêter là où nous étions et d'attendre. Nous nous sommes allongés sur le sol enneigé, on s'est serrés dans les bras l'un de l'autre et nous avons dormi un peu en nous tenant chauds mutuellement pour le reste de la nuit. Aux premières lueurs du jour, nous nous sommes levés, on a déterminé où nous étions, et on a rejoint le poste de

commandement du bataillon le plus proche, puis les autres postes de commandement des bataillons. Bill avait 25 ans et moi 26. Vous imaginez !

C'est également ici que sont tombés les premiers tirs d'artillerie provenant des emplacements de la ligne Siegfried sur la rive Est de la Sarre. La ligne Siegfried était similaire à la ligne Maginot dans son principe. Il s'agissait d'un système de casemates et de points d'appui construit par l'Allemagne le long de sa frontière occidentale dans les années 1930 et agrandi en 1944. Notre mission consistait désormais à nettoyer toute la rive ouest de la rivière, la Sarre.

C'est pourquoi, le 29, lorsque d'autres éléments de la division présents sur le flanc droit ont rejoint le 357^{ème}, nous avons avancé vers l'est et le sud-est. Pendant cette progression, nous avons rencontré une résistance sous la forme de champs de mines, de tirs d'artillerie lourde et d'actions sporadiques d'infanterie d'arrière-garde, mais le 3 décembre, on avait atteint le bord de la Sarre. Au cours de cette opération, mon 1^{er} Bataillon a subi le bombardement d'artillerie le plus intense que nous ayons jamais connu jusqu'à présent, avec plus de deux cents obus tombés sur nos positions de première ligne en moins de 16 minutes.

La mission suivante n'était ni un secret ni une surprise : il allait falloir effectuer une traversée d'assaut de la Sarre. C'est sur la rive Est de ce cours d'eau rapide que se situaient les premiers blockhaus de la ligne Siegfried, et l'opération s'annonçait difficile.

Les plans prévoyaient d'établir notre tête de pont sur la Sarre près de Dillingen... proche de la partie la plus dense et la plus large de toute la ligne Siegfried et la date de la traversée avait été fixée au 6 décembre 1944. Les quelques jours précédant l'assaut ont été consacrés au réajustement des lignes, au déminage des routes et à la réduction par tir direct des casemates situées sur les rives opposées, au moins celles qui étaient visibles.

La Sarre présentait plusieurs problèmes, dont certains semblaient insurmontables. La nature du terrain n'offrait que quelques approches possibles de la rivière elle-même, dont l'emplacement était bien connu de l'ennemi et donc soumis à ses tirs d'artillerie qu'il préférait concentrer sur des cibles aussi rentables. Les hauteurs au nord offraient aux Allemands des postes d'observation idéaux pour surveiller tout ce qui pouvait se passer sur toute la longueur de la rivière et pouvoir ajuster leur tir en conséquence. Nos observateurs avaient noté que la grande densité des casemates leur permettait de se couvrir mutuellement et nous ne savions pas jusqu'où elles s'étendaient en amont de la rivière. Le terrain plat et dégagé situé entre la rivière et la voie ferrée qui lui était parallèle était complètement couvert par les fortifications, et en plus il y avait des tranchées dans le terrain plat lui-même. La difficulté supplémentaire c'était que la Sarre, comme la Moselle, était en crue, ses deux rives étaient inondées rendant les déplacements extrêmement difficiles, voire impossibles.

L'idée de construire un pont sur la rivière a été abandonnée après le troisième jour en raison des tirs ennemis continus et intenses sur le site probable de son installation mais aussi à cause de la crue permanente de la rivière. Malgré ces obstacles, les techniciens du Génie ont réussi à installer une passerelle qui est restée en place suffisamment longtemps pour permettre à quelques troupes de traverser la rivière. Mais les Allemands ont pilonné le site et ont réussi à détruire le pont. Et c'est alors que l'histoire s'est répétée : l'infanterie a dû être ravitaillée par

des commandos qui devaient utiliser les bateaux d'assaut pour affronter les dangereux courants de la rivière.

Aux premières heures du 6 décembre prenant une fois de plus l'ennemi par surprise, nous avons reproduit l'exploit que nous avions réalisé sur la Moselle moins d'un mois plus tôt, en réussissant à traverser la Sarre en silence sur des bateaux d'assaut. Le 358^{ème} Régiment était sur la droite et nous nous étions sur la gauche, tandis que le 359^{ème} nous couvrait avec un feu nourri depuis la rive ouest de la rivière, attirant sur lui en retour de lourds tirs de représailles.

Comme décrit dans le premier chapitre, ma mission consistait à approvisionner et à gérer le dépôt de munitions du régiment sur la rive Est de la Sarre. J'ai rassemblé un groupe de douze de mes gars et après avoir traversé la rivière à bord de bateaux d'assaut, nous nous sommes aventurés un peu à l'intérieur des terres. On a trouvé et neutralisé plusieurs casemates ennemies qui se trouvaient maintenant derrière nous. Au cours de cette opération, nous avons même utilisé contre eux une mitrailleuse prise aux Allemands, on en a tué beaucoup et on a fait quarante et un prisonniers. Nous avons pu établir un point de ravitaillement pour le régiment, distribuer les fournitures collectées et les transporter directement jusqu'aux compagnies engagées dans la bataille puis au retour ramener les blessés avec nous sur la rive du fleuve. Nous avons poursuivi cette opération pendant deux jours et deux nuits consécutives sans dormir. Nous avons essuyé des tirs ennemis intenses, subi le harcèlement constant des patrouilles allemandes mais heureusement, mon groupe n'a pas subi de pertes en vies humaines et bien évidemment cette mission a contribué au succès global du régiment face à l'ennemi.



La traversée de la Sarre



Les prisonniers de guerre allemands sont pris en charge par la 90^{ème} après la traversée de la Sarre

Pour ces actions, j'ai reçu la Silver Star et la British Military Cross. La Silver Star est la troisième décoration militaire des forces armées américaines attribuée pour bravoure au combat contre un ennemi des États-Unis (Les deux autres distinctions les plus élevées sont la Distinguished Service Cross et la Congressional Medal of Honor). La British Military Cross est la deuxième plus haute décoration militaire (derrière la Victoria Cross). Équivalente de notre Distinguished Service Cross, elle est normalement décernée aux officiers des forces armées britanniques en reconnaissance d'« un ou plusieurs actes de bravoure exemplaire au cours d'opérations actives

contre l'ennemi sur terre ». Elle est décernée aux soldats non britanniques sur recommandation d'officiers britanniques et j'ai appris bien des années plus tard que pendant la Seconde Guerre mondiale, seuls 133 soldats américains l'avaient reçue.

Évidemment, aucun d'entre nous n'a combattu dans cette guerre pour obtenir des récompenses, des décorations ou des hommages. Nous nous sommes battus pour nous protéger les uns les autres et surtout pour atteindre les objectifs avec le moins de pertes possible. Les récompenses signifiaient simplement que quelqu'un détenteur de l'autorité reconnaissait que vous aviez fait du bon boulot ou quelque chose d'extraordinaire. Nous ne nous comparions pas aux autres et nous nous battions tous pour le bien commun et le bien-être de chacun. Tout cela était très éprouvant physiquement et mentalement. Comme l'a dit un jour le président Theodore Roosevelt, « Le courage, ce n'est pas avoir la force de continuer mais c'est de continuer quand on n'a plus la force. »



Remise de la Silver Star



Silver Star et British Military Cross



Citation en date du 2 août 1945 pour l'attribution de la British Military Cross, décernée au lieutenant James W. Hoerner par Sa Majesté le roi d'Angleterre :

« Lorsque le 35^{ème} Régiment d'Infanterie a traversé la Sarre le 6 décembre 1944, le lieutenant Hoerner a traversé la rivière avec la vague d'assaut et a emmené avec lui un groupe chargé de l'approvisionnement. Sur l'autre rive, le groupe a été immobilisé par les tirs venus d'un blockhaus ennemi. Avec pour seules armes leurs fusils individuels, les membres du groupe sont parvenus à déjouer habilement les manœuvres de ce premier blockhaus, à le capturer et à en faire prisonniers les défenseurs. Désormais couverts par ce premier blockhaus, les hommes ont attaqué à nouveau et, avec l'aide supplémentaire d'une mitrailleuse allemande capturée, ils ont pris le deuxième blockhaus. Cette procédure a été répétée deux fois de plus et, le soir du premier jour, ce groupe de transport, dont aucun des membres n'était un tireur d'élite, avait capturé et neutralisé quatre blockhaus et fait quarante prisonniers. Une fois l'objectif du régiment atteint, le lieutenant Hoerner a immédiatement regroupé ses hommes et les a laissés se reposer, tout en partant en reconnaissance pour trouver une route de ravitaillement menant à la rivière. Pour ce faire, il a dû retraverser plus de 700 mètres de terrain à découvert qui était toujours sous l'observation et le feu direct de l'ennemi. Il y a réussi, faisant preuve d'un grand courage, au mépris complet de sa propre sécurité.

La tête de pont établie par le régiment était si fragile et les combats et les tirs d'artillerie si violents qu'il était impossible de construire un pont sur la rivière. De retour avec ses hommes après la tombée de la nuit, le lieutenant Hoerner a travaillé toute la nuit pour rassembler les fournitures dispersées le long de la rive par les bateaux d'assaut, ce qui nécessitait de nombreux déplacements sur ces mêmes 700 mètres de terrain découvert sous le feu des armes légères, des mortiers et de l'artillerie. En l'absence de personnel de ravitaillement, le lieutenant Hoerner a alors établi un point de ravitaillement régimentaire, a distribué les fournitures rassemblées et, avec son propre groupe, ils les ont transportées à nouveau directement aux compagnies engagées. Pendant deux jours et deux nuits sans sommeil, le lieutenant Hoerner a poursuivi cette opération, malgré les tirs intenses de l'ennemi et le harcèlement constant des patrouilles ennemies. La troisième nuit, un groupe ennemi a courageusement attaqué celui du lieutenant Hoerner, mais il s'est dispersé lorsqu'un de ses membres a été tué au cours d'un combat au corps à corps, sans que le groupe du lieutenant Hoerner ne subisse aucune perte humaine ou ne perde de ravitaillement. En amenant des vivres depuis la rivière et en y ramenant des blessés, le lieutenant Hoerner a réussi à surmonter ce qui semblait être une situation désespérée et impossible.

C'est uniquement grâce à la persévérance, au leadership exceptionnel et à la bravoure remarquable du lieutenant Hoerner que le régiment a été approvisionné en nourriture et en munitions, les fournitures vitales qui ont contribué au succès de l'opération.



Après la traversée de la Sarre, quelques hommes du 357^{ème} ont reçu une permission de 30 jours pour rentrer chez eux avec deux mois de voyage. Ces hommes avaient reçu des Purple Hearts ou d'autres récompenses pour leur bravoure. Je suis resté au combat.

Note historique : Le sergent-chef Harold A. Schafer de Denver était un membre de la compagnie B du 1^{er} Bataillon du 357^{ème} Régiment de la 90^{ème} Division d'infanterie et le lieutenant Hoerner était son commandant de compagnie. Débarqué avec la 90^{ème} à Utah Beach le 8 juin, Schafer a été tué dans la ville allemande de Dillingen le 10 décembre 1944, lors de la traversée de la Sarre. Il avait 28 ans.

Il a été tué dans une tranchée au milieu de violents combats. Sa famille a été informée dans une lettre qu'il s'était levé pour aider un camarade blessé et qu'il avait été touché au visage par un tir de mitrailleuse qui l'a tué sur le coup. Les Américains ayant été contraints de battre en retraite de l'autre côté de la Sarre et d'abandonner leurs morts sur place, c'est tout ce que l'on savait sur lui.

Plusieurs mois se sont écoulés avant que sa famille ne reçoive le premier télégramme leur indiquant brièvement qu'il était porté disparu. Plus tard, une autre lettre a été envoyée à sa jeune épouse, informant la famille de son décès. Mais aucune information sur son corps ou une quelconque tombe n'y était fournie car il n'avait pas été retrouvé. Pendant des années, la mère de Harold dont la mort de son fils hantait les pensées a écrit des lettres à l'armée pour demander où il se trouvait. Il y a plusieurs années, la famille du sergent-chef Schafer a contacté la DPAA⁸² afin qu'elle l'aide à rechercher sa dépouille. L'agence, qui dispose d'une grande

⁸² Defense POW/MIA Accounting Agency (DPAA) est une agence du Département de la Défense des États-Unis (DoD) fondée le 15 janvier 2015 et chargée de retrouver les corps des militaires américains prisonniers de guerre ou disparus au combat depuis la Seconde guerre mondiale.

installation à la base aérienne d'Offutt à Omaha, dans le Nebraska, est chargée de retrouver et d'identifier les soldats disparus. Suite à cette recherche, trois dépouilles trouvées dans un cimetière de la région de Pachten-Dillingen où elles avaient été enterrées par un ecclésiastique allemand, ont finalement été exhumées par les forces américaines et réinhumées en tant que « soldats inconnus » au cimetière américain de Normandie à Colleville sur mer. En 2018, les historiens de la DPAA ont examiné la documentation dont ils disposaient et, en août 2021, ils ont finalement à nouveau exhumé ses restes et ils les ont envoyés à un laboratoire de la DPAA pour analyse. Là, ils ont pu identifier avec certitude ces restes humains comme étant ceux du sergent-chef Schafer.

« Pour Harold Schafer, nous avons commencé, bien sûr, par l'aspect historique de la recherche du lieu où ces restes d'inconnus ont été retrouvés à la fin des années 40 et pour essayer de savoir quels étaient les individus susceptibles d'avoir disparu dans cette zone », a déclaré le Dr Carrie Brown, directrice de laboratoire et anthropologue médico-légale pour la DPAA. « Nous avons également utilisé l'anthropologie pour examiner les restes, analyser le profil biologique et rechercher tout traumatisme qui aurait pu avoir lieu au moment de la mort. » Sachant que Schafer avait reçu une balle dans le visage, ils ont cherché une correspondance avec les restes. Ils ont donc examiné son dossier dentaire pour le comparer avec les dents restantes et pour finir ils ont comparé son ADN avec celui de ses proches.

Sa famille a pu ainsi tourner la page après 80 ans d'interrogations et le sergent Schafer a été finalement enterré avec tous les honneurs militaires au cimetière national du Fort Logan à Denver le 29 juillet 2024. Bienvenue à la maison, héros !



Le sergent-chef Harold Schafer a reçu la Silver Star et la Purple Heart.

La lettre adressée au sergent-chef Schafer a été renvoyée à sa famille avec une note du lieutenant Hoerner indiquant qu'il avait été tué.



Chapitre 24

Tenir la Sarre

Nous avons maintenant traversé la Sarre depuis cinq jours et nous étions engagés dans des combats acharnés. Cependant, aucun contact n'avait encore été établi entre nos trois régiments, le 358^{ème} sur la droite, le 359^{ème} au centre et mon régiment, le 357^{ème} sur la gauche. Une ligne de fortifications allemandes, perpendiculaire à la rivière, restait inaccessible et empêchait tout contact physique entre nos régiments. Les Allemands avaient plus de 100 casemates habitées dans cette région et l'ennemi a immédiatement commencé à contre-attaquer dans le secteur de mon régiment. Malgré le fait que nous soyons trois fois moins nombreux et que nous nous battions sans blindés, nous avons tenu bon et infligé de lourdes pertes aux Allemands fanatiques. Nous avons fait tenir nos morts debout pour faire croire aux Allemands que nous avions plus d'hommes disponibles que la réalité. Les barrages ennemis d'artillerie et de mortiers dirigés sur le site de franchissement de la rivière et sur toute la tête de pont se sont poursuivis pendant les seize jours suivants en augmentant chaque fois en intensité.

Mais bientôt, nous avons constaté de grandes améliorations dans notre position. Un civil du coin s'est porté volontaire pour tenter d'amener les défenseurs allemands qui occupaient les casemates séparant les secteurs droit et gauche, à se rendre. Il a réussi à persuader les occupants à sortir et à se constituer prisonnier et le contact entre les trois régiments a finalement pu être établi. Même s'il était désormais possible d'envoyer des blindés sur tout le front de la division, le 15 décembre, nous nous sommes battus le long de la zone la plus étroite de tous nos combats mais malheureusement nous n'avons fait que des percées mineures dans la ligne Siegfried.

Les blessures, la maladie, les engelures et les pieds gelés faisaient des ravages dans nos rangs. Pour avancer, il a alors été décidé de prendre d'assaut Dillingen, d'occuper la ville comme une place forte, puis de tenter de rejoindre la 95^{ème} Division qui elle de son côté était toujours fortement engagée à proximité de la ville de Sarrelouis. Dillingen était une véritable forteresse, parsemée de nombreux blockhaus camouflés. Une bijouterie ou une quincaillerie d'apparence anodine et de nombreux autres bâtiments de ce type disséminés partout dans la ville se sont en fait avérés comme étant des blockhaus en acier et en béton. Avec l'aide efficace de blindés et de tirs d'artillerie précis, nous avons quand même réussi à traverser les voies ferrées et à réduire au silence les blockhaus solidement défendus qui nous barraient la route.

Dans les jours et les combats qui ont suivi, nous avons pu pénétrer dans Dillingen et repousser l'ennemi quartier après quartier. Maison après maison, pièce après pièce, nous avons traversé la ville et bien qu'aucun pont n'ait été construit pour enjamber la Sarre, la division a réussi à écraser une à une les défenses qui constituaient « l'invincible ligne Siegfried ».

Bien que cette opération n'ait pas été la plus coûteuse en termes de pertes humaines, elle a certainement été la plus éprouvante en termes de souffrance humaine et de stress psychologique. Comme lors de la traversée de la Moselle, la nature ne nous avait pas été très favorable. De fortes pluies avaient transformé la rive Est de la rivière en une mer de boue sur

près d'un kilomètre à l'intérieur des terres. Toute la zone était parsemée de casemates ennemies et les avancées n'étaient pas mesurées en mètres ou en yards, mais en nombre de casemates capturées.

Le problème d'approvisionnement était le plus difficile que nous ayons jamais connu. Pendant plusieurs jours, nous avons vécu et combattu avec seulement un tiers des rations quotidiennes normales et la seule eau disponible était celle qui provenait des nombreux trous d'obus et des fossés. L'eau avait goût de créosote⁸³. Le temps restait froid et humide et les pertes dues au « pied des tranchées⁸⁴ » étaient incroyablement élevées. Beaucoup d'entre nous portaient encore les treillis et les brodequins que nous portions lors du débarquement en Normandie. Chaque jour, nous recevions seulement une poignée de renforts alors que les effectifs de notre régiment eux diminuaient.

Mais à la mi-décembre, la situation a changé soudainement. La grande contre-offensive allemande lancée à travers la forêt des Ardennes (et qui sera plus tard connue sous le nom de bataille des Ardennes) gagnait chaque jour un peu plus de terrain. Il était évident que les Allemands avaient massé leurs dernières réserves pour cette offensive finale et on s'attendait à une nouvelle attaque ennemie dans le triangle Moselle-Sarre. Nos positions avancées dans la Sarre étaient exposées et vulnérables c'est pourquoi compte tenu de ces développements en constante évolution, nous avons reçu l'ordre de nous désengager et de retourner sur la rive ouest de la Sarre...

Jamais auparavant dans l'histoire de la division, elle ne s'était jamais désengagée et cette première expérience était semée d'embûches et de dangers. Une seule liaison pour relier les deux côtés de la rivière, une seule passerelle et seulement quelques bateaux d'assaut disponibles pour une manœuvre qui devait permettre à toute la division de retraverser la rivière sous l'observation de l'ennemi. Le 19 décembre la retraite a commencé.

J'ai reçu des ordres vers cinq heures de l'après-midi m'informant que je devais me replier la nuit suivante vers la ville de Dillingen où mon unité serait rééquipée et reconstituée. Mais c'était un vrai défi car auparavant il fallait d'abord retraverser la Sarre sur des bateaux d'assaut... J'avais un blockhaus rempli de blessés et de gars qui ne pouvaient pas marcher, et j'avais un autre bunker avec peut-être 10 ou 15 soldats morts. On a donc décidé que nous utiliserions la même technique pour sortir de là que celle que nous avons utilisée pour entrer. On a commencé notre retraite à minuit ; il faisait noir comme dans un four. Il pleuvait, ce qui était bien. Les ordres étaient donc que chaque section vienne au poste de secours, prenne un blessé ou un malade et l'emmène avec elle.

Leurs ordres étaient les suivants : « Descendez vers la rivière et, quand vous arrivez à la route, tournez à gauche, mais ne la traversez pas, et restez dans les fossés. Ne combattez contre personne. Si les Boches vous tirent dessus, contournez-les. Ne vous arrêtez pas pour vous

⁸³ C'est un liquide jaune limpide, visqueux et gras, à odeur âcre de fumée et au goût de brûlé-carbonisé.

⁸⁴ Le pied des tranchées (de l'anglais trench foot), parfois aussi appelé froidure de pieds ou syndrome du pied immergé est le nom donné à une maladie ulcéro-nécrotique causée par une exposition prolongée (plusieurs heures ou jours) des pieds aux eaux insalubres et au froid. Elle est apparue dans les tranchées durant la Première Guerre mondiale.

battre. Allez seulement jusqu'à la route, tournez à gauche et continuez. Quoi qu'il arrive, continuez jusqu'à ce que vous voyiez beaucoup de maisons. Là où la route entre dans la ville, arrêtez-vous. Nous nous retrouverons tous là-bas et nous verrons comment descendre jusqu'au point de passage. » Et c'est ce qu'on a fait.

Nous avons évacué tous les blessés et tous les hommes atteints du « pied des tranchées ». Malheureusement, nous n'avons pas pu évacuer les morts. Au cours de l'opération, nous n'avons perdu aucun homme et n'avons même pas eu un seul blessé. Il y avait des tirs partout et c'était effrayant mais, grâce à Dieu, il faisait si sombre que personne ne pouvait voir suffisamment pour engager le combat. Il y avait 2 000 mètres à parcourir jusqu'aux bâtiments et tous ces gars, tous ces braves soldats, ils sont descendus dans le noir et ils ont fait exactement ce qu'on leur avait dit de faire. Et ils sont tous revenus sains et saufs de l'autre côté de la rivière. C'était un ordre central venu de l'état-major mais une exécution totalement décentralisée. J'ai donc appris ce jour-là une autre façon de commander : soyez très précis sur ce que vous voulez que vos hommes fassent et si vous le faites et surtout si vous le faites simple, eux se débrouilleront tous seuls pour le réaliser. En nous retirant, nous avons détruit tout l'équipement qui pourrait éventuellement être utile à l'ennemi, miné les zones abandonnées et progressé lentement vers l'ouest. L'opération s'est poursuivie pendant trois jours, tandis que l'ennemi restait dans l'ignorance totale de ce qui se passait.

Aux premières heures du 22 décembre, nous avons fini notre retraite. Cette opération était si bien planifiée et si bien exécutée que l'ennemi ne s'est même pas douté qu'une retraite était en cours. Des contre-attaques ont bien été lancées contre un petit groupe de couverture pendant la nuit, mais nos gars ont opposé une telle résistance qu'aucun indice n'a permis à l'ennemi de découvrir que nos positions n'étaient plus entièrement occupées.

L'opération de la Sarre a été l'engagement le plus éprouvant et le plus courageux jamais mené par le 357^{ème}. Au cours de ces quinze jours mouvementés, trente-cinq casemates ont été détruites, plus de six cents prisonniers ont été capturés et l'ennemi a subi un total estimé à 2 000 pertes. Chaque homme de mon régiment avait joué son rôle, que ce soit sur la ligne de front ou en servant dans les groupes de transport qui avaient été si méthodiquement décimés par les tirs d'obus ennemis incessants. Les hommes de la compagnie antichar et des pelotons antichars du bataillon ont comblé les vides dans les positions de combat pendant les derniers jours si éprouvants et ils ont assuré la couverture pendant la retraite.

La traversée de la Sarre avait été accomplie avec succès, la ligne Siegfried s'était fissurée et un autre triomphe était presque à notre portée avant d'abandonner... Mais nous avons maintenant confiance dans notre capacité à briser la ligne Siegfried et à le refaire si l'occasion devait se présenter.



Les Allemands sur la rive Est de la Sarre



L'artillerie US à Dillingen

Chapitre 25

La bataille des Ardennes

Des rapports faisaient état d'un renforcement allemand dans les environs de Merzig et une poussée des Allemands vers le sud était plus que probable. Nous avons donc adopté une position défensive temporaire le long d'une ligne allant globalement de Merzig au nord-ouest jusqu'à Bitche en Moselle. Le 22 décembre, nous avons reculé d'une quarantaine de kilomètres en territoire français, dans une zone située à proximité de Monneren (Moselle).

Des plans de contre-attaque ont été mis sur pied pour permettre à mon régiment de contrer rapidement toute pénétration ennemie sur la ligne de front tenue par notre division. Bien que la situation soit critique, nous avons profité de ce temps pour nous reposer, ce dont nous avions grand besoin. Des centaines de nouveaux renforts sont arrivés et ils ont tous reçu un entraînement (ô combien précieux) au combat au centre d'entraînement de la 90^{ème}, installé à plusieurs kilomètres en arrière.

Le jour de Noël, chaque homme a pu déguster de la dinde, elle était délicieuse et c'était la deuxième en un mois. C'était aussi un jour d'action de grâce pour nous car d'autres de nos gars sur le secteur de Bastogne, plus au nord, n'avaient pas eu cette chance. Je me souviens très bien que mes hommes et moi nous avons chanté Douce nuit à la messe de minuit alors qu'il tombait une légère neige. Encore aujourd'hui, les larmes me montent aux yeux quand j'entends Douce nuit chanté à Noël et je me retrouve instantanément transporté à cette époque.

Le 5 janvier, il est devenu évident que la menace allemande qui devait venir du nord ne se matérialiserait pas. Nos idées défensives ont été abandonnées et les pensées se sont à nouveau tournées vers l'offensive. Une fois encore, le régiment était au complet et prêt à repartir au combat. Un froid polaire s'était abattu sur la région et des vents glacés faisaient virevolter la neige au hasard, obscurcissant les routes et les transformant en patinoires. Nos ordres étaient brefs et précis : « Soyez prêts à bouger ».

Le 6, on a pris la direction du nord-est, vers le Luxembourg, pour prendre part à la bataille des Ardennes. La 101^{ème} Division aéroportée, en sous-effectif et presque encerclée par les Allemands, avait combattu vaillamment pendant plusieurs jours pour tenir ses positions près de la ville belge de Bastogne, au milieu de la forêt des Ardennes. Nous nous sommes installés dans une zone de rassemblement près de Bavigne et nous avons immédiatement commencé à préparer une contre-attaque des Allemands, ceux-là même qui, quelques jours auparavant, se vantaient d'être bientôt de retour à Paris.

Notre attaque vers le nord a commencé le 9 janvier et elle a connu un succès immédiat. L'ennemi avait des forces importantes dans cette zone, mais elles étaient clairement désorganisées. Notre avancée vers le nord allait menacer les voies d'approvisionnement et de retraite allemandes, par conséquent, de nombreux Allemands inquiets ont cessé le combat tandis que d'autres se sont battus jusqu'au bout. Le 11 janvier, nous avons fait plus de 1 200 prisonniers. C'était plutôt gratifiant pour nous car beaucoup d'entre eux appartenaient à la 5^{ème} Division aéroportée allemande, la même unité parachutiste que celle que nous avons

rencontrée à Beaucoudray plusieurs mois auparavant. Lors de la reddition, le commandant m'a remis son pistolet, un Luger et son étui en cuir. Il a également fait l'appel des Allemands qui se rendaient. Je me souviens qu'il disait « Tot », ce qui signifie « mort » en allemand, si un homme ne répondait pas à l'appel.

Il faisait extrêmement froid et près de trente centimètres de neige recouvraient le sol. Je m'assurais chaque jour que mes hommes prennent particulièrement soin de leurs pieds. Pour être sûr de les garder au sec, une paire de chaussettes supplémentaire était souvent portée sous le casque. S'il ne prenait pas soin de ses pieds, il risquait fort de les perdre à cause du « pied des tranchées » ou des engelures. Les soldats portaient toujours le même type de brodequins en cuir qu'ils avaient porté pendant l'été et l'automne et ce n'était tout simplement pas l'équipement adéquat pour des gars qui devaient rester exposés pendant des heures voire des jours à des températures négatives. Les remplaçants eux arrivaient équipés de bottes d'hiver mais chez les anciens, les évacuations dues au froid et à l'humidité étaient nombreuses.

À ce moment-là, les Allemands essayaient de retirer un maximum de leurs forces engagées dans le saillant de la bataille des Ardennes. Les combats sont devenus plus intenses de la part d'un ennemi qui tentait de battre en retraite et nous l'avons affronté dans les environs de Binsfeld, au Luxembourg. J'ai mené mes hommes dans une attaque éclair pendant la nuit pour prendre la ville de Binsfeld. Au cours de l'attaque, nous avons subi deux contre-attaques de grande échelle par une force d'environ 200 fantassins allemands et cinq chars. Suivant mon instinct, j'ai pris la tête de mon groupe et, pour montrer l'exemple, je me suis soumis à l'intense feu ennemi. Comme je m'y attendais, ma compagnie a suivi mon exemple et s'est levée pour surmonter les obstacles auxquels nous étions confrontés. Au bilan, on a réussi à repousser les attaques et à tenir la ville. Au cours de cette opération, j'ai été blessé et j'ai reçu une médaille Purple Heart ainsi que ma deuxième Silver Star pour bravoure au combat. Mais, les vrais héros c'étaient mes hommes de la compagnie B du premier bataillon du 357^{ème}.

En ce qui concerne la Silver Star, j'ai écrit une lettre à ma mère dans laquelle je lui disais : « Hier, j'ai reçu la Silver Star pour la deuxième fois et pour une autre action. On a franchi la ligne Siegfried et nous profitons tous maintenant d'une petite période de repos. Nous avons organisé un défilé au sommet d'une grande colline entourée de casemates et de dents de dragon. Cette même colline avait été âprement disputée il y a environ cinq jours et hier, on a eu droit à un orchestre, au défilé du bataillon et au drapeau américain flottant au vent. »

Pour protéger leur retraite, les Allemands maintenaient en permanence une ligne de défense d'arrière-garde autour du périmètre décroissant de leur position. Nous avons maintenant pour tâche de percer cette ligne et d'atteindre les colonnes en retraite. Des convois de véhicules ennemis s'étendaient désormais à l'infini sur les routes qui menaient en dehors de la contre-attaque lancée par Von Rundstedt. La chance était de notre côté car le ciel, qui avait été couvert jusqu'ici, s'est éclairci et a rendu le contrôle de l'air aux avions alliés. Les colonnes allemandes en retraite étaient mitraillées sans merci, tandis que notre artillerie joignait ses tirs à ce déluge de feu, infligeant des dommages irréparables à la machine de guerre allemande... la même machine qui s'était fièrement vantée un mois auparavant que Paris était son objectif.

Nous nous sommes ensuite déplacés dans une direction générale nord-nord-est, avançant péniblement à travers de profondes congères de neige, affrontant à la fois l'ennemi, la neige, la glace et le vent de l'hiver avec une égale force d'âme. Un par un, nos objectifs tombaient et on continuait d'avancer avec efficacité. Le 21 janvier, nous nous sommes rapprochés de Bastogne, et nous avons encore attaqué le lendemain en direction du nord-est, capturant la ville d'Asselborn. Le 23 janvier on a traversé la Clerve, un sous affluent du Rhin et le 26, on s'est retrouvés à proximité de la rivière Our. Nous étions de nouveau sur le sol allemand !

Au cours de mes expériences, j'ai appris que le service militaire est un cours intensif sur la nature humaine. Chaque recrue de chaque unité porte les mêmes vêtements, mange la même nourriture, touche la même solde et partage au quotidien les mêmes expériences, bonnes et mauvaises. Chaque individu est, en effet, dépouillé de ses distinctions de classe telles que la richesse et le statut social. À la fin des classes, chaque homme aura pu voir l'éventail complet des réactions humaines aux succès et aux échecs, au plaisir et à la frustration. Des leçons qui une fois apprises durent toute une vie.

Mais certaines leçons plus importantes sont apprises plus tard lors de l'entraînement en unité, où l'importance cruciale du travail d'équipe est martelée sans cesse. Chaque membre d'une unité militaire doit maîtriser les détails de ce qu'il doit faire en fonction de la mission de l'unité et obéir à l'ordre d'exécution. Il ne peut y avoir de maillon faible dans la chaîne de commandement.

Les leçons les plus importantes sont destinées à ceux qui doivent combattre. Dans cette arène dantesque, j'ai appris que tous les hommes saignent du même sang rouge, quels que soient leur grade, leur race ou leur religion. La peur est une réaction qui peut être surmontée en continuant à faire le job comme on m'y avait entraîné. J'ai également réalisé que Dieu contrôlait vraiment ma destinée et j'ai décidé de lui laisser le choix de ses décisions. En fin de compte, j'en étais venu à comprendre et à accepter que le devoir et le service envers mon pays étaient des privilèges autant que des responsabilités. Et surtout j'ai appris à aimer les hommes qui m'ont accompagné dans cette expérience formatrice.



Le monument de la bataille des Ardennes en honneur de la 90^{ème}



Remise de la deuxième Silver Star

Citation pour la deuxième Silver Star : Ajout de la Oak-Leaf Cluster⁸⁵ à la Silver Star

« En vertu des dispositions de l'Army Regulation 600 - 45 et de la Section I, Circular 6, Third United States Army du 26 avril 1944, en plus de la Silver Star précédemment décernée, une Oak-Leaf Cluster est attribuée à :

Entré dans l'armée dans l'Indiana, James W. Hoerner, matricule 01325062, lieutenant au 357^{ème} Régiment d'infanterie de l'armée des États-Unis. Pour sa bravoure au combat le 23 janvier 1945 dans les environs de Binsfeld, au Luxembourg. Après avoir mené ses hommes dans une rapide attaque nocturne pour prendre la ville, le lieutenant Hoerner, avec sa compagnie, a subi deux contre-attaques de grande échelle menées par une force d'environ 200 fantassins et cinq chars. S'exposant de manière désintéressée à l'intense feu ennemi, il a tellement inspiré ses hommes par son courage qu'ils ont surmonté tous les obstacles auxquels ils étaient confrontés, repoussé les attaques et tenu la ville. La bravoure du lieutenant Hoerner était conforme à la haute tradition militaire. »

⁸⁵ Les feuilles de chêne (en anglais : *Oak leaf cluster*, littéralement grappe de feuilles de chêne) sont un petit insigne en métal porté par les membres de l'un des sept services en uniforme des États-Unis, sur des médailles délivrées par l'Armée de Terre, l'Air Force ou par le département de la Défense pour valoriser une précédente récompense identique.

Chapitre 26

Les combats en Rhénanie et pour la ligne Siegfried à nouveau

La bataille des Ardennes était désormais considérée comme terminée. Les derniers Allemands qui en avaient été chassés se réfugiaient maintenant derrière la ligne Siegfried. Nous reprenions alors le combat là où nous nous étions arrêtés lorsque les combats de la bataille des Ardennes nous avaient si brutalement interrompus moins de six semaines plus tôt. Le 29 janvier, le 2^{ème} Bataillon a traversé l'Our sous un feu nourri de mitrailleuses et de mortiers et a pris position sur les hauteurs à l'ouest. Mon régiment était désormais déployé dans trois pays : le Luxembourg, la Belgique et l'Allemagne (la rivière Our marquait la frontière occidentale de l'Allemagne). Le reste de la 90^{ème} Division attaquait vers le nord-est, la mission du 357^{ème} était de protéger son flanc droit et de bloquer l'ennemi en provenance de cette direction.

Début février, le général Van Fleet a été affecté à un commandement supérieur et il a été remplacé par le général Lowell Rooks à la tête de notre division. Nous avons appris que Rooks était le G-3 d'Eisenhower au Haut Quartier Général des forces européennes à Paris. Apparemment, Eisenhower voulait le promouvoir au grade de lieutenant-général, mais il ne pouvait le faire tant que Rooks n'avait pas commandé une division au combat. Le règlement exigeait qu'il commande une division au moins pendant trente jours avant de pouvoir prétendre à cette promotion. Alors Rooks est resté avec nous pendant exactement trente jours puis il est reparti à Paris pour y porter ses trois étoiles.

En février, le lieutenant-colonel John H. Mason, l'officier en second du régiment et ancien commandant du 3^{ème} Bataillon, a pris le commandement de mon régiment. J'ai été nommé capitaine grâce à une promotion de terrain et j'ai continué à commander la compagnie B du 1^{er} Bataillon avec toujours Bill DePuy comme commandant.

Début février, le temps s'est réchauffé et le dégel s'est installé. Sur les routes, les chaussées s'effondraient dans la boue molle sous le poids des camions, des chars et des jeeps, ce qui perturbait gravement les communications routières. Le 6 février, nous avons été relevés par des éléments de la 6^{ème} Division blindée et nous avons fait mouvement vers le nord-est de l'Allemagne jusqu'à une zone de rassemblement située près de Winterspelt. C'est là que commençait la ligne Siegfried et pour nous c'est là qu'allait aussi commencer une période de combats plus acharnés.

Dans cette zone, les Allemands avaient construit un système de défense élaboré appelé « Dents de Dragon », ainsi nommé en raison de la forme de sa construction. Ils avaient placé des obstacles antichars en béton armé en forme de pyramide tronquée pour empêcher le mouvement des chars et de l'infanterie mécanisée. L'idée était de ralentir et de canaliser le déplacement des chars vers des zones de destruction où ils pourraient facilement être éliminés par des armes antichars. La division avait maintenant pour mission de traverser ces fortifications. Lors de l'attaque initiale, dans la nuit du 7 février, nous avons gagné du terrain grâce à l'effet de surprise et à l'obscurité, mais l'aube a apporté un déluge de tirs de toutes sortes provenant de casemates qui semblaient être partout.

Les jours suivants ont été marqués par une série de violents combats. Les tirs de mortier et d'artillerie allemands étaient puissants et précis, faisant de nombreuses victimes dans nos rangs. La plus grande partie des troupes d'élite allemandes de cette région avaient été tuées dans les Ardennes ou avaient été retirées du secteur et celles qui nous faisaient face étaient principalement des Volksgrenadiers⁸⁶ (ou soldats du peuple). Bien que peu entraînés, ils se battaient avec acharnement pour défendre leur pays.

Les casemates allemandes étaient bien construites et habilement placées. Des pelotons entiers de fantassins américains disparaissaient à cause d'une tactique allemande bien éprouvée et consistant à abandonner facilement une casemate, puis à la soumettre à des tirs d'artillerie et de mortier, forçant ainsi les attaquants à s'y réfugier. Il s'agissait alors simplement pour les Allemands de couvrir l'entrée de tirs, d'encercler la casemate à la nuit tombée et de la faire exploser de l'intérieur. Malgré tout cette tactique n'a été que de courte durée et nos hommes ont appris rapidement qu'il était plus sûr d'être à l'extérieur des fortifications qu'à l'intérieur. Finalement, nous avons demandé à nos gars du Génie de détruire les casemates à l'explosif afin qu'elles ne puissent plus être utilisées pour piéger nos hommes. Les ruines des casemates constituaient également un bon abri.

Pour l'ennemi, le problème c'est qu'il n'avait pas assez d'hommes pour gérer toutes les fortifications mettant ainsi en évidence l'erreur de dépendre entièrement de défenses fixes. D'ailleurs le nombre des casemates ou des bunkers avait peu d'importance, le fait est que l'homme les avait construits et que l'homme les démolissait...

Le système élaboré des « Dents de Dragon » s'est avéré inutile et nous a fait pousser des cris de stupéfaction face aux dépenses et au travail que les Allemands avaient déployés. Sans la décision d'Hitler de frapper plus tôt à travers la forêt des Ardennes, la ligne Siegfried aurait été tenue par des milliers d'hommes et des centaines de chars supplémentaires qui avaient été perdus dans cette bataille malheureuse. Il est curieux que tant d'hommes et d'équipements aient été sacrifiés, surtout si l'on considère que la ligne Siegfried avait justement été construite dans l'intention de servir de dernier rempart aux Allemands.

Le 23 février, le dernier blockhaus de la ligne Siegfried a été réduit en ruines et mon régiment a pu se rapprocher de la rivière Prüm. Les derniers Allemands se sont alors enfuis sur la rive Est de la rivière et dès le lendemain, la 90^{ème} a été relevée par la 6^{ème} Division blindée et affectée à la réserve du Corps d'Armée. La ligne Siegfried tant vantée n'était plus qu'un amas d'acier tordu et de béton dynamité. Devant nous s'étendaient encore d'autres lignes de défense et d'autres soldats allemands pour les défendre, mais plus de fortifications telles que la ligne Siegfried. Nous pensions que la victoire serait bientôt la nôtre.

Nous nous sommes légèrement retirés à l'arrière de la ligne de front et nous logions désormais sous des tentes pyramidales et dans des maisons détruites par les bombardements. Mes

⁸⁶ Volksgrenadier était le nom donné à un type de division de l'armée allemande (Wehrmacht) formée à l'automne 1944 après les pertes face aux Alliés en Normandie. L'urgence et le manque de soldats, ont exigé la création de divisions d'infanterie basées sur la force défensive plutôt que sur la force offensive. Le nom lui-même était destiné à renforcer le moral, faisant appel à la fois au nationalisme (*Volk*) et aux vieilles traditions militaires (*Grenadier*).

hommes ont eu la chance de pouvoir se reposer, de manger chaud et de trouver un peu de paix et de calme. Nous n'avons pas reçu de renforts en nombre significatif, mais le fait est que tous les hommes présents pour le combat étaient désormais tous expérimentés et confiants. La radio allemande a annoncé à contrecœur que la ligne Siegfried avait été percée, mais nous, nous le savions déjà... Pendant ces heures de repos, on se demandait : « À combien de kilomètres se trouve le Rhin ? » Même si mon régiment ne comptait en moyenne qu'une centaine d'hommes par compagnie au lieu des deux cents habituels, nous étions déjà prêts à passer à la tâche suivante.



Les dents de dragon



Casemate allemande détruite



La 90^{ème} prend la ligne Siegfried



Des médecins évacuent un soldat du 357^{ème} tombé pendant les combats dans la région de Berle au Luxembourg

Chapitre 27

La Kyll et la Moselle à nouveau

Le 3 mars, nous avons avancé de seize kilomètres vers le nord-est et on a relevé des éléments de la 6^{ème} Division blindée sur la rive est de la rivière Prum, près d'Oberlauch. La mission consistait désormais à attaquer vers l'est et à sécuriser une tête de pont sur la Kyll, dix kilomètres plus loin. Les informations disponibles indiquaient que l'intention principale de l'ennemi était de faire traverser cette rivière à ses forces et de créer une position défensive sur la rive orientale. Comme les Allemands avaient fortement miné la zone intermédiaire, il était clair qu'ils avaient l'intention de s'en retirer complètement. Ils y ont plutôt bien réussi et beaucoup de nos véhicules ont explosé sur les routes qui pourtant avaient été préalablement nettoyées et déjà parcourues.

Nous avons commencé notre progression le 4 mars et, malgré les nombreux barrages routiers et les zones minées, nous avons avancé rapidement. Nous n'avons rencontré qu'une résistance éparse jusqu'à ce que nous atteignions la ville de Kopp, à cinq kilomètres à l'ouest de la rivière Kyll. Après un bref mais vif échange, nous avons occupé la ville. Avant le lever du jour, le matin du 5 mars, la rive ouest de la rivière était atteinte et la ville de Birresborn et ses usines d'embouteillage d'eau minérale (ou les villes de Mineralbrunnen et Birresborn) étaient nettoyées et occupées. Malheureusement tous les ponts sur la Kyll avaient été détruits par l'ennemi en retraite.

À l'aube, les Allemands postés sur la rive Est de la Kyll ont pris conscience de notre présence et ont commencé à utiliser toutes leurs armes disponibles, en particulier les armes légères et les Nebelwerfer. Le Nebelwerfer était un lance-roquettes multiple utilisé par les unités du Corps chimique en charge des gaz toxiques et des écrans de fumée. Dans notre cas, il était utilisé pour lancer des explosifs puissants. Le nom *Nebelwerfer* (*lance-brouillard*) se traduit mieux par « mortier à fumée ». C'était une arme très imprécise, principalement conçue pour créer la confusion sur le champ de bataille. À un moment donné, un obus de Nebelwerfer a atterri près de moi et j'ai perdu l'ouïe pendant plusieurs jours. Nous l'avons surnommé « *Screaming Mimi* » (Mimi qui crie) et *Moaning Minnie* (Minnie qui gémit) en raison de son bruit strident caractéristique. Tout cela prouvait que les Allemands avaient bien l'intention de retarder notre traversée par tous les moyens possibles, mais qui allaient s'avérer tout simplement insuffisants.

Nous avons reçu l'ordre de traverser la rivière Kyll à bord de bateaux d'assaut et notre attaque a été lancée avant l'aube du 6 mars. Au point du jour, la traversée était terminée et toutes les compagnies présentes, sauf deux, avaient réussi à traverser. Nous n'avons rencontré qu'une faible résistance armée. Les défenseurs, très désorientés, étaient incapables de diriger les tirs avec un minimum d'efficacité et bien que des tirs de canons automoteurs aient été subis plus tard dans la matinée, mes fantassins aguerris ont malgré tout pu avancer rapidement et, en milieu d'après-midi, tous les objectifs avaient été atteints.

Pendant les combats près de Mineralbrunnen et de Neidereich, ma compagnie, qui comptait alors une centaine d'hommes, a été clouée au sol par des tirs intenses d'armes légères,

mitrailleuses et fusils. Nous risquions de subir de nombreuses pertes et une partie de mes gars risquait d'être capturée. J'ai rapidement avancé à travers les tirs nourris, passant d'une position à l'autre et ordonnant à chacun de mes pelotons de courir vers des endroits moins exposés malgré les tirs incessants. J'ai ensuite mené ma compagnie à l'attaque des positions allemandes, ce qui a permis de tuer ou de capturer de nombreux ennemis. Cette action a permis à l'ensemble du premier bataillon de reprendre son avance et elle m'a valu l'attribution d'une troisième Silver Star.

Quelque temps après cet engagement, je lisais un exemplaire du journal militaire *Stars and Stripes*, et j'ai vu cette citation d'un homme de ma compagnie : « Notre moral a grimpé en flèche la semaine dernière avec le retour de notre ancien commandant, le capitaine Hoerner. On a tous encore en tête la remarque d'un copain alors que nous nous battions pour reprendre une tête de pont sur la Kyll, et que le capitaine emmenait le groupe, Colt 45 au poing : « Les gars...voilà un homme, un vrai ! ».

Au cours de cette opération de trois jours, plus de 400 prisonniers ont été capturés par mon régiment. La dernière ligne de défense ennemie dans ce secteur à l'ouest du Rhin était maintenant brisée. La résistance générale était sur le point de s'effondrer complètement, et il n'y avait plus aucune trace d'un quelconque modèle de défense organisée semblable à ceux que les Allemands avaient mis en place auparavant. La déroute de l'ennemi atteignait des proportions stupéfiantes. Partout où nous rencontrions des Allemands, ils étaient désireux de se rendre. Désorganisées et complètement désorientées, les troupes ennemies n'avaient probablement même pas conscience de l'ampleur du désastre qui les avait frappés, elles savaient seulement que leurs lignes de défense avaient été brisées en mille morceaux.

Le plan prévoyait maintenant que la 11^{ème} Division blindée se fraie un chemin jusqu'au Rhin. La mission générale du 357^{ème}, quant à lui, était de suivre et de soutenir l'avance de ses blindés. Le matin du 9 mars, nous avons entamé un mouvement motorisé et, en milieu d'après-midi, nous avons avancé de 65 kilomètres jusqu'à Mayen sans vraiment rencontrer d'opposition. La route était jonchée de véhicules ennemis abandonnés et, en fait, des parcs automobiles entiers étaient encore stationnés dans les bois de chaque côté de la route. Il y avait eu soit une pénurie d'essence, soit, plus probablement, un manque de temps et d'organisation. Le 11 mars, nos blindés de tête ont atteint le Rhin. Le même jour, le 357^{ème} a reçu l'ordre de relever les éléments de la 11^{ème} DB de leurs positions le long du fleuve.

Mais avant que ce mouvement ne soit lancé, l'ensemble du plan d'action a été modifié et de nouveaux ordres ont été donnés. Une nouvelle façon de traverser la rivière en valait bien une autre, et le régiment s'est donc vu confier la mission de traverser la Moselle une deuxième fois. Pour être honnête, je commençais à en avoir plein le cul de voir et de revoir cette rivière.

Le déplacement des troupes et du matériel vers les sites prévus pour la traversée de la Moselle s'est déroulé avec un minimum de perturbations avec seulement au moment de la traversée, quelques tirs épars d'armes légères en provenance de la rive Est. À 2 h 30 du matin, le 14 mars, au lieu-dit Löff, mon bataillon a traversé en silence la Moselle, plutôt large et a réussi à établir une tête de pont malgré une résistance initiale plutôt modérée. Il était évident que l'ennemi manquait de l'équipement minimal nécessaire mais, malgré cela et bien que les défenseurs,

des éléments de la 6^{ème} Division SS de montagne, n'aient pas de soutien d'artillerie, leur détermination à résister et à se battre était intacte. À l'aube, la traversée était terminée mais la résistance s'est intensifiée alors que notre avance se poursuivait vers l'est.

Le lendemain, le 3^{ème} Bataillon, qui protégeait le flanc gauche de la division, a été soumis à une contre-attaque particulièrement sauvage. Alors que les rangs des SS fanatiques étaient continuellement pilonnés par l'artillerie et les tirs de mortier, ce sont finalement les actions des courageux fantassins armés de leurs fusils Garand M-1 qui les ont arrêtés. Certains Allemands ont été abattus à seulement trois mètres des positions américaines. Des corps de soldats allemands et américains ont été retrouvés morts et enchevêtrés dans les mêmes trous individuels. Ici, les combats étaient vraiment violents et les derniers défenseurs ont utilisé jusqu'à la fin leur seule source de défense restante : le corps de leurs soldats.

Dans mon secteur, l'ennemi apparemment sensible à la menace d'une avancée américaine vers le nord en direction de Coblenze, a violemment contre-attaqué. Mais ses assauts menés à Herschwiesen et Nörtershausen ont été repoussés avec l'aide de notre artillerie de soutien, nous permettant de poursuivre notre avancée et de nous emparer de Windhausen et de Buchholz. Nous avons combattu les derniers défenseurs SS à un carrefour près de Buchholz et à Pfaffenheck et avons finalement forcé l'ennemi à se retirer sous le couvert de l'obscurité. Pour illustrer leur férocité, lors d'un dernier engagement, soixante-dix défenseurs allemands ont préféré mourir plutôt que de se rendre, et seuls neuf d'entre eux ont été capturés vivants. Une terrible perte en vies humaines.



La traversée de la Moselle



Le général de division Lowell W. Rooks me remet une troisième Silver Star pour bravoure au combat.

Citation pour la troisième Silver Star :

« Décoration de la deuxième feuille de chêne. En vertu des dispositions du règlement de l'armée 600 - 45 et de la section I, circulaire 6 de la troisième armée des États-Unis en date du 26 avril 1945, en plus de la Silver Star et de la feuille de chêne précédemment décernées, une deuxième feuille de chêne est décernée à :

James W. Hoerner, 01325062, capitaine d'infanterie, 357^{ème} Régiment d'Infanterie de l'armée des États-Unis pour sa bravoure au combat le 6 mars 1945 dans les environs de Mineralbrunnen et de Neidereich, en Allemagne. Alors qu'une compagnie était clouée au sol par des tirs intenses de mitrailleuses et de fusils et risquait de subir de nombreuses pertes et de voir une partie de son personnel capturé, le capitaine Hoerner a immédiatement avancé à travers les tirs nourris et, se déplaçant de position en position, a ordonné à chacun de ses pelotons de se rendre dans des endroits moins vulnérables. Malgré les tirs incessants, il a mené ensuite sa compagnie dans une attaque contre les positions ennemies qui s'est soldée par la mort ou la capture de nombreux ennemis et a permis à l'ensemble du bataillon de reprendre son avancée. Sa bravoure était conforme aux hautes traditions militaires. Entré en service militaire dans l'Indiana. »

Chapitre 28

Mayence

Le 16 mars, nous avons réussi à nous frayer un chemin à travers un nid de canons antiaériens que les Allemands avaient alignés pour les utiliser contre nos forces terrestres. Ce jour-là, alors que nous nous dirigeons vers Boppard, nous avons réussi à éliminer leurs emplacements un par un, et à la tombée de la nuit, nous avons détruit quatorze batteries quadruples de 20 mm et six canons de 88 mm. Le lendemain, nous nous sommes dirigés vers Boppard, marquant ainsi l'arrivée de la 90^{ème} Division sur le Rhin.

À Boppard, j'ai fait ce que je croyais être une capture d'importance... En traversant la ville, dans une rue latérale, j'ai découvert un homme d'âge moyen, vêtu de ce qui m'a semblé être l'uniforme d'un officier allemand de très haut rang. Sa tenue cramoisie était parsemée de galons jaunes avec des épaulettes dorées qui pendaient autour de ses épaules. Sa casquette était ornée elle aussi de décorations dorées et son manteau était apparemment rehaussé de ce qui semblait être de multiples décorations. Il était évident pour moi que cet homme pouvait nous fournir des informations précieuses sur l'emplacement et les mouvements de l'ennemi. Je l'ai rapidement capturé sans incident et je l'ai emmené au quartier général du régiment pour l'interroger. Après une première discussion avec notre interprète allemand, il s'est avéré que j'avais capturé le chef placeur du cinéma local... Mon visage était maintenant de la même couleur que son manteau rouge et je l'ai relâché rapidement en lui présentant mes plus sincères excuses.

Au lieu de traverser le Rhin comme nous le pensions, la division a reçu l'ordre de capturer Mayence plus au sud mais surtout la plus grande ville que la Troisième Armée ait eu à affronter au cours de sa progression en Allemagne. Aller à Mayence était particulièrement émouvant pour moi car mes grands-parents paternels en étaient originaires. Je me souviens qu'ils en parlaient en l'appelant « Mayence sur le Main » et dans le fond de moi-même je me demandais si j'étais en train de faire disparaître mes propres parents dans cette ville ou, pire encore, si mes parents n'allaient pas essayer de me tuer. C'était un moment surréaliste.

Dans cette opération, nous devions être en réserve tout en suivant de près les deux régiments en charge de l'assaut. Le 19 mars, nous nous sommes déplacés vers notre zone de rassemblement dans les environs de Bingen sur le Rhin et le 20, on a commencé notre marche en avant. Alors que l'avance vers Mayence se poursuivait, la menace sur le flanc droit de la division augmentait à mesure que les tirs des canons antiaériens se faisaient de plus en plus intenses. Pour remédier à cette situation, le 2^{ème} Bataillon s'est vu confier la mission de nettoyer les villes de Hahnheim et de Selzen, principales sources des tirs hostiles. Cette mission a été accomplie le 21 mars et la capture de ces deux villes a livré un total de huit canons de 88 mm, vingt canons antiaériens de 20 mm, plus de 30 half-tracks et camions et environ 100 prisonniers. Le lendemain, les 2^{ème} et 3^{ème} Bataillons se sont rapprochés du Rhin, tandis que de notre côté on attaquait et libérait la ville de Weisenau.

Avec la libération de Mayence et de ses environs, la 90^{ème} Division était à nouveau prête à traverser le Rhin. Personne ne doutait que nous serions les premiers à effectuer une traversée

d'assaut comme pour les rivières précédentes, c'est pourquoi la plupart d'entre nous ont été surpris d'apprendre que la 5^{ème} Division l'avait déjà traversé la nuit précédente, le 23 mars. Nous avons été immédiatement envoyés au point de passage où nous avons traversé le Rhin à pied sec grâce au pont flottant qui avait déjà été mise en place dans l'après-midi du 23, et là nous avons été rattachés à la 5^{ème} Division jusqu'à l'arrivée du reste de la 90^{ème}. C'est à ce moment-là que l'ennemi a commencé à réagir au désastre qui l'avait frappé. Pendant la traversée, six chasseurs allemands, des Messerschmitt 109, ont attaqué les lieux. On en a abattu un tandis que les autres sont partis sans faire de dégâts. La fin n'était pas loin, mais l'ennemi désespéré tentait encore de ralentir sa défaite avec toutes les armes qu'il lui restait, y compris la Luftwaffe devenue maintenant presque inexistante.

La 5^{ème} Division a rapidement avancé à l'intérieur des terres contre un ennemi surpris et désorganisé, qui aurait eu besoin en masse d'artillerie, de chars et d'infanterie entraînée pour arrêter les forces américaines qui se déployaient en éventail au cœur de son territoire. Mais même si l'ennemi ne disposait tout au plus que de quelques vieux canons antiaériens de 88 mm et de 20 mm dans la région, curieusement, la volonté de résister était encore présente chez les unités allemandes récemment reconstituées qui tentaient encore de ralentir notre avance.

Dans la nuit du 23 mars à Leeheim, nous avons été en contact avec un ennemi qui effectuait des tentatives d'infiltration dans nos lignes et nous avons enregistré plusieurs pertes par des tirs d'artillerie. Alors que le 3^{ème} Bataillon tentait de se déplacer vers Wolfskehlen, il a été impliqué dans un combat féroce à l'arme légère contre un ennemi qui s'était terré dans une petite zone boisée à l'ouest de la ville. Les bois ont alors été bombardés par des chars qui ont détruit les canons antiaériens qui faisaient des ravages dévastateurs parmi nos fantassins. Les fusiliers des compagnies « I » et « L » se sont levés comme un seul homme, ils ont commencé à tirer et à se diriger vers les bois, chassant les Allemands affolés. On peut comprendre la puissance de feu déployée au fur et à mesure de l'avance sachant que chaque homme tirait en moyenne dix à douze chargeurs de munitions avec son fusil M-1, soit plus de 100 cartouches chacun. Les compagnies ont traversé les bois et ont atteint la lisière Est, c'est là que beaucoup d'Allemands en fuite ont été abattus sur place alors qu'ils battaient en retraite sur un terrain à découvert. Au total chez l'ennemi, plus de 120 prisonniers et une vingtaine de morts dont les corps seront ramassés plus tard.

Pendant que mon bataillon se réorganisait avant de se rendre à Wolfskehlen, des éléments de la 4^{ème} Division blindée en ont profité pour dévaler la route principale jusqu'à la ville et l'ont nettoyée en peu de temps. Le nombre de prisonniers faits par les tankistes nous a fait réaliser les difficultés que nous aurions pu avoir à nettoyer la ville si nous avions été seuls.

La situation critique de l'armée allemande était maintenant évidente, illustrée par le fait que les policiers de Francfort étaient désormais utilisés comme infanterie dans le secteur. Près d'Erfelden, des ennemis infiltrés, aidés par des civils, avaient localisé les postes de commandement de la compagnie et du bataillon, donnant ainsi de précieuses coordonnées aux batteries de DCA ennemies encore en activité dans cette zone. Heureusement, la ville a été nettoyée dans la matinée et plus de 250 prisonniers sont tombés entre nos mains.

Poursuivant leur élan, et après un terrible échange de tirs d'armes légères, mes hommes ont sécurisé la ville de Griesheim et fait 150 prisonniers supplémentaires. Nous avons ensuite repoussé les Allemands dans la ville vers leurs lignes en avançant depuis le sud. Un ratissage des bois environnants a permis de faire environ 400 autres prisonniers qui, complètement désorganisés, se sont rendus sans combattre.

La carapace de la résistance ennemie était désormais brisée. Moins de 24 heures après avoir pris le contrôle de ce secteur, nous avons fait près de 1 000 prisonniers et percé toute leur ligne de défense. Le décor était désormais planté pour que les blindés jouent un rôle prépondérant. Après la 4^{ème} Division blindée, la 90^{ème} a atteint le Main près d'Offenbach le 26 mars. Cette rivière constituait le dernier obstacle majeur que l'ennemi, en déroute, pouvait encore défendre et nous avons donc planifié et préparé l'assaut pour pouvoir traverser le cours d'eau.

Les patrouilles de reconnaissance nous ont indiqué qu'une force ennemie d'une puissance inconnue occupait la rive Est du Main, mais qu'aucune défense réellement redoutable n'avait été repérée. On supposait toutefois que ce franchissement concentrerait tout ce que l'ennemi pourrait encore rassembler. À 3 heures du matin le 28 mars, nous avons traversé le Main en ramant depuis Rumpenheim. Alors que nous avons atteint la rive Est et que nous commençons à avancer, nous avons été accueillis par un feu croisé de mitrailleuses, ainsi que par des Panzerfaust et des tirs d'artillerie. Un bataillon de défenseurs de l'école *des officiers* de la Jeunesse hitlérienne avait formé une mince ligne de défense le long de la rivière tenue avec plus ou moins de succès et de détermination. Sur la gauche, les jeunes Allemands se sont battus avec acharnement pour nous empêcher d'étendre notre tête de pont, mais ils n'y ont pas réussi.

Des officiers d'infanterie chevronnés, dont moi-même, ont ouvert la voie, écrasant la ligne de défense de l'ennemi et poursuivant notre avancée vers l'intérieur des terres. À midi, la traversée était sécurisée, tous les objectifs avaient été atteints et plus de 300 prisonniers avaient été capturés. Nous venions de réussir notre troisième traversée de rivière en moins d'un mois.

Tout au long de la guerre, j'ai prêché par l'exemple. Le travail des chefs est de montrer que vous êtes prêts à faire vous-même le travail que vous demandez aux autres d'accomplir. J'ai appris très tôt « qu'on ne peut pas pousser une nouille molle mais qu'il faut plutôt la tirer » et que le leadership consiste à influencer ceux qui vous entourent.



La traversée du Rhin

Chapitre 29

Merkers

Le 30 mars, nous avons parcouru 48 kilomètres en camion, le lendemain 40 kilomètres. D'énormes quantités de matériel militaire important ont été détruites lors de cette avancée éclair. Petit à petit, le drapeau blanc a remplacé la croix gammée comme emblème national allemand. Village après village, ville après ville, des banderoles demandant la reddition étaient déployées, il était évident que les civils allemands étaient plutôt ravis que leur communauté soit épargnée par les ravages de la guerre. Comme en France, ils nous offraient du vin, du mousseux et parfois même du champagne. La victoire complète et définitive était imminente, et on savait maintenant que rien au monde ne nous arrêterait avant d'atteindre cet objectif.

Les zones boisées abritaient désormais des bandes mobiles de « guérilleros » dont la mission auto-assignée était de harceler nos lignes de ravitaillement et de communication. Comme les convois de l'intendance étaient pris en embuscade la nuit, leurs chauffeurs tués ou capturés, et leur fret et leurs véhicules confisqués, un bataillon a été envoyé pour garder les routes de ravitaillement et le problème a été réglé.

Nous étions maintenant à mi-chemin en Allemagne. Après avoir été relevés par les 89^{ème} et 87^{ème} Divisions, on nous a envoyés nous installer dans la ville de Merkers, en Allemagne. On m'a dit : « Tu vas recevoir de nouveaux ordres dans quelques jours » alors on a fait la fête et nous nous sommes bien amusés. On était logés dans une maison abandonnée qui avait l'eau courante et surtout la possibilité de la chauffer. Compte tenu de ces commodités inhabituelles, Bill DePuy m'a suggéré de prendre un bain chaud...et j'ai pensé que c'était une excellente idée. Alors que je me détendais dans ce bain chaud devenu tellement rare, je me suis souvenu beaucoup trop clairement de ce qu'était ma vie à la maison. Mes nerfs ont craqué et j'ai pleuré parce que Mary et ma vie à Fort Wayne me manquaient. Je voulais que tout redevienne enfin « normal » ...

Au milieu de la nuit, probablement la première nuit où nous étions là-bas, une femme allemande a commencé à accoucher. Comme nous avions mis en place un couvre-feu, la sage-femme ne pouvait pas se déplacer pour se rendre au domicile de la parturiente et c'est plutôt elle qui a dû sortir dans la rue pour demander de l'aide. Naturellement, la police militaire l'a arrêtée, et elle leur a dit : « Je suis sur le point d'avoir un enfant, un bébé... Vous comprenez », et elle les a injuriés en allemand en ajoutant : « Américains, bandes d'imbéciles ! Vous ne savez rien. Vous êtes juste au-dessus de tout l'or de l'Allemagne. » Elle a dit qu'il y avait eu beaucoup d'activité dans les mines de sel à l'extérieur de la ville et que les Allemands y avaient récemment stocké de l'or et des objets de valeur. En tant qu'officier en second du 1^{er} Bataillon, j'ai été informé de ces déclarations, le 5 avril, j'ai transmis cette information au service de renseignements attaché à la 90^{ème} et suite logique, nous nous sommes ensuite rendus dans les vastes mines de sel situées à l'extérieur de Merkers.

Une fois sur place, nous avons interrogé Werner Veick, le caissier en chef du département des billets de banque étrangers de la Reichsbank⁸⁷ qui se trouvait dans la mine. Veick a indiqué

⁸⁷ La Reichsbank a été la banque centrale de l'Allemagne de 1876 à 1945

que l'or de la mine comprenait la totalité des réserves de la Reichsbank à Berlin. Également présent dans la mine, il y avait le Docteur Paul Ortwin Rave, le conservateur du Musée national allemand de Berlin et le directeur adjoint des Galeries nationales de Berlin. Il a déclaré qu'il était là pour s'occuper des peintures qui étaient stockées dans la mine. Les Allemands avaient volé les œuvres d'art des différents pays européens qu'ils avaient envahis. Forts de ces informations, les responsables de la mine ont été confrontés et ils ont déclaré qu'ils savaient que l'or et les précieux trésors artistiques de l'Europe étaient stockés dans la mine et que d'autres mines de la région étaient également utilisées pour stocker des objets de valeur.

L'État-major avait suffisamment de preuves et le 712^{ème} Bataillon de chars de la 90^{ème} Division a reçu l'ordre de se rendre à Merkers pour y garder les entrées de la mine. Des éléments de la police militaire de la 90^{ème} ont également été déployés autour des entrées, et des groupes électrogènes ont été mis en place pour produire de l'électricité à la mine afin que nous puissions descendre dans les puits et examiner les galeries le lendemain matin. Plus tard dans l'après-midi, après avoir découvert qu'il y avait au moins cinq entrées possibles dans la mine de Merkers et qu'un bataillon de chars ne suffirait pas à toutes les surveiller, des renforts de chars ont été demandés.

Ce soir-là, le général de division Herbert L. Earnest, le commandant de la 90^{ème} Division d'infanterie, a ordonné à mon bataillon de relever la police militaire de la 90^{ème} et de renforcer le 712^{ème} Bataillon de chars. Naturellement, la nouvelle de la découverte de la mine a été transmise au commandant du corps d'armée, le général de division Manton S. Eddy. Il a appelé immédiatement Patton, le commandant de la 3^{ème} armée, et il l'a informé de la capture des réserves d'or et des trésors artistiques allemands stockés à Merkers. Patton, qui avait déjà été induit en erreur par de nombreuses rumeurs similaires, a demandé à Eddy de n'en parler à personne avant d'avoir la confirmation de leur présence.

Les galeries de la mine étaient si larges que nous conduisions nos Jeeps à 65 km/h dans les tunnels principaux. Nous sommes restés dans la mine pendant environ une semaine, pour la garder et pour la vider. C'était un changement bienvenu même si la guerre en Allemagne était bel et bien terminée à cette époque. Nous avons gardé la mine et aidé à remonter son contenu dans des ascenseurs. Tous les généraux de haut rang de l'armée (Bradley, Eisenhower, Patton), tous ceux dont le nom me revient à l'esprit, sont descendus au fond de la mine dans un ascenseur manœuvré par un Allemand pour voir ce butin. Ils sont descendus et ils ont joué avec l'or... Certains des événements associés aux découvertes de la mine de sel de Merkers ont été montrés dans le film de 2014 intitulé « *Monuments Men* ».

Suite à cette découverte étonnante le 357^{ème} a reçu l'ordre de mener à bien le plus grand pillage légitime de l'histoire. L'enquête sur la mine a confirmé que le contenu était le suivant : 100 tonnes de lingots d'or, cinq milliards de marks allemands, deux millions de dollars en devises américaines et des œuvres d'art européennes d'une valeur inestimable. Les Allemands, désespérés, pensant qu'il n'y avait pas à craindre une invasion par l'ouest de leur territoire, avaient déplacé la majeure partie de leurs réserves financières dans cette zone pour les mettre en sécurité. Pour sortir tout l'argent, il a fallu le charger dans des Jeeps, qui avaient été descendues dans la mine, puis les remonter de 365 mètres jusqu'au niveau du sol d'entrée. C'était un travail fastidieux, mais nous l'avons terminé en deux jours et cette prouesse a été

saluée par les responsables du Quartier général suprême des forces expéditionnaires alliées (SHAEF) qui avaient supervisé l'opération mais surtout nous avons repris le butin de guerre aux Allemands.



Soldats de la 90^{ème} Division examinant un tableau de Manet à Merkers.



Eisenhower et Bradley examinent de l'argenterie dans la mine de sel de Merkers.

Chapitre 30

La Tchécoslovaquie

Les défenses allemandes étaient désormais complètement démantelées permettant ainsi à d'autres éléments de ma division un déplacement rapide au cours des dix derniers jours. Par conséquent, il nous fallait maintenant parcourir environ 190 kilomètres pour rejoindre les autres régiments. Ils avaient progressé jusqu'à quelques kilomètres seulement de la frontière tchécoslovaque.

Un ordre avait été émis interdisant toute progression en territoire Tchécoslovaque, de sorte que nos avancées actuelles se faisaient le long de la frontière en direction du sud-est. Après avoir relevé le 328^{ème} Régiment d'Infanterie de la 26^{ème} Division aux alentours de Schwartzbach, en Bavière, le 18 avril, nous avons donc poursuivi notre marche vers le sud-est. Bien que vagues, les informations disponibles n'indiquaient pas l'existence de grandes unités ennemies dans la région, mais en raison de l'existence de groupes défensifs isolés, le plan prévoyait des sondages agressifs pour essayer de les localiser. La mission consistait à balayer toute la campagne, à chercher et à trouver l'ennemi et à l'en débarrasser.

Au cours de cet engagement, j'ai pu réquisitionner une moto à un soldat allemand. Alors que je descendais une route au milieu des bois, j'ai rencontré un autre Allemand juste en face de moi. Je l'ai vu pointer son fusil dans ma direction et j'ai pensé : « Mon Dieu, c'est certainement la fin pour moi ». Tout l'armement que j'avais sur moi, c'était seulement un pistolet, mon Colt 45 dans son holster. Je me suis dit : « ça fait un bout de temps que j'essaie de tirer sur un Allemand, voilà une bonne occasion ». J'ai lâché la moto et j'ai appuyé sur la détente du pistolet mais j'ai soudainement réalisé que j'avais perdu le chargeur de mon 45 et qu'il était déchargé... Sachant que je devais faire quelque chose pour essayer de sauver ma vie, j'ai rapidement fait demi-tour et j'ai couru jusque dans les bois plus vite que je ne l'avais jamais fait de ma vie. Miraculeusement, l'Allemand n'a pas tiré et ne m'a pas poursuivi.

Le 18 avril, nous avons pris la ville de Hof malgré une résistance fanatique mais désormais inutile et nous avons effectivement posé le pied sur le sol de la Tchécoslovaquie. Nous sommes devenus la première unité combattante sur le théâtre européen à avoir traversé toute l'Allemagne, à la couper en deux et à pouvoir isoler la Bavière au sud de la grande Allemagne industrielle au nord.

Mis à part les barrages routiers piégés constitués d'arbres abattus et les tirs occasionnels de « Nebelwerfer », la résistance était négligeable et nous faisions maintenant des milliers de prisonniers. Dans de nombreux villages, les soldats allemands étaient déjà tous rassemblés et nous attendaient afin de pouvoir se rendre. Il ne nous semblait pas possible que la guerre puisse continuer encore longtemps, en fait il nous semblait que toute l'armée allemande avait déjà été faite prisonnière...

Au fur et à mesure de notre avance, nous avons récupéré des prisonniers de guerre américains, la plupart avaient été capturés en décembre lors de la contre-offensive allemande à Bastogne. Ces hommes avaient été rassemblés en troupes poussés sur les routes par des Allemands en retraite et ils étaient maintenant dans un état misérable. Ils marchaient depuis des jours

avec juste assez de nourriture pour ne pas s'effondrer. À Fuchsmühl, pas très loin de la frontière tchèque, nous avons trouvé 33 Américains allongés dans des couchettes de paille. Je n'ose décrire leur état autrement qu'en disant qu'ils étaient à l'état de squelettes. Ils avaient été contraints de travailler pendant de longues heures dans des mines de sel avec une ration qui était une honte pour l'humanité. Au moment de leur sauvetage, la plupart de ces hommes avaient tellement décliné qu'ils étaient incapables de pouvoir quitter leur couchette. Beaucoup d'entre eux étaient morts avant d'avoir pu être secourus et d'autres preuves des atrocités allemandes seront trouvées le long de notre parcours.

Contraints de battre en retraite, les Allemands avaient emmené avec eux les prisonniers de guerre et les travailleurs russes. Les corps non enterrés de ceux qui n'avaient pas eu la chance de pouvoir marcher plus loin étaient encore visibles tout au long des routes. Beaucoup avaient été abattus en groupe et partageaient une seule tombe à ciel ouvert. Plusieurs milliers de prisonniers de guerre britanniques ont également été libérés, certains de ces hommes avaient été capturés à Dunkerque en mai 1940 et étaient prisonniers des Allemands depuis presque cinq ans. La rencontre avec ces prisonniers de guerre libérés ou avec les travailleurs forcés d'autres nations a suscité à la fois la pitié et la fierté dans nos cœurs. La véritable raison pour laquelle nous menions cette guerre était devenue évidente pour tous. Les déplorables conditions de vie de tous ces malheureux nous ont permis de prendre conscience de la véritable valeur de la démocratie et de son importance pour les peuples épris de liberté.

Les patrouilles qui se sont aventurées dans les vastes zones boisées devant elles, ont soudainement rencontré une vive opposition alors que des éléments de la 11^{ème} Division blindée, aguerris au combat, leur barraient le chemin. La décision prise en conséquence, c'était que les hauteurs sur le flanc gauche de la division devaient être dégagées. L'attaque lancée le 30 avril au nord-est et au sud-est de Waldmünchen a rencontré une résistance acharnée de la part de l'ennemi, qui utilisait des armes légères, de l'artillerie et des blindés. L'attaque s'est poursuivie le lendemain et même si les progrès ont été difficiles car les forêts presque impénétrables et les tirs de snipers constants rendaient les mouvements dangereux, nous avons réussi à atteindre et à tenir nos objectifs.

Le 3 mai, les 2^{ème} et 3^{ème} Bataillons ont traversé la frontière tchécoslovaque où ils ont rencontré un groupe de troupes SS, équipées de Panzerfausts, qui ont lancé une contre-attaque surprise. Nous avons balayé cette attaque en leur infligeant de lourdes pertes et permettant la capture de 70 Allemands et Hongrois. Le 3 mai, le maire de Vseruby, en Tchécoslovaquie, nous a rendu la ville après la fuite des Allemands. Au cours de cette journée, mon régiment a fait plus de 600 prisonniers. Le matin du 4 mai, un représentant de la 11^{ème} Division blindée est entré dans nos lignes avec un drapeau blanc et a proposé la reddition de l'ensemble de sa division.

Le 4 mai, nous avons été relevés de nos positions en Tchécoslovaquie par des éléments de la 2^{ème} Division et nous nous sommes déplacés vers une zone de rassemblement au sud-est de l'Allemagne. Le 5 mai, nous sommes retournés en Tchécoslovaquie dans le secteur de la 2^{ème} de Cavalerie et nous nous sommes lancés dans notre dernière mission de combat... le sauvetage de Prague. Nous avions pour mission de dégager un chemin à travers les montagnes pour permettre à la 4^{ème} Division blindée d'atteindre Prague et nous devions les suivre. Bien

que la fin de la guerre soit proche, nous avons dû encore affronter l'ennemi dans un des combats les plus féroces de notre longue période de combat.

Le plan prévoyait une attaque de la petite ville de Zhuri par le 3^{ème} Bataillon. Alors que la compagnie « I » remontait la route principale vers la ville, la section d'assaut a repéré une auto mitrailleuse américaine M-8 qui descendait la route. Pendant une fraction de seconde, les gars ont pensé que des Américains se trouvaient à bord mais il ne leur a pas fallu longtemps avant que la croix allemande grossièrement peinte ne devienne visible à l'avant du véhicule. L'auto mitrailleuse avait été capturée au groupe de cavalerie la veille. Mais il était trop tard. Quand la section s'est rendu compte que des Allemands étaient dans le véhicule, ils ont cherché le seul abri disponible, un fossé peu profond sur le bord de la route. C'est là que sept membres de la section ont été tués lorsque les Allemands ont mitraillé le fossé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun mouvement. Nous étions tellement furieux de ces pertes si tardives dans la guerre que nous avons continué à combattre jusqu'à la ville et, encore sous le coup de la colère lors des affrontements au corps à corps, nous avons tué 24 ennemis et capturé les autres.

Cruelle ironie du sort. À la veille de la victoire totale et de la capitulation en masse de l'armée allemande, il nous restera toujours une rancune indélébile contre les derniers fascistes allemands. Ce jour-là quelques courageux jeunes garçons américains, qui avaient déjà tant vu, ont donné leur vie parce que quelques Allemands perfides ont choisi de se battre encore pour une cause que tous savaient déjà perdue.

Nous avons pris la ville de Zhuri d'assaut et les Allemands qui la défendaient ont été liquidés après un pilonnage d'artillerie et de mortiers. Ces fanatiques se sont avérés être de jeunes élèves officiers d'une école voisine qui voulaient absolument tuer quelques Américains de plus. L'essentiel de la résistance ennemie était désormais éliminé, et nos marches ultérieures ne nous ont apporté que des prisonniers supplémentaires et des pieds endoloris.

Le matin du 7 mai, nous avons repris une fois de plus notre progression en direction de Prague, pour être arrêtés presque immédiatement. Le quartier général de la division avait reçu un message d'une importance historique : *« Un représentant du Haut Commandement allemand a signé la reddition inconditionnelle de toutes les forces terrestres, maritimes et aériennes allemandes en Europe aux forces expéditionnaires alliées et simultanément au Haut Commandement soviétique à 01h41, heure d'Europe centrale, le 7 mai 1945. Reddition en vertu de laquelle toutes les forces cesseront leurs opérations actives à 00h01 le 9 mai 1945 ».*

Le 8 mai, les officiers du groupe de combat du 357^{ème} se sont rassemblés sur la pente herbeuse d'une colline près de Cejkovy, en Tchécoslovaquie. Un mât avait été dressé et le drapeau américain hissé. C'était la première fois depuis l'Angleterre que nous étions tous rassemblés en même temps. Le commandant de division, le général Ernest, et notre commandant de régiment, le colonel Mason, ont tous les deux pris la parole. Ils ont remercié tout le monde pour l'aide et la coopération considérables et ils ont souligné que le régiment n'avait jamais failli à l'accomplissement de ses missions. Il était également émouvant et triste de se rendre compte qu'il ne restait plus que six officiers dans le régiment parmi tous ceux qui avaient débarqué sur la plage d'Utah.

La promesse de paix a suscité une vague de liesse parmi les Tchèques qui nous ont accueillis avec tout l'enthousiasme et l'hospitalité que pouvait générer leur extrême gratitude. Les villes et les villages étaient décorés de guirlandes de fleurs. Les danses, les fêtes et les festivals de rue étaient à l'ordre du jour. Les filles portaient des costumes traditionnels colorés, tandis que les musiciens chantaient et jouaient jusqu'à l'aube. Au début, nous avons eu du mal à nous faire à l'idée de la paix. Pendant des mois, nous avons vécu dans la poussière, la boue et la neige avec la menace omniprésente d'une mort instantanée. Pendant près d'un an, nous avons subi des attaques et des tirs d'artillerie incessants. Nous avons connu des souffrances indicibles et vécu des actes d'héroïsme incroyables.

Et maintenant, c'était fini. Nous pouvions marcher avec fierté car on savait que nous avons bien fait notre travail.



La 11^{ème} Division blindée allemande se rend.



J'ai adoré voir la joie sur le visage de cette petite fille en Tchécoslovaquie.

Chapitre 31

Flossenbürg

À peu près à la même époque, nous avons pris la petite ville bavaroise de Flossenbürg et libéré son camp de concentration, tristement célèbre. Mais celui-là n'était qu'un camp parmi les dizaines de camps de concentration en Allemagne. C'était un lieu maudit, un cloaque de souffrance, de torture et de dégradation humaine. Celui qui ne l'a pas vu ne peut pas se le représenter et je suis certain que quelqu'un qui n'a pas vécu les jours et les nuits interminables de terreur dans un tel endroit ne peut pas comprendre la réalité de la souffrance humaine.

Nous avons trouvé environ 1 500 prisonniers qui n'avaient pas été évacués par les Allemands et envoyés auparavant dans les marches de la mort. Quand l'une de nos patrouilles motorisées est entrée dans le camp, elle y a découvert une grave épidémie de typhus en plein essor. Les troupes ont interrogé les détenus survivants, qui ont estimé que Flossenbürg avait détenu jusqu'à 16 000 prisonniers avant que les gardes SS n'évacuent le camp le 20 avril, avant notre approche de la zone.

Flossenbürg était un camp de concentration nazi construit en mai 1938 par le bureau principal économique et administratif des SS. Contrairement aux autres camps de concentration, il était situé dans une région isolée, dans les monts Fichtel (Fichtelgebirge) de Bavière, à côté de la ville de Flossenbürg et près de la frontière Germano- Tchèque. Le but initial du camp était d'exploiter le travail forcé des prisonniers pour la production de granit extrait d'une carrière proche et destiné à l'architecture nazie mais en 1943, la plupart des prisonniers étaient utilisés pour produire des avions de chasse Messerschmitt Bf 109 et d'autres armements pour l'effort de guerre allemand. Bien qu'il soit initialement destiné aux prisonniers « criminels » et « asociaux », le camp a vu son nombre de détenus augmenter avec l'arrivée de prisonniers politiques étrangers après l'invasion de l'Union soviétique. Il a également développé un vaste système de camps annexes qui a fini par dépasser le camp principal.

Les prisonniers travaillaient de longues journées, six jours par semaine, à la production de pièces pour les avions allemands. Selon certaines rumeurs, les prisonniers essayaient de saboter les pièces qu'ils produisaient. Ils n'étaient nourris que de soupe claire deux fois par jour et beaucoup mouraient de faim, de fatigue ou sous les coups ou la torture. Leurs cadavres décharnés étaient brûlés dans des fours et de nouvelles victimes étaient envoyées pour prendre leur place sur les chaînes de production. Au cours des quatre années qui ont précédé la libération de Flossenbürg, on estime que 90 000 à 100 000 prisonniers sont passés par ce camp principal et ses camps annexes. Environ 30 000 d'entre eux sont morts de malnutrition, d'épuisement, d'exécutions ou pendant les marches de la mort. Lorsque nous avons interrogé le maire et son épouse sur les atrocités commises à Flossenbürg, ils ont plaidé l'ignorance et nié savoir ce qui s'y passait. Nous sommes partis tout en sachant qu'ils étaient au courant des méfaits et le lendemain, le couple s'est suicidé.

Après avoir libéré Flossenbürg, au fur et à mesure de notre avancée, nous avons découvert d'autres preuves des atrocités commises par les Nazis. Juste avant la libération du camp, les

gardes SS allemands avaient forcé quelque 14 000 détenus à marcher vers le sud. La 90^{ème} et d'autres divisions de l'armée US ont retrouvé quelque 6 000 de ces prisonniers en vie mais nous avons aussi découvert les corps de plus de 5 000 détenus, morts de faim, d'épuisement ou tués par les gardes SS parce qu'ils n'avaient pas pu suivre le rythme de la marche.

Certains des responsables de ces décès, notamment des administrateurs, des gardiens et d'autres, ont été jugés et condamnés lors du procès de Flossenbürg. En 1985, la 90^{ème} Division d'infanterie a été reconnue comme unité libératrice par le Centre d'histoire militaire de l'armée américaine et par le Musée mémorial de l'Holocauste des États-Unis. Flossenbürg a ensuite été réaffecté à d'autres usages avant l'ouverture d'un mémorial et d'un musée en 2007.



Le bâtiment principal du camp de Flossenbürg



À l'intérieur des dortoirs



Vue d'ensemble du camp de concentration de Flossenbürg

Chapitre 32

La victoire en Europe

L'annonce de la fin de la guerre n'a pas provoqué de cris ou de réjouissances excessives. Nous avons tous ressenti une grande fierté et une grande joie pour ce que nous avons accompli. Beaucoup d'entre nous ont réalisé que pour les États-Unis la guerre n'était pas terminée avec la seule défaite de l'Allemagne et qu'elle se poursuivait encore dans le Pacifique. En ce jour de victoire, nos pensées se sont tournées vers nos actions qui avaient joué un rôle prépondérant dans chaque phase majeure des campagnes qui avaient conduit à la défaite du Reich allemand : l'opération éprouvante de Normandie ; la percée ; l'encerclement et la destruction de la 7^{ème} Armée allemande à Falaise ; la guerre de poursuite à travers la France ; le franchissement des principales barrières fluviales de la Moselle et de la Sarre ; la prise de Metz ; la rupture de la ligne Siegfried et la course finale à travers l'Allemagne jusqu'en Tchécoslovaquie. Nous avons parcouru plus de 1 300 kilomètres à travers l'Europe occidentale, à pied et en camion. Naturellement j'étais fier de dire que nous n'avions jamais manqué d'atteindre nos objectifs ou de remplir nos missions.

Nous repensions aux moments et aux actions où ceux qui ne reviendront jamais chez eux, étaient devenus les vrais héros de cette guerre. Aujourd'hui, onze mois après le débarquement à Utah Beach, le combat contre les Allemands venait de prendre fin pour le 357^{ème} et il était bien de rappeler qu'au cours d'un total de 335 jours de combat sur le théâtre d'opérations européen (souvenez-vous de cette ville en France nommée ETOUSA...), nous avons été en contact avec l'ennemi pendant 267 d'entre eux.

Les pertes au combat étaient principalement concentrées dans les pelotons de fusiliers, ceux qui doivent avancer sous le feu ennemi et pour qui le fardeau de la guerre pèse plus lourdement. Une division d'infanterie américaine de la Seconde Guerre mondiale se composait de 81 pelotons de fusiliers, fort chacun d'environ 40 hommes. Donc au total, ces 81 unités ne comprenaient que 3 240 hommes sur une division qui en comptait 14 000. Dans une armée de 350 000 hommes, moins d'un sur sept se trouvait en première ligne et sur le théâtre européen, la proportion était d'un homme armé d'un fusil pour 15 hommes en soutien derrière lui.

Avant le débarquement en Normandie, on estimait que l'infanterie subirait 70 % du total des pertes au combat. En août, ce chiffre était passé à 83 % en raison de notre expérience désastreuse dans les haies normandes. Le danger qui menace la vie d'un fantassin au combat a été plus particulièrement illustré à Saint-Lô où, en quinze jours, la 30^{ème} Division a subi 3 934 pertes soit un quart des effectifs de la division. Mais ce chiffre est trompeur car trois sur quatre de ces pertes l'ont été dans les pelotons de fusiliers, atteignant parfois un taux supérieur à 90 % voire même 200 % pour certains pelotons pendant la guerre.

Malheureusement, la guerre se mesure souvent à ses pertes. Au lendemain des combats, les morts, les blessés et les prisonniers ont été considérés comme la preuve du grand sacrifice consenti par les braves hommes du 357^{ème} Régiment. Pour moi, les vrais héros sont ceux qui ne sont pas rentrés chez eux et en considérant l'ensemble de nos pertes, combien de bons

enseignants, médecins, inventeurs, acteurs et pères potentiels ont été perdus et sacrifiés au nom de cette noble cause ?

Voici les chiffres des pertes du 357^{ème} Régiment pendant la campagne en Europe :

- Tués au combat : 953
- Morts de maladie : 5
- Blessés au combat : 5078 dont 143 morts de leurs blessures
- Blessés hors combat : 701 dont 4 morts de leurs blessures
- Portés disparus : 584 - Après le 8 mai 1945 on a découvert que 570 d'entre eux étaient des prisonniers de guerre et 14 sont donc réellement disparus.
- Total des renforts reçus avant le 8 mai 1945 : 8385
- Nombre de prisonniers de guerre ennemis capturés : 18117

Voici quelques éléments d'analyse sur ces informations effroyables. Nous avions au départ un effectif autorisé de 1 080 fusiliers pour le régiment et avec 1096 morts ce sont eux qui ont subi le plus grand nombre de pertes soit un peu plus que 100% de l'effectif. Pire encore, si l'on additionne les morts et les blessés, le nombre s'élève à 6 031 hommes. Si 90 % d'entre eux étaient des fusiliers, nous avons alors subi la perte directe de 5 428 hommes. En divisant ce nombre par l'effectif théorique de 1 080, le taux de pertes pour les fusiliers du régiment serait de 502 % ! Je me demande souvent comment et pourquoi je suis rentré chez moi vivant et surtout en un seul morceau.

Quant à la 90^{ème} Division, 247 officiers et 3 624 sous-officiers et hommes du rang ont été tués pendant la guerre. Le nombre total des pertes (tués, blessés et disparus) est de 21371. Les archives montrent que juillet 1944 a été le pire des mois en termes de pertes puisqu'elles s'élèvent à 310 officiers et 5 188 sous-officiers et hommes du rang au cours des combats pour Beaucoudray, le Mont Castre et la rivière Sèves. Il ne s'agit pas de s'attarder plus que nécessaire sur ces chiffres, mais d'apprécier la hauteur du sacrifice et de comprendre le véritable coût de la guerre. Celui qui a connu la guerre est plutôt réticent à l'idée de vouloir la recommencer.

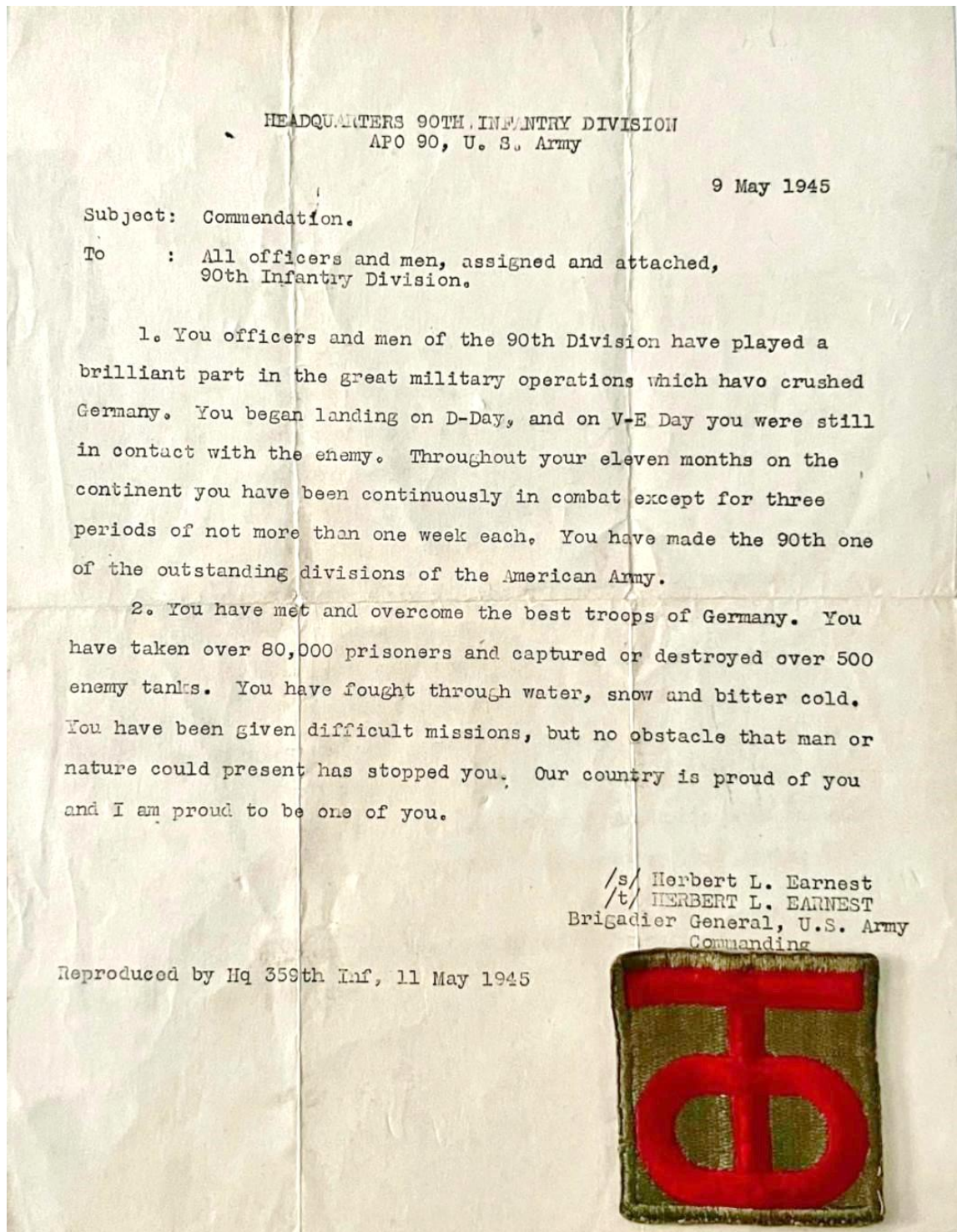
Généraux commandant la 90^{ème} Division

- 5 avril 1944 - Général de brigade Jay W. MacKelvie
- 13 juin 1944 - Général de division Eugene M. Landrum
- 30 juillet 1944 - Général de brigade Raymond S. McLain
- 22 septembre 1944 - Général de division Raymond S. McLain
- 15 octobre 1944 - Général de brigade James A. Van Fleet
- 15 novembre 1944 - Général de division James A Van Fleet
- 22 janv. 1945 - Général de division Lowell W Rooks
- 2 mars 1945 - Général de brigade Herbert L Earnest

Officiers commandant le 357^{ème} Régiment d'Infanterie

- 15 mai 1944 - Colonel Philip H Ginder
- 13 juin 1944 - Colonel John W Sheehy
- 15 juin 1944 - Lieutenant-colonel Charles M Schwab
- 17 juin 1944 - Colonel George H Barth

- 30 octobre 1944 - Colonel Julian H George
- 15 février 1945 - Lieutenant-colonel John H Mason



Lettre du général Earnest aux hommes de la 90^{ème} Division

Traduction de la lettre ci-dessus :

QUARTIER GÉNÉRAL DE LA 90^{ème} DIVISION D'INFANTERIE

APO 90 Armée américaine

Objet : Félicitations.

À tous les officiers et soldats affectés et rattachés à la 90^{ème} Division d'infanterie.

1 : Vous, les officiers et les hommes de la 90^{ème} Division, avez joué un rôle crucial dans les grandes opérations militaires qui ont écrasé l'Allemagne. Vous avez commencé à débarquer le jour J, et le 8 mai 1945, le jour de la Victoire en Europe, vous étiez toujours au contact de l'ennemi. Tout au long de vos onze mois passés sur le théâtre européen, vous avez combattu sans interruption, à l'exception de trois périodes ne dépassant pas une semaine chacune. Vous avez fait de la 90^{ème} l'une des divisions les plus remarquables de l'armée américaine.

2 : Vous avez affronté et vaincu les meilleures troupes allemandes. Vous avez fait plus de 80 000 prisonniers et capturé ou détruit plus de 500 chars ennemis. Vous avez combattu dans l'eau, la neige et par un froid glacial. On vous a confié des missions difficiles, mais aucun obstacle humain ou naturel n'a pu vous arrêter. Notre pays est fier de vous et je suis fier d'être l'un des vôtres.

Brigadier-Général Herbert L EARNEST- Commandant de la 90^{ème} Division
d'infanterie

Imprimé par le 359^{ème} le 11 mai 1945

Quelques informations complémentaires concernant la 90^{ème} Division d'infanterie :

HOMMAGE À LA 90^{ème} DIVISION : « Parfois, je pense que vous ne réalisez pas à quel point vous êtes bons. Vous êtes les meilleurs soldats au monde. Ce fut un grand honneur de vous commander. » Général George S. Patton, Weiden, Allemagne, 13 juillet 1945

- La 90^{ème} Division a combattu plus longtemps que toute autre division présente sur le théâtre européen.
- La 90^{ème} a eu au moins une unité en contact avec l'ennemi pendant chaque jour, du 6 juin 1944 au 8 mai 1945.
- La 90^{ème} a compté plus de 35 000 hommes à un moment donné alors que l'effectif théorique était seulement de 14 000.
- La 90^{ème} Division a obtenu la « Invasion Arrowhead⁸⁸ » et les cinq « Battle Stars⁸⁹ » pour la Normandie, le nord de la France, les Ardennes, la Rhénanie, l'Europe centrale et s'est également vue attribuer la Croix de Guerre française.
- La 90^{ème} est une division hautement décorée avec quatre récipiendaires de la « Medal of honor » (médaille d'honneur du Congrès), 85 récipiendaires de la « Distinguished Service Cross », 115 « Air Medals » (médailles de l'air), 4 « Distinguished Flying Crosses », 1 311 récipiendaires de la « Silver Star », 40 récipiendaires de la « Soldier's Medal », 5057 récipiendaires de la « Bronze Star » et 21371 « Purple Hearts », dont 3889 décernées à titre posthume.
- La 90^{ème} Division a fait 83437 prisonniers (l'équivalent de 6 divisions) et détruit 501 chars allemands, 195 canons automoteurs, 1228 autres pièces d'artillerie, 5572 autres véhicules, 82 locomotives, 134 avions et 3 bateaux à vapeur.
- La 90^{ème} Division a traversé des dizaines de rivières, libéré des centaines de villes et plusieurs millions de personnes. Elle a libéré le camp de concentration de Flossenbürg et capturé intacte la mine de sel de Merkers avec toutes les réserves d'or et les trésors artistiques volés par l'Allemagne.
- La 90^{ème} Division a contraint la 11^{ème} Division blindée allemande à se rendre en masse et a fait la jonction avec les troupes Russes en Tchécoslovaquie.
- La 90^{ème} Division a eu plus de 15 000 blessés au combat. Le nombre total d'hommes soignés par les médecins, toutes blessures confondues (y compris pieds des tranchées et engelures), s'est élevé à 25988.

⁸⁸ Pointe de flèche du débarquement : Décoration attribuée à toutes les unités qui ont débarqué

⁸⁹ Etoile de combat : décoration attribuée pour une zone de combats

Chapitre 33

Waldsassen

Peu après le 8 mai 1945, nous sommes retournés en Allemagne. Mon bataillon était stationné à Waldsassen, en Bavière. Nous avons séjourné dans un magnifique château où nous avons pu profiter des commodités, comme l'eau chaude, un luxe qui nous avait manqué pendant tant de mois. On a passé du temps dans la campagne environnante à se détendre, à faire du cheval et à essayer de décompresser. Nous n'avions pas été désignés comme faisant partie de l'armée d'occupation mais nous étions affectés à des tâches policières et administratives dans cette zone. Pendant un temps, il a été question que la division soit envoyée dans le Pacifique pour rejoindre nos camarades dans la lutte contre les Japonais... Une idée qui ne nous enchantait guère...

Pendant notre séjour en Bavière, nous avons aidé une usine locale fabricante de porcelaine fine à redémarrer ses activités. Nous les avons aidés à remettre en marche leurs fours et surtout à trouver le combustible nécessaire. Ils nous ont été incroyablement reconnaissants. J'ai acheté chez eux plusieurs services de leur magnifique porcelaine qui m'ont ensuite été expédiés ainsi qu'à d'autres personnes aux États-Unis. Aujourd'hui encore mes enfants et moi apprécions toujours cette belle vaisselle.

L'un de mes bons amis pendant la guerre, et en particulier à Waldsassen, c'était le lieutenant Charles Wolcott (« surnommé Buddy ») Ryder Jr. Un tacticien astucieux et un soldat courageux qui avait obtenu son diplôme de West Point en 1942. Son père, Charles Wolcott (« surnommé Doc ») Ryder Sr. était également diplômé de West Point, mais lui de la promotion 1915. Doc avait servi à la fois pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale, où il commandait la 34^{ème} Division d'infanterie pendant la campagne d'Italie, avant de prendre sa retraite en tant que général de division. Buddy a eu lui aussi une longue et brillante carrière militaire. Il a d'abord été affecté au bureau du chef d'état-major en 1960-1961 avant de prendre le commandement de la 1^{ère} Brigade de la 8^{ème} Division d'infanterie en 1964-1966 puis de devenir le général commandant la 199^{ème} Brigade d'infanterie. De 1967 à 1968, il est à la tête de la défense aérospatiale de la 4^{ème} Division d'infanterie de la République du Vietnam, puis il regagne les États-Unis comme chef d'état-major de la 4^{ème} Armée de 1970 à 1972. Buddy a pris sa retraite en tant que général de division en 1977. Il est décédé en 2010 et il est enterré dans le cimetière de West Point.

Pendant mon séjour à Waldsassen, j'ai eu un accident de la route. Le conducteur de ma Jeep en a perdu le contrôle et a malheureusement été tué. J'ai eu un bras et une épaule cassés, ainsi qu'une fracture du crâne et par la force des choses, j'ai passé la majeure partie de l'été 1945 en convalescence à Waldsassen. Il m'a été extrêmement difficile d'annoncer aux parents de mon chauffeur que leur fils était mort de blessures non liées au combat et surtout après la fin de la guerre. Je ne peux pas imaginer la douleur qu'ils ont dû ressentir en voyant leur fils mourir dans de telles circonstances.

Ironiquement, j'ai appris plus tard que le général George Patton était mort des suites de ses blessures dans un accident de la route en décembre 1945. Le chef d'état-major de Patton, le

général de division Hobart Gay, l'avait invité le 9 décembre 1945 à une partie de chasse au faisan près de Spire, en Allemagne, pour lui remonter le moral. En observant les voitures abandonnées sur le bord de la route, Patton aurait dit : « Comme la guerre est horrible quand on pense à un tel gâchis ! » Quelques instants plus tard, la limousine Cadillac de 1938 dans laquelle ils se trouvaient est entrée en collision à faible vitesse avec un camion de l'armée américaine.

Gay et les autres passagers n'ont été que légèrement blessés, mais Patton lui s'est cogné la tête contre la cloison vitrée qui séparait les sièges avant et arrière. Il s'est mis à saigner d'une plaie à la tête et s'est plaint d'être paralysé et d'avoir du mal à respirer. Transporté à l'hôpital de Heidelberg, on a découvert que Patton souffrait d'une luxation des troisième et quatrième vertèbres cervicales, et que le choc lui avait causé une fracture du cou provoquant une lésion de la moelle épinière qui le rendait paralysé du cou jusqu'aux pieds. Patton a passé la majeure partie des 12 jours suivants en traction verticale pour diminuer la pression sur sa colonne vertébrale. Toutes les visites non médicales, à l'exception de son épouse, Beatrice, qui avait pris l'avion depuis les États-Unis, lui étaient interdites. Patton, à qui on avait dit qu'il n'avait aucune chance de remonter un jour à cheval ou de reprendre une vie normale, a déclaré à un moment donné : « C'est une sacrée façon de mourir ! ». Il est mort dans son sommeil d'un œdème pulmonaire et d'une insuffisance cardiaque congestive le 21 décembre 1945, à l'âge de 60 ans.

Le 24 décembre, conformément à sa demande d'être enterré avec ses hommes Patton a été inhumé au cimetière et mémorial américain de Luxembourg (situé dans le quartier de Hamm de la ville) aux côtés de nombreux soldats de la Troisième Armée tombés pendant la guerre. Il me semble que des prisonniers allemands et des citoyens locaux ont creusé sa tombe et cette anecdote m'a rappelé la fois où il m'avait réprimandé pour avoir utilisé des prisonniers allemands pour transporter des fournitures. Mais alors qu'il avait d'abord été enterré au milieu d'une parcelle comme tous les autres militaires, le grand nombre de visiteurs sur sa tombe a fini par endommager le cimetière. Sa dépouille a donc été déplacée vers son emplacement actuel, face à ses hommes sur une parcelle seule à l'écart des autres parcelles de tombes. Même dans la mort, il est resté à la tête de ceux qu'il a commandés.



La vie à Waldsassen



Le général Buddy Ryder

Chapitre 34

Thérèse Neumann

Alors que j'étais à Waldsassen en mai 1945, j'ai rendu visite à une femme nommée Thérèse Neumann qui vivait dans le village voisin de Konnersreuth, en Bavière. Elle était connue comme une catholique allemande mystique et stigmatisée. Une stigmatisée est une personne qui montre les signes des blessures que Jésus a subies sur la croix. Ces blessures apparaissent parfois sur certains de ses disciples qui ont vécu des expériences extatiques. Elle affirmait également avoir été miraculeusement guérie de sa cécité et de sa paralysie mais quelques médecins et des sceptiques contestaient ses allégations de guérisons miraculeuses. Un Vendredi saint, Thérèse a même affirmé avoir assisté à la Passion du Christ dans ses visions. Elle montrait des blessures aux mains et aux pieds alors que des larmes de sang coulaient de ses yeux.

Du sang coulait aussi parfois paraît-il de ses blessures mais selon le livre de Josef Hanauer « L'escroquerie de Konnersreuth » les spectateurs n'ont pas réellement vu le saignement en action, seulement le sang lui-même.

De 1923 jusqu'à sa mort en 1962, Thérèse Neumann a toujours affirmé n'avoir consommé que des hosties de la Sainte Eucharistie et n'avoir pas bu d'eau de 1926 jusqu'à sa mort. Les médecins ayant trouvé ces affirmations suspectes, l'un d'eux a noté qu'elle « avait eu une carrure vigoureuse et trapue pendant la majeure partie de cette période, et que tout porte à croire qu'il était impossible de survivre aussi longtemps sans manger ni boire ». Pendant le règne du 3^{ème} Reich allemand, elle a été la cible de remarques ridicules et de diffamations, car les Nazis connaissaient ses opinions dissidentes et craignaient sa popularité croissante. Elle était surveillée par la Gestapo et bien que sa maison familiale, son église paroissiale et la maison de son prêtre aient tous été la cible d'attaques directes, elle n'a jamais été blessée personnellement.

J'avais entendu parler de Thérèse Neumann en raison de mon éducation catholique. Ma sœur Miriam m'avait parlé de Thérèse Neumann et m'avait suggéré de lui rendre visite si jamais je passais près de sa petite ville en Bavière. En raison de son statut de sainte, plusieurs de mes amis et moi-même nous avons donc décidé de lui rendre visite car nous voulions essayer de converser avec elle. Elle était plus grosse que je ne l'imaginais étant donné qu'elle prétendait ne pas manger ni boire. Elle pesait environ 63 kilos et travaillait tous les jours dans les champs. Nous avons remarqué que les croûtes sur le dos de ses mains étaient carrées, comme si elles avaient été causées par des clous carrés.

Elle ne parlait pas anglais et nous ne parlions pas allemand, mais nous avions l'impression de pouvoir communiquer avec elle d'une manière ou d'une autre. Nous savions que nous étions en présence de quelqu'un qui avait une relation particulière avec Jésus. J'avais effectivement l'impression de parler à une sainte et je lui ai rendu visite cinq ou six fois. Après tout ce que j'avais vécu, sa présence m'a aidé à réaliser une fois de plus qu'il existait une puissance supérieure qui m'avait protégée. Ce fut un temps de révélation pour moi



Thérèse Neumann

Chapitre 35

Points de réflexion

À ce stade, je me demandais, comme tout le monde, quand j'allais rentrer chez moi. Tout dépendait des points. A la fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe, le système de points ASR (Adjusted Service Rating Score) était utilisé par l'armée pour déterminer quels soldats pouvaient être rapatriés aux États-Unis et libérés du service militaire dans le cadre de l'opération « Tapis magique ». Alors que la fin de la guerre sur le théâtre européen devenait une réalité, le département américain de la guerre a commencé à planifier le redéploiement du personnel militaire après la fin des hostilités.

La règle était simple dans son principe : Les soldats qui avaient combattu le plus longtemps et le plus durement devaient être les premiers à être renvoyés chez eux pour être démobilisés. L'armée américaine a donc divisé les unités du théâtre d'opérations européen en quatre catégories :

1. Les unités désignées comme forces d'occupation (telles que la troisième et la septième armées)
2. Les unités qui étaient à l'étranger depuis moins d'un an, ou celles : (a) qui devaient être redéployées directement dans le Pacifique ; (b) qui devaient être redéployées dans le Pacifique en passant par les États-Unis ; (c) qui devaient être renvoyées aux États-Unis pour être placées en réserve stratégique.
3. Les unités qui devaient être organisées ou réorganisées sur le théâtre européen pour être utilisées comme forces d'occupation, ou qui devaient être redéployées sur le théâtre d'opérations du Pacifique.
4. Les unités à renvoyer aux États-Unis et à désactiver ou à dissoudre.

De nouvelles troupes seraient déployées en Europe pour remplacer les vétérans qui rentraient chez eux. Les soldats devaient obtenir un score minimum de 85 points pour être pris en compte dans le processus de démobilisation. Les scores étaient déterminés comme suit :

1. Mois de service = 1 point chacun
2. Mois de service à l'étranger = 1 point chacun, en plus du mois de service
3. Décoration militaire : Medal of Honor, Distinguished Service Cross, Distinguished Service Medal, Legion of Merit, Silver Star Medal, Distinguished Flying Cross, Soldier's Medal, Bronze Star Medal, Air Medal, Purple Heart) or campaign participation star⁹⁰ = 5 points chacun
4. Enfant à charge de moins de dix-huit ans (jusqu'à 3) = 12 points chacun

⁹⁰ Médaille d'honneur, Croix pour service méritant, Médaille pour service méritant, Légion du mérite, Médaille de l'étoile d'argent, Croix pour service aéronautique méritant, Médaille du soldat, Médaille de l'étoile de bronze, Médaille de l'aéronautique, médaille du cœur pourpre (médaille des blessés) ou étoile de participation à une campagne

Ces quatre critères étaient les seuls à partir desquels les points étaient calculés. Aucun point n'était attribué pour l'âge, le mariage ou les enfants à charge de plus de dix-huit ans. Les batailles et les récompenses n'étaient également acceptées que sur une liste prédéterminée.

Avant la capitulation du Japon, les officiers qui auraient pu devoir servir à nouveau au combat étaient évalués non seulement en fonction de leur score ASR, mais aussi en fonction de leur efficacité et de leur spécialité militaire. La plupart des officiers ayant obtenu un score élevé pouvaient donc s'attendre à une libération anticipée après le 8 mai 1945.

Mon score ASR de 120 a été calculé le 2 septembre 1945. J'étais un modèle « high point » c'est-à-dire ayant obtenu un score élevé et j'avais largement de quoi mériter un voyage de retour... Le 16 octobre 1945, j'ai quitté l'Europe je suis monté à bord d'un Liberty Ship en direction de la maison. Le 23 octobre, je suis arrivé au port de Newport News, en Virginie avant de me rendre au Camp Patrick Henry, en Virginie, pour y entamer le processus de démobilisation.

Note de l'auteur : À la fin de son service sur le théâtre d'opérations européen, le capitaine Hoerner avait reçu les distinctions et décorations suivantes (par ordre d'importance) :

Distinctions étrangères

Croix militaire britannique (l'une des 133 Croix militaires britanniques seulement décernées par le roi d'Angleterre à des soldats américains pendant la Seconde Guerre mondiale)

Décorations

Médaille de l'étoile d'argent avec deux feuilles de chêne de bronze = trois étoiles d'argent

Médaille de l'armée pour service méritant

Médaille de l'étoile de bronze avec une feuille de chêne de bronze et un V (pour bravoure) = deux étoiles de bronze

Médaille du cœur pourpre avec deux feuilles de chêne de bronze = trois médailles du cœur pourpre

Insignes

Insigne de combattant d'infanterie

Distinction d'unité

Croix de guerre française avec palme avec citation de l'unité (357^{ème} Régiment d'Infanterie)

Médailles de service

Médaille américaine du service dans la défense

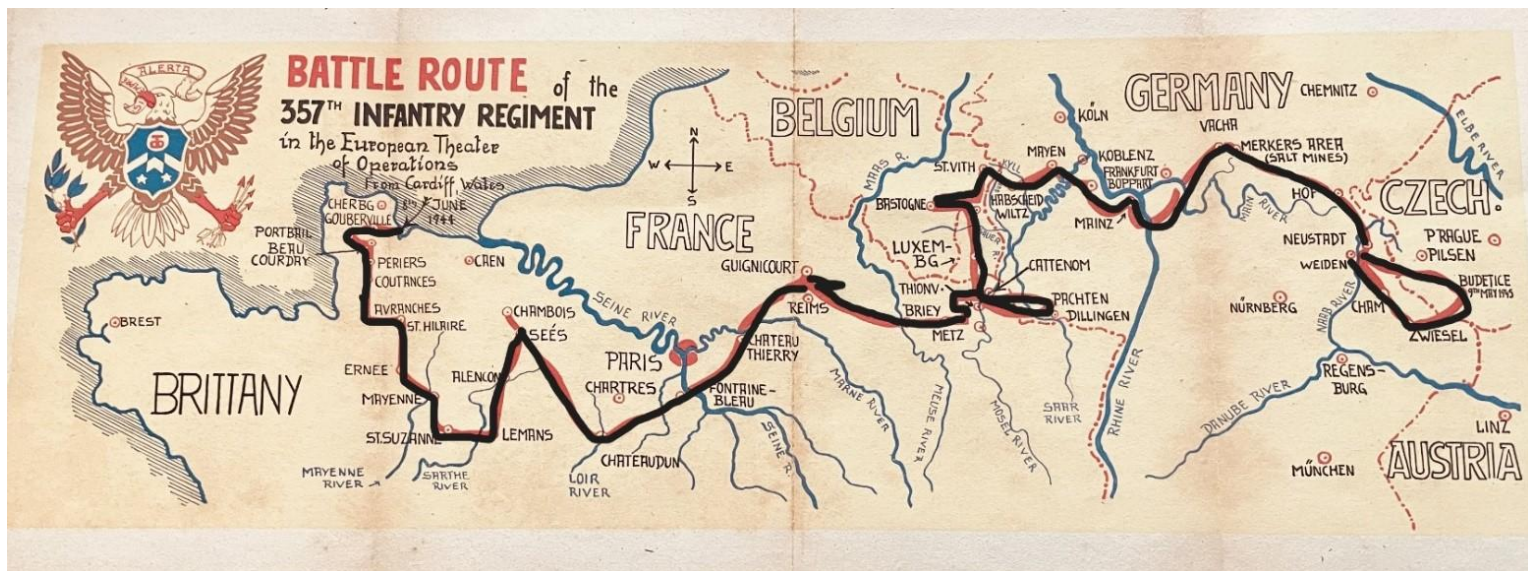
Médaille de la victoire

Médaille américaine des campagnes européenne, africaine et du Moyen-Orient avec insigne du débarquement en pointe de flèche et trois étoiles de campagne en bronze

Il a participé aux campagnes de combat suivantes : Normandie, Nord de la France, Ardennes, Rhénanie et Europe centrale.



Décorations et insignes du général James W. Hoerner



Route de combat du 357^{ème} Régiment d'Infanterie de la 90^{ème} Division

Chapitre 36

Commandants remarquables et frères d'armes appréciés

En repensant à mon temps au combat, j'ai dressé une liste des hommes extraordinaires qui m'ont marqué personnellement et professionnellement. Voici selon moi une liste sélective d'hommes d'un courage extrême, d'une aisance sous le feu et d'une capacité de commandement exceptionnelle. Ils m'ont tous influencé d'une façon ou d'une autre et les leçons qu'ils m'ont apprises m'ont été utiles tout au long de ma vie. Ce sont tous des patriotes qui ont bien servi leur pays et je leur serai éternellement redevable.



Le **général de brigade Raymond McLain** a rejoint la 90^{ème} le 25 juillet 1944. Il était compétent et efficace mais savait rester discret et parlait doucement. Jamais flambeur ou vantard, il écoutait toujours ses subordonnés, leur faisait confiance et attendait d'eux en retour qu'ils lui fassent également confiance. Il utilisait son personnel avec expertise, prenait rapidement des décisions claires et s'appuyait sur son excellent personnel (y compris Richard Stilwell) pour communiquer ses décisions. Il passait ses journées avec ses unités pour les aider à faire ce qu'il leur avait demandé. Il était courageux et avait suffisamment d'expérience du combat pour savoir reconnaître le danger, même s'il y était généralement indifférent. Il était prêt à mettre sa carrière en jeu dans l'intérêt de ses troupes. Le colonel Barth l'a très bien dit dans une interview : « McLain a redonné une âme à la division » et il l'a fait en suivant son intuition personnelle. McLain était l'un des soldats les plus éminents de notre époque.



Le **général de brigade James Van Fleet** a rejoint la 90^{ème} en octobre 1944, lorsque McLain est parti. Il n'aurait pas pu trouver un meilleur remplaçant. C'était un fantassin réfléchi mais endurci et aguerri au combat. Il a poursuivi et renforcé les efforts de McLain à sa manière très personnelle. Commandant et leader hors pair. À son âge il était resté un athlète en bonne condition physique qui avait surtout les plus hautes normes de moralité et de conduite personnelle. Son plus grand talent était sa compréhension de la nature du fantassin. Il savait jusqu'où le soldat pouvait être mis à l'épreuve et sa limite pour continuer à se battre. Il comprenait le facteur temps-distance et comment il pouvait affecter le moral du soldat. Il travaillait toujours avec soin dans la sélection des objectifs, afin que leur capture soutienne la mission globale. Il a bien travaillé avec Stilwell pour planifier et exécuter la traversée surprise de la Moselle et il a mené la division à travers la difficile campagne des Ardennes. Omar Bradley a dit ceci à propos de Van Fleet : « Van Fleet était un autre Ridgeway, un superbe soldat et leader. Il méritait au minimum trois Croix pour service méritant par jour et j'ai été heureux de voir qu'il en avait finalement obtenu une, ainsi qu'une décoration britannique. Je ne comprenais tout simplement pas pourquoi Marshall n'avait pas confié à Van Fleet le commandement d'une division. Je supposais qu'il avait une mauvaise note dans son

dossier ou qu'il l'avait énervé d'une manière ou d'une autre. Plus tard, j'ai trouvé la réponse. Marshall, si distrait avec les noms, avait confondu Van Fleet avec un homme qui avait un nom presque similaire et qui avait un problème avec l'alcool. Marshall a apparemment transmis la confusion à McNair et lorsque McNair est arrivé en France pour une inspection, il m'a demandé qui avait été exceptionnellement bon. J'ai répondu que Van Fleet avait probablement été le plus remarquable. McNair a dit que c'était dommage parce qu'il avait un problème avec la boisson. J'ai dit à McNair qu'il se trompait, que Van Fleet était un abstinent, un non-buveur. L'homme dont vous parlez est le général X, pas Van Fleet. J'ai rapidement pu réparer cette injustice flagrante et j'ai fait promouvoir Van Fleet au grade de brigadier, puis je lui ai confié une division »



Le **brigadier général Sam « Hanging Sam » Williams** était le commandant en second de la division et a apporté à la 90^{ème} Division ses importantes qualités personnelles de ténacité sous le feu et sa combativité. Il avait la capacité unique de diriger avec rigueur des soldats dans les pires conditions de stress sur le champ de bataille. Les soldats des trois régiments ont appris à le connaître tel qu'il était, un officier courageux et énergique qui n'a jamais esquivé ses responsabilités de chef. Malheureusement, Sam a été relevé de ses fonctions à la mi-juillet 1944 et beaucoup pensent qu'il a été injustement accusé des échecs de MacKelvie et de Landrum, ainsi que de ceux de quelques officiers subalternes mauvais dans leur commandement à la tête de certains bataillon et régiments. De nombreux admirateurs et soutiens de la division (dont DePuy) ont déclaré que Sam avait été victime d'un manque de loyauté et d'injustice. DePuy a même déclaré : « Williams était avec nous tout le temps, il était serviable et c'était un homme très courageux et efficace, comme tout le monde l'a découvert plus tard ».



Le **général de brigade William « Wild Bill » Weaver** a rejoint la 90^{ème} Division à l'âge de 56 ans. Lors de la Première Guerre mondiale, il avait été blessé, décoré à deux reprises et il s'était forgé une réputation de soldat courageux voire téméraire. Il était l'homme idéal pour le poste lorsqu'il est arrivé à la 90^{ème} Division comme commandant en second de la division sous les ordres du général McLain. Il était loyal envers son patron, lui-même exceptionnellement talentueux et Bill était aussi un élément essentiel et important dans la grande équipe que ces deux hommes formaient. C'est ensemble qu'ils ont redonné son âme à la 90^{ème} Division. Sa plus grande réussite fut son leadership dynamique de la célèbre Task Force Weaver « Hell Bent for Leather⁹¹ » qui mena la percée rapide de la 90^{ème} Division à la sortie de la Normandie conduisant à la défaite finale de la 7^{ème} Armée allemande dans la poche de Falaise. Il aimait ses hommes et ils l'aimaient. Ses succès au combat avec la 90^{ème} Division ont été récompensés plus tard par sa nomination à la tête d'une division.

⁹¹ Pas de traduction littéraire. C'est une expression qui signifie agir rapidement et avec détermination



Le **colonel John Sheehy** était le commandant du 357^{ème} Régiment. C'était un commandant d'infanterie chevronné et expérimenté qui avait servi au sein du 357^{ème} pendant plus de deux ans avant d'être remplacé par Ginder. Sheehy était admiré et respecté par tous ses subordonnés. Ils ont été heureux de le retrouver après le remplacement de Ginder début juin 1944. Malheureusement, le commandement de Sheehy a été bref. Le 14 juin 1944, sa Jeep est tombée dans une embuscade tendue dans un barrage routier allemand à la sortie de Gourbesville où il a été tué. Il est enterré au cimetière américain de Colleville sur Mer⁹². La véritable tragédie de cette histoire c'est que ce brave soldat, qui avait vécu et travaillé avec son régiment pendant deux ans, a été arbitrairement relevé de ses fonctions par un général incompetent pour être remplacé par un Ginder tout aussi incompetent. Quand il est revenu pour commander le 357^{ème} plusieurs jours après leur débarquement à Utah Beach, le régiment était épuisé et décimé. Sheehy en a été profondément affecté. Certains pensent même qu'il en avait le cœur brisé et qu'il a presque recherché l'embuscade qui a mis fin à sa vie.



Le 15 juin, après la mort de Sheehy, c'est le **colonel George Bittman Barth** qui a pris le commandement du 357^{ème} Régiment et la chance a alors à nouveau souri au régiment. Artilleur de formation, mais soldat et combattant dans l'âme, il a pris rapidement les choses en main. Il a rendu immédiatement visite à ses troupes et à ses commandants subalternes, mis à profit les capacités de ses subordonnés talentueux (Hamilton, Mason et DePuy) et éliminé ses subordonnés défaillants. Au milieu des combats acharnés, il bénéficiait de la pleine confiance du général McLain. Il était fort, stable et robuste physiquement, courageux, mais pas téméraire et doté d'une autorité naturelle. Même son apparence – corps trapu, visage carré, cheveux courts coupés en brosse – avait quelque chose de rocailleux. Il a commandé le 357^{ème} lors de certaines de ses batailles les plus difficiles et les plus exigeantes, notamment à Beaucoudray puis ensuite pendant la percée de la Task Force Barth en route vers Falaise et enfin à travers la France jusqu'à Metz. Dans toutes ces opérations, les unités de Barth sont devenues de plus en plus compétentes et aptes au combat. Malheureusement, sa carrière s'est terminée lorsqu'il a été blessé à Metz. Barth est bien connu pour avoir déclaré avec justesse que le général McClain avait redonné une âme à la division mais il n'est pas exagéré de dire que lui le colonel Barth⁹³ a « redonné une âme au 357^{ème} Régiment ».

Le **colonel John Mason** a rejoint la 90^{ème} Division au Camp Barkeley au Texas en 1942 en tant que lieutenant. En l'espace d'un an, il était devenu le S-3 du régiment et avait accédé au grade de commandant. Par la suite, s'est occupé de plusieurs affaires au sein du régiment grâce à sa grande intelligence et à son caractère rigoureux. Lorsque le 357^{ème} est parti pour la Normandie sous les ordres d'un nouveau commandant incompetent, Mason était la seule personne capable de maintenir le cap. Il a été d'abord affecté au 3^{ème} Bataillon pour seconder

⁹² Avec une centaine d'autres, l'association Normandy44-90^{ème} Division d'infanterie fleurit sa tombe d'une rose tous les ans

⁹³ Ed Hamilton avait beaucoup d'admiration pour Barth et réciproquement. Un de ses fils est prénommé Barth.

un commandant défaillant puis il a pris le commandement du régiment lors de la percée de la Normandie. Il a dirigé une force opérationnelle composée d'infanterie et de blindés sur une route différente du gros de la troupe en direction du Mans où il s'est révélé être un chef de combat agressif et habile. À Metz, il a mené une brillante attaque d'infiltration de nuit qui a mis fin à l'impasse qui durait depuis un mois. Il était l'exemple parfait du soldat citoyen talentueux et courageux, qui faisait un pas en avant discrètement en cas de besoin, puis qui s'en retournait modestement dans sa famille lorsque les combats avaient pris fin. Les John Mason de ce pays ont fait la différence et ils nous ont parfois manqué. À la toute fin de la guerre, à la frontière de la Tchécoslovaquie, par un caprice du destin le 9^{ème} Régiment d'Infanterie de la 2^{ème} Division, alors commandé par un colonel Ginder ressuscité, a reçu l'ordre de prendre le contrôle du secteur du 357^{ème} ans le cadre d'un réalignement. Le colonel Mason, commandant du 357^{ème} a fait savoir qu'il serait extrêmement dangereux pour Ginder de mettre les pieds sur le terrain du 357^{ème} et le quartier général supérieur a rapidement changé ses plans et a pris soin de l'éloigner de son ancien commandement. Mason a également rejoint DePuy à la CIA en 1950.



Le lieutenant-colonel Edward Hamilton est sorti diplômé en 1939 de l'Académie militaire américaine de West Point. Avec le grade de commandant, il était à la tête de mon 1^{er} Bataillon du 357^{ème} Régiment. Pour avoir coordonné la capture d'un pont clé en France le 5 août 1944, il a reçu la Silver Star. Il a ensuite été promu lieutenant-colonel sur le champ de bataille à l'âge de 27 ans. Le 8 septembre suivant Ed et ses hommes ont mené un raid surprise et ont détruit quatre chars allemands et capturé 17 soldats ennemis à Avril, en Meurthe et Moselle. Pour son héroïsme, Ed a reçu la Distinguished Service Cross, la deuxième plus haute distinction militaire américaine, et il s'est vu remettre entre autres décorations, la Bronze Star et trois Purple Heart. Deux jours plus tard, il a perdu son œil gauche lors d'un combat à Hayange (juste à l'ouest d'Uckange) et sa carrière militaire a malheureusement pris fin. Bill DePuy a un jour fait remarquer que lorsqu'il a vu Ed couper lui-même les fils des détonateurs des charges explosives que les Allemands avaient posées sur un pont, c'était la chose la plus héroïque qu'il ait vue pendant la guerre. En 1950, coopté par Bill DePuy, Ed a fait son retour dans l'action à Taïwan (ex Formose) en tant qu'officier de la CIA.

Surnommé le « Dragon borgne », Hamilton y a dirigé des unités de guérilla combinées (américaines et chinoises) dans des attaques clandestines contre les forces communistes sur le continent chinois dans le but de les détourner de leurs activités au Vietnam. Hamilton a été affecté à Taïwan de 1950 à 1954 avant d'être transféré à Washington, DC. En 1956, il a été envoyé en Allemagne comme officier infiltré travaillant dans le contre-espionnage en Allemagne de l'Est et en Turquie. J'ai parlé avec Ed à de nombreuses reprises après la guerre. J'admirais vraiment son courage, son leadership et son sens du devoir envers son pays.

Ed considérait Henri Levaufre, l'historien français de la 90^{ème} Division à Périers, comme son frère. Ed est décédé en 2006 et il est enterré dans le cimetière de West Point. Une partie de ses cendres a été déposée à la fois dans sa ville bien-aimée de Périers (sous le monument des Quatre Braves aux côtés de celles d'Henri) et à Hayange.



Le **Lieutenant-colonel Bill DePuy**. Dans son livre « War From The Ground Up », John Colby a écrit ceci à propos du lieutenant-colonel Bill DePuy pendant la Seconde Guerre mondiale : « Petit, robuste et mince physiquement mais courageux, intelligent et innovant sur le champ de bataille, avec son commandant de régiment John Mason, il était devenu maître dans l'attaque d'infiltration nocturne. Il l'a notamment utilisée pendant les opérations dans la région de la Sarre, puis il l'a adoptée de manière encore plus efficace lors de la bataille des Ardennes. En tant qu'étudiant du combat d'infanterie, DePuy a toujours cherché des moyens de faire le travail avec un minimum de pertes humaines. Il était l'un des penseurs les plus avancés et les plus innovants de l'armée. Après la guerre, il a été recruté par Dick Stilwell et d'autres membres de notre régiment pour une participation active au sein de la CIA. Il a ensuite commandé la 1^{ère} Division d'Infanterie au Vietnam. Il était un fervent partisan du concept d'aéromobilité et de la division légère. (Voir également le chapitre qui lui est consacré).



Le **lieutenant-colonel Richard (« Dick ») Stilwell** était le G-3 (l'officier en charge des opérations) de la 90^{ème} Division. D'un point de vue opérationnel, Dick Stilwell est celui qui a réellement dirigé la 90^{ème} pendant que McKelvie et Landrum commandaient la division. Dick a dû le faire puisqu'il n'y avait personne d'autre pour le faire... Mais lorsque McLain est arrivé, ils ont travaillé ensemble à merveille. Après la guerre, dans les années 50, il a fait venir Bill DePuy et d'autres anciens du 357^{ème} à la CIA pour travailler avec lui. En tant que général de brigade, Stilwell a été le chef des cadets à l'Académie militaire américaine de West Point, dans l'État de New York, alors que le général Westmoreland en était le directeur au début des années 1960. Ce dernier a ensuite nommé Stilwell comme chef d'état-major du Commandement de l'assistance militaire au Vietnam (MACV). DePuy et Stilwell ont été les principaux architectes des tactiques, des opérations et de la stratégie américaines pendant la guerre du Vietnam en tant que conseillers du général William Westmoreland. Dick était un soldat complet : résistant, professionnel et très intelligent il était admiré de beaucoup des hommes du 357^{ème}. Il est lui aussi enterré à West Point.



Les tombes à West Point.

Ed Hamilton



Richard Stilwell

Chapitre 37

Réflexions sur les expériences au combat

L'histoire de la 90^{ème} Division est d'abord une histoire de rédemption. En partant pour la Normandie, nous étions mal entraînés et mal commandés. Les haies de Normandie ont été une surprise et nous ont causé des pertes inutiles. Nous avons rapidement appris sur le tas comment attaquer les haies en contournant les obstacles et en ne les affrontant pas directement. Au fil des jours, nos tactiques, notre entraînement, ainsi que la qualité de nos chefs se sont améliorés. Si les deux premiers commandants de la division ont été inefficaces et inadaptés, les deux commandants suivants, McLain et Van Fleet, ont été en revanche magnifiques. Nous avons malheureusement acquis une mauvaise réputation pour nos premières actions de combat en Normandie. En fait, le général Omar Bradley, le commandant de la Première Armée, considérait la 90^{ème} Division comme une « division à problèmes » et son état-major a même estimé que nous étions si inefficaces qu'il a recommandé que la division soit dissoute et utilisée pour compléter d'autres unités. Heureusement, cela ne s'est pas produit.

À la fin de la guerre par contre, nous avons complètement rétabli notre réputation. La 90^{ème} Division était devenue l'une des meilleures divisions d'infanterie de l'armée américaine en Europe. En fin de compte, selon le même général Bradley, la 90^{ème} Division d'infanterie « était devenue l'une des plus remarquables unités sur le théâtre européen ». En juillet 1945, le général George Patton Jr., le commandant de la Troisième Armée, a fait l'éloge des hommes de la 90^{ème} Division, en déclarant : « Parfois, je pense que vous ne savez pas à quel point vous êtes bons. Vous êtes les meilleurs soldats du monde. Ce fut un grand honneur de vous commander. »

Peu après la guerre, le général Patton a été autorisé à recommander au commandement de l'ETO quelques unités (équivalant à dix pour cent) de la Troisième Armée pour une citation présidentielle⁹⁴. Il a recommandé deux divisions d'infanterie, la 5^{ème} et la 90^{ème} ainsi que quelques unités distinctes. Cette demande a été rejetée par le commandement de l'ETO car le total dépassait les dix pour cent. Il a alors envoyé une liste réduite qui comprenait un régiment complet ainsi que quelques unités plus petites de la 5^{ème} Division et il a réitéré sa recommandation pour que la 90^{ème} soit reconnue dans son intégralité. Des recherches plus approfondies ont montré que la 90^{ème} était la seule division complète recommandée par Patton pour cette récompense. Il semble que pour des raisons politiques, la « Presidential Unit Citation » que Patton avait recommandée pour la 90^{ème} Division n'a jamais été approuvée. C'était une récompense que nous avions méritée mais qui ne nous a jamais été décernée. Le gouvernement français, cependant, a décerné à la division la Croix de Guerre avec palme pour ses actions héroïques qui ont contribué à la libération de la France.

« Pour moi, partir au combat à un si jeune âge, c'était comme mourir et renaître en une personne complètement différente. Peu importe combien de temps je vivrai, ce sera toujours l'événement majeur de ma vie. Beaucoup de gens ont vécu de mauvaises expériences.

⁹⁴ Presidential Unit Citation

La plupart du temps, on était loin de ressembler à des êtres humains, nous comportant le plus souvent comme des animaux tout simplement parce que nous avons dû apprendre à vivre face aux éléments. Une fois, j'ai empilé de la neige sur moi pour m'isoler du froid par une nuit glaciale d'hiver et je me souviens aussi d'avoir bu de l'eau de pluie qui avait le goût de créosote au fond d'un trou d'obus parce que c'était la seule eau disponible. Sans le cadre des rituels quotidiens, les repères de la normalité n'existent plus. On ne réfléchit pas, on agit. Je ne me souviens pas de m'être fait couper les cheveux pourtant on a bien dû me les couper. Au quotidien, je ne savais pas quel jour nous étions, si c'était un lundi, un dimanche ou un vendredi. Je ne me souviens même pas d'avoir eu peur et pourtant, j'ai dû souvent être terrifié.

La première fois que j'ai combattu a été une expérience traumatisante pour moi. Soudainement, des gens que je n'avais jamais rencontrés essayaient de me tuer. Le premier réflexe humain est de se réfugier derrière tout ce qui est disponible plutôt que de s'exposer en essayant de riposter. Seules l'efficacité de ma formation et la force de mon expérience ont modifié cette impulsion. J'ai découvert que lorsqu'on attaque des positions ennemies, l'audace peut réduire les pertes tandis que l'hésitation les augmente inévitablement. Chaque fois qu'une attaque commence à faiblir et que l'élan dépend de votre prochaine décision, le seul ordre à donner est « Suivez-moi ! » et d'y aller le premier. N'abandonnez jamais, quoi qu'il arrive. Si vous êtes un responsable, un homme que les autres regardent, alors vous vous devez de continuer.

Il y a toujours des victimes au combat, mais elles sont régulièrement plus nombreuses chez les nouvelles recrues que chez les vétérans aguerris. Le soldat expérimenté a déjà appris à utiliser au mieux les abris et les cachettes qui permettent d'anticiper les actions probables de l'ennemi et d'être toujours à l'affût du bruit des obus qui approchent. Pas plus qu'un autre, je n'ai pas été à l'abri des dangers du combat mais j'ai appris à minimiser les risques. Il n'y a qu'un seul bouclier efficace contre le stress mental et émotionnel liés au combat : la ferme conviction qu'il existe un Être suprême qui décide de la durée de votre survie, alors vous n'avez plus qu'à faire votre travail, au mieux de vos capacités, et vous le laissez décider de votre sort.

J'étais un Américain qui se battait pour son pays et les Allemands pour le leur. Nous pensions tous, à tort ou à raison, que nous faisions ce qui était juste pour nos pays respectifs. J'ai appris que le combat est une lutte pour son âme. Si vous pouvez surmonter les obstacles et réussir à vaincre le désespoir qui vous envahit, alors vous vous retrouvez comme protégé et vous savez que rien de mal ne peut vous atteindre. Rien de ce qui n'est pas déjà arrivé ne peut plus arriver et vous pouvez continuer à survivre parce que vous avez déjà survécu à une aventure mortelle précédente.

Parfois, cela me dérangeait d'avoir été épargné. J'avais l'impression d'avoir une dette envers les autres. Il me semblait que j'avais quelque chose à faire, mais je ne savais pas quoi. Peut-être que c'était simplement de vous raconter cette histoire pour que ceux qui vivent aujourd'hui dans une relative sécurité n'oublient jamais ces sacrifices et le prix payé, et peut-être aussi pour vivre simplement une vie décente à la gloire de Dieu.

Chapitre 38

De retour chez moi, dans l'Indiana

Fin octobre 1945, en Virginie, je suis monté à bord d'un train de troupes, bondé de gars du middle West en route pour le Camp Atterbury dans l'Indiana. Quelque part dans l'Ohio, j'ai vu une grande grange rouge, un champ de maïs et une ferme et soudain, j'ai eu l'impression d'être de nouveau chez moi. Pendant le processus de démobilisation au Camp Atterbury, j'ai obtenu six semaines de congés payés et une invitation à rejoindre les réserves de l'armée, que j'ai acceptée. J'ai également été officiellement promu capitaine, en raison de mon service à l'étranger dans ce grade.

Le 22 novembre, nous avons organisé un véritable dîner de Thanksgiving. Nous avons célébré mon retour sain et sauf avec la famille de Mary et finalisé tous les deux nos projets de mariage. Deux jours plus tard, Mary et moi on s'est mariés à la cathédrale Saint-Patrick de Fort Wayne et nous sommes partis en Floride pour notre lune de miel.

Le 17 décembre, j'ai été démobilisé au Camp Atterbury et à peu près au même moment, mon lycée, Central Catholic à Fort Wayne, ayant appris ma participation à la guerre, a voulu me remettre le diplôme qu'il ne m'avait pas remis à la fin du lycée. À l'époque, je n'avais pas reçu de diplôme parce que j'avais volé leur drapeau français. Eh bien, ma mère a fait savoir à l'administration de l'école que je venais de sauver toute la nation française et que je n'avais pas l'intention d'accepter leur diplôme maintenant...

Nous avons alors prévu que j'aille à l'université du Michigan à Ann Arbor grâce au GI Bill⁹⁵. Ma sœur Max vivait à Ann Arbor, donc il était logique que j'aille à l'université près d'elle. J'avais admiré le travail des ingénieurs militaires en Europe, alors j'ai décidé de devenir ingénieur civil.

Fin décembre, nous avons déménagé à Willow Run, à l'extérieur d'Ann Arbor. La Ford Motor Company avait produit la moitié de ses 18 000 B-24 « Liberator » à Willow Run pendant la guerre. Une fois la production d'avions terminée, Willow Run a été utilisé par la Kaiser-Frazer Corporation pour produire les automobiles Kaiser et Frazer de 1947 à 1953 et Mary y a travaillé comme secrétaire de direction.

Plusieurs mois plus tard, nous avons appris que Mary était enceinte et que l'accouchement était prévu pour novembre suivant. J'ai terminé le semestre à l'université et j'ai commencé à chercher un emploi. Mon ami d'enfance de Fort Wayne, Jack Manett, qui travaillait dans le commerce de l'alcool, m'a suggéré d'ouvrir un magasin de spiritueux avec lui. Nous avons déjà fait ensemble quelques expériences dans la fabrication et la vente d'alcool, donc l'idée me paraissait sensée et nous avons acheté un petit magasin d'alcool sur Division Avenue à Grand Rapids où nous avons emménagé en 1946.

⁹⁵ Le *G.I. Bill* (officiellement appelé *Servicemen's Readjustment Act*) est une loi américaine adoptée en juin 1944 par le Congrès des États-Unis et fournissant aux soldats démobilisés de la Seconde Guerre mondiale le financement de leurs études universitaires ou de formations professionnelles ainsi qu'une année d'assurance chômage.

Le 20 novembre 1946, notre première fille, Anne Miriam, est née. Je travaillais de longues heures dans le magasin et Mary restait à la maison pour élever notre fille. Au printemps 1947, ma mère, Mary, et moi nous avons pris le train pour Chicago où un diplomate britannique m'a remis la Croix militaire britannique. La production des médailles britanniques avait été retardée en raison de la pénurie de métal pour une telle utilisation en Angleterre et de la production prioritaire de biens de consommation pour le peuple britannique. J'étais fier de recevoir cet honneur entouré de ma famille.



Le jour de notre mariage

Chapitre 39

La vie dans le Michigan et de réserviste

Notre deuxième fille, Kathleen Mary, est née le 29 mai 1949. Nous nous étions bien installés dans la vie conjugale et dans le bonheur d'y accueillir des enfants. J'apprendrai plus tard que le fait d'être entouré de ma famille m'a aidé à surmonter les traumatismes vécus pendant la guerre. Durant quelques années, j'ai eu du mal à dormir la nuit, j'avais de violents maux de tête et je ne me suis jamais vraiment habitué aux bruits forts. Il m'a fallu cinq ou six ans après la guerre pour me sentir à nouveau normal. Je continuais à travailler de longues heures au magasin et à chérir le temps passé avec ma famille.

En février 1947, j'ai été nommé dans le Corps des officiers de réserve de l'armée des États-Unis et affecté à la compagnie de canonnières du 333^{ème} Régiment d'Infanterie implantée à Fort Wayne. Après avoir combattu pendant si longtemps, les réserves me semblaient un peu décevantes et pas très excitantes mais je savais que je voulais aider à bien former les nouveaux soldats afin qu'ils puissent faire face aux situations que j'avais rencontrées. Ainsi, ils pourraient apprendre de mes erreurs et de mes expériences.

J'ai d'abord occupé les postes d'officier de sécurité et d'officier des opérations du régiment. Le 333^{ème} Régiment avait été activé le 3 juin 1947 dans ce qu'on appelait alors les réserves organisées avec un quartier général à Grand Rapids. Les réserves organisées ont été ensuite rebaptisées réserves de l'armée. Le 1er mars 1952, le 333^{ème} Régiment a été réorganisé et rebaptisé 333^{ème} d'Infanterie, un élément de la 70^{ème} Division d'Infanterie. En 1953, le quartier général de la division a été transféré à Détroit, puis à Flint, dans le Michigan en 1954. En 1959, le 333^{ème} Régiment a été encore réorganisé pour devenir une unité de la 70^{ème} Division dédiée à l'entraînement et à la formation avec qui j'allais vivre une longue et importante histoire.

En 1951, j'ai été promu commandant dans la réserve. À cette époque, j'ai rencontré le commandant Bill Sefton, qui était également affecté au 333^{ème} Régiment d'Infanterie de la réserve à Grand Rapids. Bill allait devenir l'un de mes meilleurs amis et mon compagnon de golf et de boisson pendant longtemps. En fait, Bill et moi partagions quelques points et expériences en commun. Nous étions tous deux originaires de l'Indiana et nous étions tous deux en Normandie autour du jour J. Bill est arrivé en Normandie un peu avant moi. Il a sauté à environ six kilomètres derrière Utah Beach avant l'aube du 6 juin en tant qu'officier subalterne du 501^{ème} Régiment d'Infanterie Parachutiste de la 101^{ème} Division Aéroportée et il a combattu en Normandie pendant les cinq semaines suivantes avant de retourner en Angleterre avec le reste du 501^{ème}. Il a ensuite sauté dans le cadre de l'opération Market-Garden lors de la libération de la Hollande en septembre 1944, puis il a combattu lors de la bataille des Ardennes. Il a reçu le Combat Infantry badge et une bronze Star avec Oak Leaf Cluster. Avant la Normandie, il avait obtenu son diplôme de l'école des officiers à Fort Benning. Plus tard dans sa carrière, il est sorti diplômé de l'École de commandement et d'état-major général de l'armée ainsi que de l'École industrielle des forces armées et il a été instructeur à l'École d'état-major de commandement de la réserve de l'armée. Après trente-cinq ans dans l'armée, il a pris sa retraite de réserviste avec le grade de colonel.

Bill était vif d'esprit, extrêmement intelligent et même brillant. Il était probablement le meilleur conteur d'histoire que j'aie jamais rencontré. Nous passions de nombreuses heures à revivre nos expériences respectives au combat et les leçons que nous en avions tirées. Je ne sais pas pourquoi mais il me considérait souvent comme un héros méconnu de la Seconde Guerre mondiale. Nos périodes de réserve avaient généralement lieu deux fois par mois, le mardi soir. Les exercices étaient suivis d'une soirée de cartes. Nous passions également deux semaines chaque été en formation. Nous allions en camp d'été dans des endroits aussi exotiques et remarquables que Camp McCoy, dans le Wisconsin ou Fort Leonard Wood, dans le Missouri. Nous nous déplaçons toujours en voiture et nous ne manquions surtout pas d'emporter nos clubs de golf, indispensables pour la réussite des manœuvres...

Notre fille Patricia Louise est née le 25 octobre 1951. Je m'étais confortablement installé dans la vie civile et la paternité. J'étais devenu un entrepreneur et je cherchais d'autres moyens de réussir. La guerre m'avait appris à prendre rapidement des risques car il se pouvait qu'il n'y ait pas de lendemain.

En 1952, mon ami de longue date, Jack Manett et moi, nous avons lancé une entreprise appelée « Lady Traveler Main Line ». Nous fabriquions et nous vendions une gamme unique de produits cosmétiques (fond de teint, rouge à lèvres, déodorant et fard à joues) conditionnés spécialement pour que les femmes puissent les emporter et les utiliser en voyage. Cela n'a pas fonctionné mais l'échec ne m'a pas empêché de chercher d'autres opportunités.

En 1954, j'ai été affecté au 888^{ème} Détachement du matériel, où j'ai occupé le poste de commandant d'unité. La mission principale du Corps du matériel est de fournir des armes et des munitions aux unités de combat de l'armée, mais aussi parfois leur approvisionnement et le matériel de maintenance. C'est un élément essentiel du système logistique de l'armée et pour le mener à bien j'ai suivi un cours sur l'approvisionnement en matériel à Tooele, dans l'Utah.

Notre fils James William (Bill) Jr. est né le 27 juin 1957, alors que j'étais en camp d'été de la réserve au Camp McCoy. Nous avons fait une sacrée fête ce soir-là. Tous mes copains présents ont mis leur nom sur une bouteille de whisky Corby pour marquer l'événement et vingt et un ans plus tard, j'ai invité tous les gars qui avaient signé à l'anniversaire de Bill. Presque tout le monde était présent et nous avons trinqué avec cette bouteille.

Un autre fils, Richard James, est né le 6 septembre 1959. Malheureusement, il est décédé le lendemain des suites de complications lors de sa naissance. Il est notre ange au paradis.

À la fin des années 1950, j'ai acheté plusieurs autres magasins d'alcool. J'avais le seul magasin de spiritueux de Sparta, dans le Michigan. Un autre de mes magasins se trouvait à Plainfield, au nord de Grand Rapids, et un autre encore à l'angle de la 28^{ème} rue et d'Ivanrest, à Grandville. Au milieu des années 1960, j'ai décidé que le magasin de la 28^{ème} rue avait besoin d'un marchand de glaces du genre Dairy Queen. Il fallait concevoir et peindre une enseigne extérieure pour le magasin. J'ai entendu parler d'un graphiste local nommé Randy Brown. Je l'ai engagé pour dessiner une grande enseigne qui représentait un cornet de glace à l'extérieur du magasin. Son entreprise s'appelait Ran-Col et c'est son jeune partenaire qui devait peindre le dessin fait à main levée en se basant sur le dessin de Randy. Il s'est avéré que son partenaire

était un jeune homme du nom de Paul Collins qui allait devenir plus tard assez connu au niveau international en tant qu'artiste de croquis et de peintures réalistes. J'avais un Paul Collins original haut de 2 mètres cinquante au-dessus de chez moi et je ne le savais même pas à l'époque...

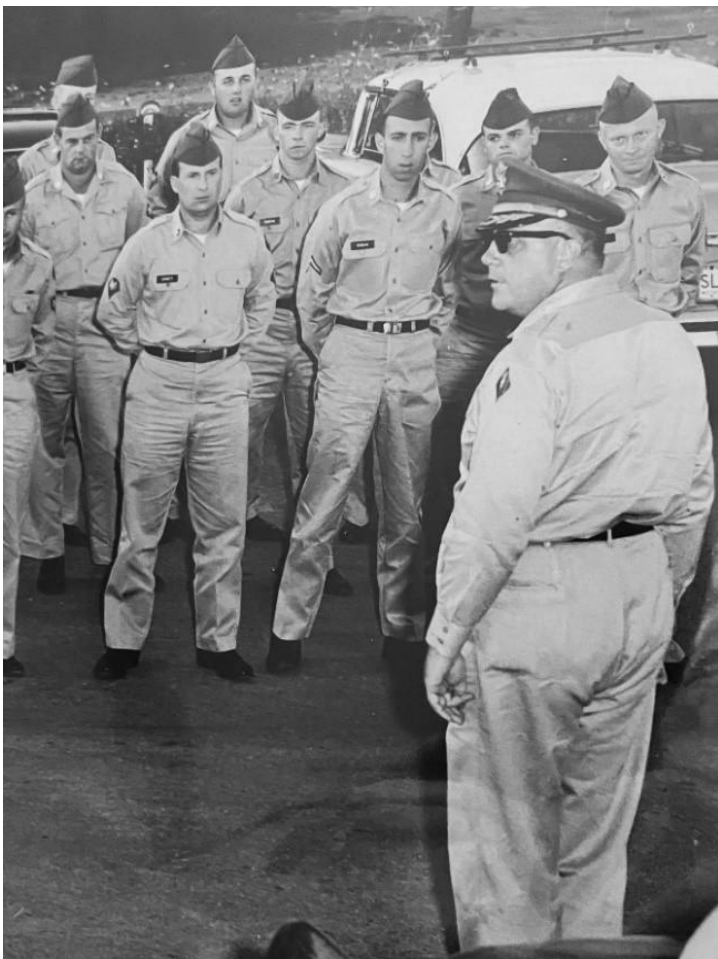


*J&J Market –
Division Avenue
Grand Rapids*



Lady Traveler Main Line - supervision de la production

*Le colonel Bill Sefton - 101^{ème} Division
aéroportée et moi*



Entraînement de la réserve

Chapitre 40

La guerre froide s'intensifie

Le début des années 1960 voit l'arrivée d'un nouveau président des Etats-Unis, John Fitzgerald Kennedy, jeune mais vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Lors de son investiture, Kennedy évoque la nécessité pour tous les Américains d'être des citoyens actifs : « Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays. » Il a demandé aux nations du monde de s'unir pour combattre ce qu'il appelait les « ennemis communs de l'homme : la tyrannie, la pauvreté, la maladie et la guerre elle-même ».

La politique étrangère de Kennedy a été dominée par les confrontations américaines avec l'Union soviétique. Le 4 juin 1961, Kennedy a rencontré Nikita Khrouchtchev (le président du conseil des ministres de l'URSS) à Vienne et il a quitté les réunions en colère et déçu d'avoir laissé le dirigeant soviétique l'intimider. Khrouchtchev, pour sa part, était impressionné par l'intelligence du président américain, mais il le trouvait faible. Kennedy a réussi à faire comprendre à Khrouchtchev que l'essentiel de leur rencontre concernait le point le plus sensible qui les opposait, à savoir un projet de traité entre Moscou et Berlin-Est. Il lui a fait clairement comprendre que tout traité portant atteinte aux droits d'accès des États-Unis à Berlin-Ouest serait considéré comme un acte de guerre. Peu après le retour de Kennedy à Washington, l'URSS a annoncé son intention de signer un traité avec Berlin-Est, abrogeant de fait tout droit d'occupation par une tierce partie dans l'un ou l'autre des secteurs de la ville.

Alors que la confrontation sur Berlin s'intensifiait, le président Kennedy a rappelé que les États-Unis ne cherchaient pas la bagarre et qu'il reconnaissait « les préoccupations historiques de l'Union soviétique concernant leur sécurité en Europe centrale et orientale ». Il s'est dit prêt à renouer les pourparlers, mais il a annoncé en parallèle qu'il allait demander au Congrès américain 3,25 milliards de Dollars supplémentaires pour les dépenses militaires, principalement pour les armes conventionnelles. Il souhaitait la création de six nouvelles divisions pour l'armée de terre, de deux pour les Marines et il a aussi annoncé son intention de tripler le volume de la conscription et de faire appel aux réserves. Kennedy a ensuite proclamé : « Nous recherchons la paix, mais nous ne nous rendrons pas ».

Début 1961, le gouvernement Est-allemand a voulu empêcher sa population de partir vers l'Ouest et il a commencé à stocker des matériaux de construction pour l'érection du mur de Berlin. Le 12 août 1961, les dirigeants de l'Allemagne de l'Est ont signé un ordre de fermeture de la frontière et celui de la construction d'un mur autour de Berlin-Ouest. La frontière extérieure entre Berlin-Ouest et le territoire allemand était dorénavant fermée. Les troupes et les ouvriers est-allemands ont alors installé des barbelés et des clôtures le long des 156 kilomètres de frontière autour des trois secteurs occidentaux et des 43 kilomètres qui séparaient Berlin-Ouest et Berlin-Est. Environ 32 000 soldats ont été employés pour la construction du mur, après quoi la police des frontières s'est chargée de le surveiller et de l'améliorer. L'armée soviétique était présente pour décourager toute ingérence occidentale et pour contrôler les émeutes potentielles. Le 20 août, 1 500 soldats américains supplémentaires sont arrivés à Berlin-Ouest et le 30 août 1961, en réponse aux mesures prises par l'Union

soviétique pour couper l'accès à Berlin, le président Kennedy a ordonné à 148 000 gardes et réservistes de reprendre le service actif.

J'avais alors le grade de commandant dans les réserves et je commandais le 881^{ème} Détachement du matériel. En septembre 1961, j'ai été rappelé au service actif et notre famille a déménagé à Aberdeen Proving Grounds (APG) à Aberdeen, dans le Maryland. Créé en 1917, APG était le plus ancien centre d'essais actif de l'armée de terre et son emplacement permettait de concevoir et de tester le matériel de l'artillerie à proximité des centres industriels et maritimes contemporains. C'était la principale installation de l'armée pour la recherche, le développement et les essais d'armes, de missiles et de systèmes d'armes pour l'artillerie, les armes légères et les armes à longue portée tout en étant également responsable de la formation des unités d'artillerie.

Nous n'avons pas vendu notre maison à Grand Rapids, nous avons plutôt fait nos valises, emporté quelques meubles et des vêtements et on est partis pour le Maryland. Nous avons vécu sur le terrain du centre d'essais dans les logements des officiers. Il s'agissait d'une série de maisons mitoyennes à un étage, comme des brownstones⁹⁶ construites en carré avec une grande place ouverte au milieu. Les enfants allaient à l'école locale et aimaient jouer avec les autres enfants de militaires du quartier. Le must était d'aller dîner au club des officiers. C'était comme un country club sur les rives de la baie de Chesapeake où nous avons tous apprécié la vie militaire à Aberdeen.

En avril 1961, une invasion de ressortissants cubains lancée pour y renverser le régime du dictateur Fidel Castro a échoué dans la baie des Cochons, à Cuba. Mis au point et dirigé par la Central Intelligence Agency (CIA), avec l'aide de l'armée américaine, le plan prévoyait une invasion de l'île par une insurrection contre-révolutionnaire composée d'exilés cubains anticastristes formés par les États-Unis et dirigés par des officiers paramilitaires de la CIA. L'intention était d'envahir Cuba et de provoquer un soulèvement parmi le peuple cubain, dans l'espoir de renverser Castro. Kennedy a approuvé le plan d'invasion final le 4 avril 1961 et l'invasion de la Baie des Cochons a commencé le 17 avril suivant. Mille cinq cents Cubains entraînés par les États-Unis, surnommés la Brigade 2506, ont alors débarqué sur l'île. Le 19 avril 1961, le gouvernement cubain avait capturé ou tué plusieurs centaines des envahisseurs, et Kennedy a été contraint de négocier la libération des 1 189 survivants. Vingt mois plus tard, Cuba a libéré tous les prisonniers en échange de 53 millions de Dollars en nourriture et en médicaments. Cet incident a rendu Castro méfiant envers les États-Unis pensant qu'une autre invasion pourrait avoir lieu.

Alors que j'étais à Aberdeen en 1962, l'une de mes missions confidentielles a consisté à participer à la planification et à la préparation secrètes d'une invasion de Cuba approuvée par l'administration Kennedy et appelée Opération Mongoose. Comme précisé, l'objectif de cette opération était de renverser Castro et de prendre le contrôle des zones stratégiques de l'île dans les dix à quinze jours suivant le débarquement avec la recherche d'un minimum de pertes

⁹⁶ Le **brownstone** désigne en anglais un grès rouge utilisé pour la construction de maisons urbaines. Les premières « brownstones » sont édifiées au milieu du XIX^e siècle à New York. La pierre fut utilisée dans le monde entier avant d'être abandonnée vers 1900 à cause de sa fragilité.

des deux côtés. Sur le papier le plan prévoyait la participation d'environ 261 000 militaires américains à l'opération. Les principales unités impliquées comprenaient deux divisions aéroportées, une brigade d'infanterie, un commandement de combat blindé, une force navale d'attaque amphibie, dix-sept escadrons de chasse tactique de l'armée de l'air et cinquante-trois escadrons de transport de troupes.

En octobre 1962, la crise des missiles de Cuba a éclaté. Des avions de reconnaissance de l'US Air Force ont détecté en survolant Cuba les signes de la présence sur l'île de missiles balistiques intercontinentaux (ICBM) soviétiques, armés d'ogives nucléaires. Cela a précipité une crise de 13 jours au cours de laquelle l'administration Kennedy s'est disputée avec l'Union soviétique à propos du sort des missiles. En fin de compte, les États-Unis ont mis en place un blocus naval, les Soviétiques ont accepté de retirer leurs missiles et en contrepartie les États-Unis ont retiré leurs propres missiles à tête nucléaire basés en Turquie. Alors qu'il débattait de la réponse américaine appropriée avec ses principaux conseillers, Kennedy avait encore sous le coude des plans militaires prêts pour l'invasion de Cuba. Mais après cette quasi-confrontation nucléaire avec les Soviétiques, Kennedy a abandonné les plans d'invasion que nous avions prévus.

Nous avons vécu à Aberdeen pendant environ un an et puis nous sommes retournés chez nous sur Madison Avenue à Grand Rapids après la désescalade de la crise à Berlin. Nous étions tous heureux d'être de retour chez nous.



*Avec Bill et le logement d'Aberdeen
en arrière-plan*



Centre d'essais d'Aberdeen

Chapitre 41

Des moments formidables dans la réserve et dans la vie civile

Après notre retour d'Aberdeen, j'ai continué à exploiter mes magasins de spiritueux et j'ai même rajouté un magasin sur Division Avenue qui faisait aussi station-service. J'ai également essayé de gérer une pizzeria à emporter. Nos pizzas n'ont pas eu beaucoup de succès et nous avons fait faillite. Je cherchais toujours à acheter d'autres entreprises. J'ai étudié le marché et investi dans une entreprise appelée « Shelter All⁹⁷ ». Le concept était de vendre et de construire de petits abris pour les habitants des zones rurales afin que leurs enfants puissent se protéger des intempéries en attendant le bus scolaire. Il avait également une utilisation agricole possible. Une idée intelligente certainement mais peut-être mal exécutée ? Au résultat, ça n'a pas été une réussite.

En 1962, j'ai été promu lieutenant-colonel dans les réserves de l'armée de terre et en 1963, j'ai été nommé commandant du 791^{ème} Bataillon de transport à Battle Creek, dans le Michigan. J'ai également exercé les fonctions d'inspecteur général par intérim de cette unité. En 1965, j'ai obtenu mon diplôme de l'École de commandement et d'état-major général de Fort Leavenworth, au Kansas. En 1966, je suis devenu inspecteur général de la 70^{ème} Division spécialisée dans l'entraînement et la formation. En 1967, j'ai été nommé chef de la police militaire de cette division.

En 1967, j'ai été rappelé en service actif pendant six mois en tant qu'inspecteur général du VI^{ème} Corps d'armée américain. En 1968, je suis devenu le commandant de la 2^{ème} Brigade de la 70^{ème} Division à Flint, dans le Michigan. Enfin en 1969, j'ai été promu colonel de réserve.

J'ai vendu mes cinq magasins en 1970. J'en avais assez de payer trop d'impôts pour une petite entreprise et de me faire voler par mes employés. De plus, il y avait eu plusieurs vols à main armée. J'ai alors décidé de m'impliquer davantage dans la réserve mais en parallèle j'ai quand même étudié une autre opportunité de petite entreprise qui semblait très prometteuse. Elle s'appelait « Worm Squirm⁹⁸ ». Le produit consistait en de petites boules qui pouvaient être placées sur le sol et activées avec de l'eau. Une fois activées, des vers de pêche remontaient à la surface du sol. Malheureusement, cela n'a pas décollé comme je l'espérais...

En 1970, j'ai obtenu mon diplôme de l'école de guerre à Carlisle Barracks, en Pennsylvanie. En 1972, mon diplôme du Collège industriel des forces armées et cette même année, j'ai été promu commandant en second de la 70^{ème} Division et j'ai occupé ce poste de 1972 à 1976.

En juillet 1973, j'ai été promu général de brigade. Bill DePuy et Mary m'ont remis mes étoiles à Fort Knox, dans le Kentucky. Bill a utilisé les étoiles qu'il avait lui-même reçues quand il avait été promu général de brigade. Enfin en mars 1976, j'ai reçu la Légion du mérite⁹⁹ pour mes

⁹⁷ Qu'on pourrait traduire par « un abri pour tous »

⁹⁸ Qu'on pourrait traduire par « le ver qui se tortille »

⁹⁹ La Légion du mérite est une distinction militaire américaine décernée pour une conduite exceptionnellement méritoire dans l'accomplissement de services et de réalisations remarquables. La Légion du mérite (grade de commandeur) est l'une des deux seules décorations militaires américaines

services dans les réserves de l'armée de terre de 1968 à 1976. Pour terminer, j'ai pris ma retraite de l'armée en 1978 après une belle carrière de trente-cinq ans.

Du côté civil, j'ai été élu président de Serra International. Les membres de Serra sont des hommes et des femmes catholiques laïcs de tous âges et de tous horizons qui assurent l'avenir de notre Église en créant une « culture des vocations » c'est-à-dire une attitude et un environnement social qui valorisent et encouragent les vocations à la prêtrise catholique et à la vie religieuse. Une culture des vocations vise à renforcer l'idée que si la prêtrise et la vie religieuse sont des vocations saintes et mystérieuses au profit de Dieu, elles sont des choix de vie aussi précieux, dynamiques et valables que toute autre carrière ou profession. Les « Serrans » coordonnent les événements et les programmes qui sensibilisent la communauté aux dons de la vie religieuse. Ils prient pour les vocations et soutiennent au quotidien la vie et l'œuvre de ceux qui ont déjà répondu à l'appel de la vie religieuse.

En 1973, j'ai été le premier laïque à être élu président du conseil d'administration du collège inter paroissial de Grand Rapids. Ce conseil supervisait les politiques et les fonctions des écoles Catholic Central et West Catholic de Grand Rapids, y compris leurs moyens de financement et la gestion de leurs budgets. Jusqu'ici, le président du conseil avait toujours été un prêtre catholique du diocèse de Grand Rapids. C'est à cette époque que nous avons pris la décision controversée de maintenir Catholic Central à son emplacement actuel, dans le centre-ville de Grand Rapid et nous avons également œuvré pour que les religieuses qui enseignaient dans ces écoles reçoivent un salaire décent.

Au milieu des années 70, je suis retourné en Europe avec Bill Sefton et nos épouses respectives pour retrouver nos anciens trous individuels en France et en Allemagne. C'est la première fois que j'ai rencontré Henri Levaufré et sa femme Janète à Périers. Henri, alors âgé de treize ans, avait été témoin des combats en Normandie en 1944. Par la suite il est devenu historien, chercheur et le grand ami des hommes de la 90^{ème} Division. Grâce à lui j'ai pu revoir les différentes positions de mon régiment pendant les batailles près de Périers. À notre arrivée, il a rapidement consulté ses archives et il savait que j'avais été blessé à Beaucoudray. C'était incroyable !

En 1977, Mary et moi on a acheté une maison sur la rivière Thornapple, près de la ville d'Ada au Michigan. Nous y avons passé de très bons moments en famille et entre amis. Nous avons un bateau-ponton que nous utilisions pour naviguer en famille ou avec nos amis sur la rivière tout en dégustant un cocktail ou deux. J'ai toujours aimé passer du temps avec ma famille car elle est ma priorité absolue.

Je passais mon temps libre à jouer au golf et aux cartes avec Bill Sefton et avec d'autres amis. J'adorais aussi suivre et encourager les équipes sportives de l'université du Michigan. Mary et moi avons eu la chance de pouvoir faire d'autres voyages merveilleux, notamment en Irlande et à Hong Kong.

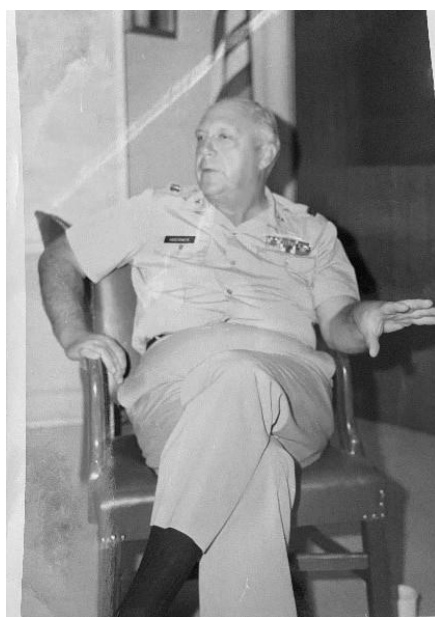
à être décernée autour du cou, l'autre étant la médaille d'honneur. Elle occupe la septième place dans l'ordre de préséance de toutes les distinctions militaires américaines.

À cette époque, je travaillais comme agent immobilier spécialisé dans le marketing et la vente de petites entreprises telles que des magasins et des bars. J'avais également plusieurs biens immobiliers et l'une de mes locations était un salon de massage asiatique. Le meilleur locataire que j'aie jamais eu, il me payait toujours en espèces le premier jour de chaque mois.

Rétrospectivement, j'ai vu que les principes militaires de leadership s'appliquaient à mes activités commerciales et à ma vie en général. Toujours garder une attitude positive, se fixer des objectifs réalisables et bien communiquer sur la nécessité de les atteindre. Ensuite, préciser le rôle de chacun et les différentes responsabilités individuelles. Enfin, louer les réussites en public et critiquer les échecs en privé.



Le général DePuy et Mary épinglant mes étoiles



Discussion au sujet de la réserve



Être capable de faire soi-même ce qu'on attend des autres



Notre famille

HEADQUARTERS
UNITED STATES ARMY TRAINING AND DOCTRINE COMMAND
OFFICE OF THE COMMANDING GENERAL
FORT MONROE, VIRGINIA 23651

ATPR

6 OCT 1975

Dear Bernie,

I have just learned from Brigadier General Jim W. Hoerner, USAR, Assistant Division Commander, 70th Reserve Division (Training), that he is being considered for command of the division. It is my understanding that the present Commander, Major General Naiff Kelel, intends to resign in the near future, and has stated his intention to recommend Jim as his successor. Jim has served as ADC of the 70th for the past three years.

Jim and I served together during World War II in the 357th Infantry Regiment, 90th Division. He was a platoon leader in my rifle company, and subsequently served as a company commander in my battalion prior to the end of the war. A top-flight and gallant battle-field commander then, Jim has continuously served with the USAR since 1946 and has played an effective role in the recent recruiting and retention success of the 70th Division (Training). In my view, Jim would be a great success as its division commander, and I strongly support his selection for that position.

Were he selected this year, he would be a few months short of the mandatory stipulation of AR 135-156 which requires three (3) years of service remaining before reaching age 60 for consideration for promotion to Major General. The Secretary of the Army has waiver authority in such instances, and I have advised Jim to submit a formal request for such waiver consideration. I feel that the country would be well-served by the granting of waiver in his case.

Bernie

Please accept this letter as a personal and professional indorsement of Brigadier General James W. Hoerner, USAR, for appointment as Major General and Commander of the 70th Division.

Sincerely,

W. E. DePUY
General, United States Army
Commanding

General Bernard W. Rogers
Commander
U.S. Army Forces Command
Fort McPherson, GA 30330

*Lettre de Bill DePuy au secrétaire de la défense
me recommandant pour le poste de commandant
de la 70^{ème} Division.*

Cher Bernie,

Je viens d'apprendre par le général de brigade Jim W. Hoerner, commandant en second de la 70^{ème} Division de réserve (Entraînement), qu'il est pressenti pour prendre le commandement de la division. D'après ce que j'ai compris, l'actuel commandant, le général de division Naiff Kelel, a l'intention de démissionner prochainement et a fait part de son intention de recommander Jim comme son successeur. Jim occupe le poste de commandant adjoint de la 70^{ème} Division depuis trois ans.

Jim et moi avons servi ensemble pendant la Seconde Guerre mondiale au sein du 357^{ème} Régiment d'infanterie, 90^{ème} Division. Il était chef de section dans ma compagnie de fusiliers, puis a occupé le poste de commandant de compagnie dans mon bataillon avant la fin de la guerre. Commandant de terrain courageux et de premier ordre à l'époque, Jim a continué à servir dans la réserve de l'armée américaine depuis 1946 et a joué un rôle efficace dans le succès récent du recrutement et de la fidélisation de la 70^{ème} Division (Entraînement). À mon avis, Jim serait un excellent commandant de division, et je soutiens fermement sa nomination à ce poste.

S'il était sélectionné cette année, il lui manquerait quelques mois pour satisfaire à la condition obligatoire prévue par l'AR 135-156, qui exige trois (3) années de service restantes avant d'atteindre l'âge de 60 ans pour pouvoir prétendre à une promotion au grade de général de division. Le secrétaire à l'Armée dispose d'un pouvoir de dérogation dans de tels cas, et j'ai conseillé à Jim de soumettre une demande officielle en vue de l'octroi d'une telle dérogation. Je pense que l'octroi d'une dérogation dans ce cas serait dans l'intérêt du pays.

Tu voudras bien considérer cette lettre comme une recommandation à la fois personnelle et professionnelle en faveur de la nomination du général de brigade James W. Hoerner au grade de général de division et au poste de commandant de la 70^{ème} Division.

Cordialement,

W.E. DePuy, général de l'armée des États-Unis

Général Bernard W. Rogers

Commandement des forces de l'armée américaine

Fort McPherson, Géorgie 30330



Brigadier-general Jim W. Hoerner

Chapitre 42

Il y a une vie après soixante-dix ans

En février 1984, j'ai été intronisé comme nouveau membre du « Temple de la renommée¹⁰⁰ » de l'école des élèves-officiers de l'infanterie (OCS) à Fort Benning, en Géorgie. Le « Temple de la renommée » de l'OCS a été créé en 1958 pour honorer les diplômés de l'école qui se sont distingués pendant la Seconde Guerre mondiale par leur courageux leadership au combat et leur service particulièrement méritoire. Il compte environ 2 500 membres sur les environ 300 000 diplômés sortis de l'OCS depuis 1941. C'était pour moi un grand honneur car cette distinction représentait une reconnaissance de la part de mes pairs. Si vous vous rendez un jour à Fort Benning, n'hésitez pas à visiter le temple pour y découvrir les histoires de nombreux patriotes.

En 1988, à l'âge de soixante-dix ans, j'ai entamé une nouvelle carrière en tant que syndic auprès du tribunal fédéral des faillites des États-Unis. Il y avait dans ce tribunal local des faillites un juge du nom de David Nims qui était dans la réserve avec moi à Grand Rapids. Le juge Nims avait participé à la bataille des Ardennes et il avait reçu la Purple Heart pour les blessures reçues en Allemagne. Il a ensuite été transféré dans le département des avocats généraux Corps et il est resté membre des réserves de l'armée jusqu'à sa retraite en 1968 en tant que colonel.

J'ai rencontré le juge Nims, et il a décidé que, compte tenu de mes compétences en affaires et en comptabilité, de mes compétences en leadership militaire et de ma capacité à traiter les gens avec gentillesse et facilité, je serais un bon candidat pour un poste de syndic. Le rôle principal d'un syndic de faillite est d'évaluer les déclarations d'un débiteur dans une affaire simple et de le libérer de ses dettes, afin qu'il puisse prendre un nouveau départ dans la vie. Dans une affaire avec des biens, le travail consiste à gérer la succession du débiteur et à liquider ses actifs de manière à maximiser le rendement et assurer le remboursement des créanciers. J'entendais vingt à trente affaires au cours d'une journée d'audience. J'ai été syndic dans le district ouest du Michigan pendant plus de vingt ans et j'ai apprécié chaque minute de ce travail. J'ai vraiment respecté et admiré les avocats et les juges que j'ai rencontrés pendant toute cette période.

Pendant les audiences de débiteurs dans les affaires simples, j'apportais généralement quelques billets de cinquante dollars avec moi. À la fin d'une audience, si une personne était vraiment dans une mauvaise passe, je lui donnais de l'argent. Ils avaient souvent l'air choqués par mon geste, mais ils m'en étaient toujours reconnaissants. Ce n'était pas de la charité. Je le faisais parce que je savais ce que c'était que d'être dans une situation difficile et je comprenais que le chemin vers la rédemption pouvait commencer par un repas chaud, un retour à la maison et un geste aimable.

¹⁰⁰ Hall of Fame

Ma chère Mary Ruth est décédée en 1994 après une courageuse lutte contre le cancer. Elle me manque tous les jours. Je la vois dans les visages de mes enfants et petits-enfants et je me réconforte en sachant que je la retrouverai un jour.

Je suis heureux d'avoir connu ceux que je considère comme ma famille en France. Ma famille et moi avons été accueillis à plusieurs reprises par René et Sylvaine Kazandjian et par Maryvonne et Jean Vasselin à Périers. Ils nous ont gracieusement permis de séjourner chez eux à de nombreuses reprises et nous ont offert à chaque fois de merveilleux repas copieux. Chez eux, j'ai été heureux de pouvoir partager mes expériences en Normandie avec mes enfants et mes petits-enfants. Ensemble, nous avons souvent porté un toast aux libérateurs américains avec du bon Champagne français et du Calvados local. Leur amitié est une réelle bénédiction des dieux et je n'oublierai jamais leurs nombreux actes de gentillesse.

En 2000, j'ai acheté un cottage délabré sur les rives du lac Michigan, près de Whitehall. Avec l'aide d'entrepreneurs et de ma famille, le cottage a été magnifiquement rénové et nous l'avons surnommé le « General Star¹⁰¹ ». Dans notre nouvelle maison au bord du lac Michigan, ma famille et moi nous avons accueilli ma famille de France et nous y avons passé de nombreux amusants et mémorables moments.

En 2007, la France m'a décerné l'Ordre national de la Légion d'honneur pour mes actions en faveur de la libération de la France de l'occupation allemande. Il s'agit de la plus haute distinction française, tant militaire que civile. Créée en 1802 par Napoléon Bonaparte, elle a été conservée (avec de légères modifications occasionnelles) par tous les gouvernements et régimes français ultérieurs. La devise de l'ordre est « *Honneur et Patrie* » ; son siège social est le Palais de la Légion d'Honneur, à côté du Musée d'Orsay, sur la rive gauche de la Seine à Paris. L'ordre est divisé en cinq grades de distinction croissante. J'ai été extrêmement fier de recevoir cette récompense.

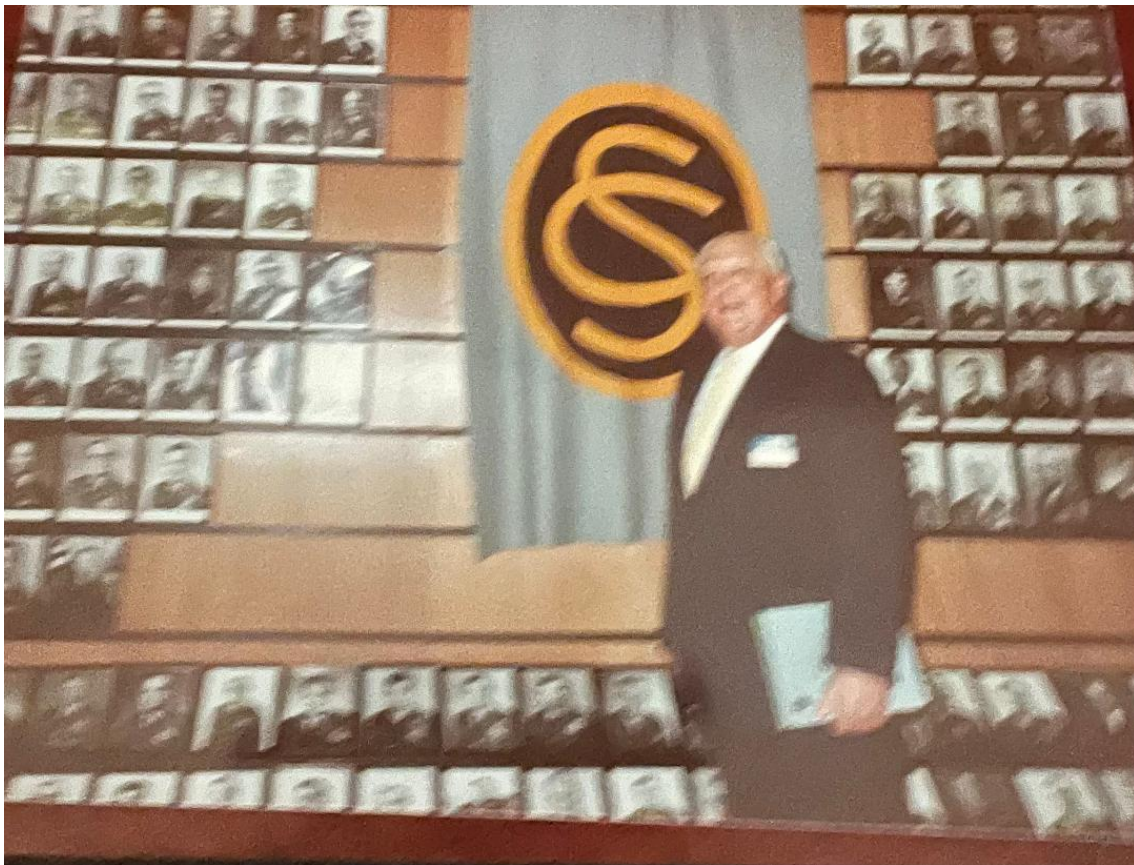
En juin 2009, je suis revenu en Normandie avec ma famille pour commémorer le 65^{ème} anniversaire du débarquement. Le président Obama a pris la parole alors que je me trouvais sur place avec mes camarades vétérans.

À chacune de mes visites sur les plages de Normandie, j'ai pleuré. Il est impossible de retenir ses larmes lorsque l'on regarde les rangées et les rangées de croix au cimetière et que l'on pense aux garçons qui sont morts en Normandie. Certains étaient mes amis. Si vous pensez que le monde est égoïste, allez faire un tour au cimetière américain de Colleville-sur-Mer, au-dessus d'Omaha Beach, et voyez ce qu'un groupe d'hommes extraordinaires a fait pour tant d'autres.

Ma foi m'a toujours été précieuse. Je vais à la messe tous les jours à la paroisse St. Robert à Ada. La main de Dieu m'a aidé à survivre à la guerre et j'ai appris deux leçons importantes au combat : La première est de remercier Dieu pour chaque nouveau jour et la deuxième de vivre chaque nouveau jour pleinement comme s'il était le dernier.

Que Dieu vous bénisse tous et que Dieu bénisse l'Amérique.

¹⁰¹ L'étoile de général



Intronisation au temple de la renommée de l'infanterie - Fort Benning Géorgie - 1984



6 juin 2009 – 65^{ème} anniversaire du débarquement au cimetière américain de Colleville-sur-Mer, Normandie, France.



Ma maison - L'étoile de général au bord du lac Michigan



*Ma retraite de la Cour des faillites
à l'âge de 92 ans en 2011*



Ma famille française à Périers

Épilogue par Bill Hoerner

J'espère que vous avez apprécié l'histoire de cet homme extraordinaire. Comme vétéran, il n'a jamais vraiment parlé de la guerre avant d'être assez âgé et comme beaucoup de personnes de sa génération, nous ses enfants nous avons dû le persuader de nous raconter son histoire. C'était probablement trop douloureux pour lui de s'en souvenir.

Lorsqu'il a reçu la Légion du mérite en 1974, un vétéran du Vietnam qui appartenait à sa division de réserve à Detroit m'a pris à part. Ce soldat m'a dit qu'il avait été témoin de nombreux actes héroïques pendant son service au Vietnam. Il a ajouté que quelques soldats de la guerre du Vietnam avaient reçu une Silver Star pour leur bravoure, que quelques rares privilégiés avaient reçu une deuxième Silver Star, généralement à titre posthume, et qu'il était vraiment étonné que mon père en ait reçu trois et qu'il soit toujours vivant pour en parler. Cette confidence m'a beaucoup frappé car je n'avais jamais vraiment compris la signification de ces décorations jusqu'à ce qu'il éclaire ma lanterne et c'est alors que nous avons également réalisé que papa était probablement le vétéran de la Seconde Guerre mondiale le plus décoré de l'État de l'Indiana. J'espère que vous avez maintenant une meilleure idée de l'homme et de ses réalisations-Vraiment un homme aux multiples talents.

Papa a fini par vendre sa maison au bord de la rivière à Ada et a emménagé dans une résidence-services à Heather Hills, à Cascade. Le personnel s'est montré merveilleux avec lui sachant que sa personnalité pouvait être parfois un défi. Il a créé un club de cribbage¹⁰², a souvent joué au bridge, s'est fait de nombreux nouveaux amis et il était généralement considéré comme le « gouverneur » de Heather Hills.

Papa est décédé paisiblement le matin du 9 juin 2016 à Heather Hills, un mois avant son 98^{ème} anniversaire. Bien que physiquement faible, son esprit est resté fort jusqu'à la fin. Il avait une incroyable volonté de vivre et il était resté la personne la plus positive que vous puissiez rencontrer. Papa et maman ont été inhumés ensemble au cimetière national d'Arlington avec tous les honneurs militaires. Les honneurs pour un officier général comprenaient un cheval caparaçonné (sans cavalier), un caisson pour son cercueil, un salut de batterie de canon (11 coups de canon pour un général une étoile), le pliage et la présentation du drapeau américain à la famille, une équipe de porteurs de cercueil, un groupe de tir pour la salve de 21 coups de canon, un clairon pour la sonnerie aux morts, un détachement de 39 soldats et une fanfare de 80 musiciens. Il existe une magnifique vidéo de la cérémonie à Arlington. L'aumônier militaire présent était un évêque catholique local qui a rappelé à toutes les personnes présentes que les concessions funéraires à Arlington ne peuvent pas être achetées mais seulement méritées.

Papa a certainement mérité la sienne.

Pour finir, je vous laisse méditer quelques-unes de ses citations les plus remarquables pour votre plaisir.

¹⁰² Jeu de cartes très populaire aux USA

Optimisme

Lorsque vous êtes entouré de crottin, continuez à chercher, car il y a forcément un cheval dans le coin.

Leadership

Diriger de l'avant

Ne jamais abandonner

Faire plus que ce qui est exigé de vous.

On ne pousse pas une nouille humide, on la tire.

Savoir faire tout ce que vous demandez à ceux que vous commandez.

Véracité

Si vous dites la vérité, vous n'avez pas à vous souvenir de vos mensonges.

Les actions ont des conséquences.

Classiques

La vieillesse et la trahison l'emporteront toujours sur la jeunesse et l'exubérance.

Laisse le petit gars tranquille !

Je t'aime mon garçon !



*Cimetière national d'Arlington
Section 55, tombe 261*

Bibliographie

Abrams Joe I : A History of the 90th Division in World War II : 6 June 1944 to 9 May 1945. 2d ed. Nashville, Tennessee : Battery Press, 1999.

Bradley Benjamin L.- Major USAF - Searching for Competence: The Initial Combat Experience of Untested U.S. Army Divisions in World War II – A Case Study of the 90th Infantry Division, June-July 1944, Submitted in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree of Master of Military Studies, 2005.

Bradley Omar N : A Soldiers Story. New York : Henry Holt and Company, 1951

Brownlee Romie L. et William J. Mullen III : Changing an Army - An Oral History of General William E. DePuy, USA Retired. Washington, D.C. : GPO, n.d.

Colby John : War from the Ground Up - The 90th Division in WWII. Austin, TX : Nortex Press, 1991.

Hoerner Jim : « Hoerner, Jim (Interview outline and video), 2004 », Digital Collections, consulté le 30 mai 2023, <https://digitalcollections.library.gvsu.edu/document/29005>.

Roeder George von : Histoire régimentaire du 357^{ème} d'infanterie. Édition en ligne. Oberfalz, Bavière : Ferdinand Nicki Buchdruckerei Weiden, s.d. 1945.

Smedley Lieutenant : 90^{ème} Division, 357^{ème} Régiment d'Infanterie, compagnie de canons - Wardens Galloping Cannons, 1945.

The 90th Division Association : URL : <http://www.90thdivisionassoc.org>

Tough 'Ombres : The Story of the 90th Infantry Division. Édition en ligne.

Wikipedia : Divers.

Extrait d'un article publié dans le journal Stars and Stripes en mars 1945 ,
« Notre moral est remonté en flèche la semaine dernière avec le retour de notre ancien
chef, le capitaine Hoerner.

On se souvient parfaitement de la remarque d'un de nos soldats alors que l'on se battait
pour une tête de pont sur la rivière Kyll et que le capitaine était en première ligne avec son
Colt 45 à la main... »

« Les gars... voilà un homme, un vrai ! »



ISBN 237-0-022-56332-5



2 370022 563325 >